

# **AUX SOURCES MARIANISTES**

## *Anthologie*

***Textes de base pour la formation à  
l'esprit marianiste***

Publiée sous la direction de  
Quentin Hakenewerth, S.M.  
ROME 1991

Seconde édition française :

*Maison Chaminade*  
Bordeaux 2007



## INTRODUCTION

*Rien ne saurait remplacer le contact direct avec les textes originaux. Ce recueil des écrits depuis les origines de la Famille Marianiste a pour but de venir en aide à ceux qui désirent mieux connaître le Vénérable Guillaume-Joseph Chaminade et ses collaborateurs au cours de la première moitié du XIXème siècle.*

*L'idée d'un recueil de ce genre a germé au cours d'une série de rencontres qui ont eu lieu de 1988 à 1990 en différents points du monde entre ceux qui sont chargés de la formation des religieux marianistes. Les participants sont facilement tombés d'accord avec l'organisateur de ces réunions, le Père Quentin Hakenewerth, sur l'utilité d'un recueil facilement accessible des textes marianistes de base les plus importants, groupés en un seul volume à l'usage des non-spécialistes.*

*Nous espérons que ce volume fournira une documentation commode pour les candidats à la vie religieuse marianiste, les membres des communautés laïques, les enseignants, les prédicateurs, bref tous ceux qui traitent ou désirent traiter du charisme marianiste. Ce recueil pourra être particulièrement utile dans le "Tiers-Monde", où nous voyons actuellement s'éveiller l'intérêt pour le charisme marianiste, mais où les ressources en livres et en textes sont limitées. Nous avons entrepris ce travail avec une certaine souplesse d'interprétation, bien conscients qu'il faut faire un certain effort pour combler le fossé culturel entre la France du XIXème siècle et notre monde d'aujourd'hui.*

*Sans doute, la lecture des documents contenus dans ce recueil exige un effort d'imagination historique, demande qu'on essaie d'entrer dans les représentations et les mentalités d'une époque, d'une culture, dont nous sommes, la plupart d'entre nous, fort éloignés. Par exemple, l'idée que le P. Chaminade se fait de l'Eglise - et qui est très influencée par la théologie tridentine - présente également une nouveauté du fait de son insistance sur le Corps mystique du Christ. Nous trouvons dans le P. Chaminade un "homme de l'Eglise" : profondément attaché à l'Eglise et désireux de la voir renouvelée.*

*Nous ne devons pas attacher une importance exagérée à des aspects qui nous frappent parce qu'ils nous paraissent étrangers ou inhabituels, mais qui font tout simplement partie de l'univers mental de la France du début du XIXème siècle.*

- *Nous serons parfois frappés par un style ampoulé qui est moins le fait du Fondateur que de ses secrétaires et de ses collaborateurs et qui était à la mode à l'époque, mais qui depuis a été abandonné tout comme on a renoncé à l'ornementation surabondante du mobilier et à la musique sentimentale de la même époque.*
- *On ne trouvera pas dans ces documents de savantes et sinueuses considérations en matière de psychologie, de sciences, d'histoire et de sociologie, toutes choses qui sont devenues courantes de nos jours dans les écrits spirituels, mais qui étaient inconnues à l'époque, avant les Darwin, les Marx et les Freud.*
- *Nous rencontrerons à l'occasion des positions nettement arrêtées, opposées à des idées qui sont plus largement admises de nos jours ou qui, du moins, nous choquent et nous surprennent moins. Le "Philosophisme", que le Père Chaminade dénonce avec tant de vigueur, était un mélange de rationalisme, de laïcisme, d'indifférentisme et d'irréligion. Il n'était pas facile en son temps de faire un tri impartial, encore que sur ce point le Père Chaminade ait montré plus de clairvoyance que la plupart de ses contemporains. En plus des déviations dont nous reconnaissons toujours l'incompatibilité avec la foi chrétienne, le "Philosophisme" comportait un petit nombre d'idées qu'actuellement nous considérons comme un progrès de l'esprit humain et un petit nombre d'autres que du moins nous avons appris à tolérer comme éléments constitutifs du monde moderne.*
- *Dans les explications théologiques du P. Chaminade nous trouverons un vocabulaire et des images d'une grande richesse, encore marqués de l'empreinte de la Contre-Réforme et surtout des perspectives christocentriques et une théologie de l'Incarnation où nous voyons l'influence des auteurs spirituels de l' "Ecole Française " du XVIIème siècle. Grâce à cette influence et à celle des prêtres exilés en Espagne, le P. Chaminade fut profondément marqué par la Sainte Ecriture - S. Paul en particulier - et par les Pères de l'Eglise. Mais même avec ce*

*retour aux sources, par-ci par-là nous pourrions trouver quelques traces de Jansénisme encore vivace en France il y a deux cents ans - Jansénisme rejeté par le Fondateur mais fréquemment sous-jacent aux écrits dont il s'est inspiré. L'importance exagérée donnée à certains aspects négatifs de notre nature humaine pourrait induire en erreur le lecteur moderne à moins de les replacer dans le contexte global de la pensée du P. Chaminade.*

*A chaque lecteur de décider si les changements survenus dans notre paysage mental depuis deux cents ans ont été un progrès ou un déclin ; mais l'important n'est pas d'attacher une signification exagérée aux aspects de ces documents qui ne sont rien de plus que des conventions inconsciemment admises à l'époque où ils ont été écrits.*

*A mesure que nous lisons, que notre attention soit attirée plutôt par les perspectives qui donnent à ces documents un caractère original au milieu de la mentalité commune de l'époque et qui, de ce fait, mettent l'accent sur l'aspect original et caractéristique de la pensée du P. Chaminade.*

- *Nous trouverons ici une ouverture d'esprit et de cœur accueillante à des chrétiens de niveaux social, économique et culturel très divers - une ouverture tout à fait exceptionnelle dans la mentalité traditionaliste de l'Eglise de France sous la Restauration.*
- *Nous trouverons dans ces écrits une critique pénétrante du monde contemporain, spécialement de ses séductions par l'indifférence religieuse et les préventions violemment hostiles de sa culture par rapport aux valeurs chrétiennes.*
- *Nous y trouverons aussi une réponse adaptée à notre temps : l'accent mis avant tout sur la vie intérieure, une foi intense et d'un caractère profondément personnel, une vie nouvelle dans le Christ qui nous rend capables de prendre des initiatives hardies en affrontant le monde sur son propre terrain et en cherchant à le transformer. Le dynamisme de la spiritualité proposée conduit toujours vers quelque chose de plus et puisque la spiritualité du P. Chaminade nous prépare à une attitude radicale face au monde, elle est très exigeante.*
- *Ces écrits impriment un puissant élan missionnaire : une attitude active et énergique dans la transformation du monde, en incorporant*

*ce qui était nouveau dans le message chrétien éternellement jeune, en comptant plus sur la force d'une douce persuasion et de la patience que sur la violence et la contrainte. De fait, toutes les fondations du P. Chaminade sont motivées par la mission. Tous les membres sont missionnaires au service de la mission permanente.*

- *Ces documents reflètent un sens nouveau de la communauté vécue comme milieu de vie chrétienne et comme instrument puissant d'apostolat, une insistance presque 'post-moderne' sur le communautaire et le collectif et non seulement sur le purement individuel.*
- *Nous trouverons dans ces écrits l'accent mis sur le rôle central de Marie et la conviction qu'elle est le grand signe d'une nouvelle ère dans l'histoire de l'Eglise. Ce rôle central dévolu à Marie va au-delà de ce qui est privé, personnel, hors du temps et revêt un aspect social, collectif et dynamique. Marie n'est pas seulement un refuge et un modèle mais aussi un agent actif dans la formation à la ressemblance avec le Christ et un 'leader' et une femme solidaire de toute l'humanité et à qui est promise la victoire finale. Sa maternité spirituelle va au-delà des relations purement personnelles et embrasse le déroulement entier de l'histoire.*

*Nous verrons que cette vision exaltante s'allie à un sentiment humble et réaliste de ses propres limites et possibilités. Le Père Chaminade n'était pas homme à se perdre dans des considérations vaporeuses ; au contraire, dans ses écrits il a exprimé les exigences d'ordre pratique, souvent prosaïques, pour prendre un petit groupe de gens très simples, pour en faire une communauté capable de s'élever, par des moyens pratiques, au niveau d'une haute spiritualité et de réaliser une mission que rien ne venait limiter.*

*Le Fondateur n'avait pas le tempérament d'un écrivain et il semble que le travail de composition soutenu ait été pour lui une corvée des plus ingrates et des plus pénibles. Il a cherché à s'entourer d'une série de collaborateurs qu'il chargeait de développer sa pensée et auxquels il abandonnait le soin de la rédaction des textes. Ce fait est à prendre en considération, vu la variété des styles et des façons d'aborder les questions dans les documents qui tous ont en lui leur source et leur*

*inspiration. Le P. Chaminade lisait assidûment les ouvrages de théologie et chaque fois qu'il découvrait un livre en harmonie avec ses idées, il n'hésitait pas à en faire de larges emprunts pour ses disciples, en cherchant toujours à faire entrer la pensée d'autrui dans sa propre synthèse. Nous avons signalé à l'attention du lecteur les emprunts les plus importants, du moins ceux qui ont été découverts à ce jour, dans les introductions placées en tête de chacun des textes ici présentés.*

*La publication d'un manuel de vulgarisation comme celui-ci n'est possible qu'en s'appuyant sur des générations de chercheurs spécialisés. Ce volume est tributaire d'une longue histoire de recherches sur les origines marianistes, remontant à l'époque du Père Joseph Simler (1833-1906), quatrième Supérieur Général de la Société de Marie. Nous sommes spécialement redevables à ces chercheurs marianistes dont les éditions critiques ont rendu accessibles les écrits du P. Chaminade et les ont pourvus de clés nécessaires pour l'interprétation. Nous mentionnons avec une particulière gratitude le P. Jean-Baptiste Armbruster (Ecrits de Direction et Ecrits Marials) et le P. Raymond Halter (Ecrits d'Oraison). Notre reconnaissance va aussi à ces nombreux Marianistes qui, ces dernières années, ont contribué à la traduction et à la publication de ces documents dans les principales langues en usage dans la Famille marianiste.*

*En présentant cette collection de textes nous espérons stimuler de nouvelles générations de Marianistes et les encourager à entrer plus profondément dans les richesses de notre héritage.*

**David A. Fleming, S.M.**  
Katmandou ( Népal ) mai 1990  
Traduction : Edouard Rollet S.M.

## NOTE DU REDACTEUR

*Tous les documents de ce recueil ont déjà été publiés ailleurs. Les références aux publications originales sont données avec le titre de chaque document.*

*Etant donné que le recueil est destiné aussi bien à des 'commençants' qu'à des personnes en formation permanente, les notes critiques des publications originales ont été omises. On a, de même, cité le plus souvent les textes latins dans leur traduction française et mis en notes le texte latin du document original.*

*Dans certains textes la ponctuation a été rétablie ou modifiée par rapport à l'original, pour en faciliter la lecture.*

**Quentin Hakenewerth, S.M.**

Rome - Septembre 1990

## NOTE DE L'EDITEUR

*Cette deuxième édition de l'**Anthologie** n'a pas la même pagination que la première. Par contre, on y retrouve, dans le même ordre, les 25 Documents qui constituent la matière principale du livre. En se référant à l'ordre des Documents on passera donc facilement d'une édition à l'autre. En outre, le thème des Documents est rappelé en pied de page.*

**Robert Witwicki sm**

Bordeaux – Juin 2007

# Thème I : LA REGLE DE VIE

\*

\*\*

## DOCUMENT 1 :

### "L'Institut des Filles de Marie" - 1815 (ou "Grand Institut" AGMAR 38.4.6)

*Au moment où les premières Sœurs marianistes s'apprêtaient à installer leur communauté, le Père Chaminade chargea son secrétaire, l'avocat David Monnier, de rédiger un document d'une certaine longueur qui servirait de texte de base pour la Règle de la nouvelle congrégation. Complété en décembre 1815, ce document, comportant 501 articles, fut soumis à un certain nombre de lecteurs pour examen, revu et ensuite présenté aux premières Sœurs. Le même document servit de nouveau comme Règle "provisoire" lorsque fut fondée peu après la communauté masculine. Peu de temps après la fondation des Filles de Marie, on sentit la nécessité de réviser le **Grand Institut**, de le ramener à l'essentiel dans le but de faire une édition réduite et plus précise. M. David Monnier prépara un texte court, le **Petit Institut**, en 1816, résumant les 501 articles des premières Constitutions. En 1818 parut **L'Institut de Marie**, un texte très abrégé de la Règle de la Société de Marie, qui suit fidèlement les deux écrits précédents et n'en est qu'une adaptation. C'est pourquoi le **Grand Institut** servit de seule règle écrite complète pour les deux Congrégations, l'Institut des Filles de Marie et la Société de Marie, depuis leur fondation jusqu'à la promulgation de leurs Constitutions respectives en 1839. Ce document constitue donc une des sources les plus importantes pour notre connaissance de l'esprit des deux communautés à leur début.*

*Les extraits donnés ici, tirés de la section préliminaire, parlent des motifs des deux fondations et de leurs trois "objets" ou buts. Sous une forme ou sous une autre, ces trois "objets" reparaissent constamment dans les textes ultérieurs qui règlent la vie religieuse marianiste.*

# INSTITUT DES FILLES DE MARIE

## Première partie

### *De l'objet de l'Institut*

2. L'objet est de placer et maintenir dans la vie commune sous la protection de Marie un nombre convenable de personnes, sincèrement religieuses avec le ferme propos premièrement, de tendre ensemble à la perfection évangélique ; secondement d'attirer dans les voies du salut selon l'ordre de leur vocation, les personnes engagées dans le monde, troisièmement de se maintenir par de sages précautions, nonobstant quelques rapports inévitables avec le siècle, dans la régularité primitive.
3. Cet objet de l'Institut dans ses trois rapports peut effrayer la faiblesse humaine, mais il n'est pas au-dessus de la grâce : il faut dire seulement qu'on ne saurait l'atteindre par les seules forces de la nature
4. De cette première vue il faut conclure que l'Institut n'attire à lui que des âmes transportées de l'Esprit de Dieu, qui joignent à ce feu de l'Amour Divin, le zèle toujours brûlant de la charité et la fermeté constante de se consumer chaque jour, sans aucune attache au monde, pour l'œuvre de son propre salut et du salut du prochain.

## Chapitre premier

*Tendre à la Perfection Evangélique :*

*1er Objet de l'Institut*

7. Le seul accomplissement des préceptes n'est point la perfection selon le langage évangélique ; la perfection n'appartiendra qu'à ceux-là qui sauront accomplir tout le précepte et suivre en même temps les voies plus élevées des Conseils de JESUS-CHRIST.

11. Il n'appartenait qu'à JESUS-CHRIST de savoir glorifier son Père, par des hommes d'une nature aussi terrestre ; il n'appartenait qu'à ce législateur divin de placer la perfection de Conseil en avant de ceux-là qui atteignaient si mal la perfection de précepte, afin de leur donner par l'exemple le courage de s'élancer pour ravir la palme - moins parfaite, mais qui restait plus rapprochée d'eux.

12. La haute perfection n'est donc et ne peut être ambitionnée que par des âmes privilégiées de Dieu dans l'ordre de ses desseins telles que l'amour divin prend soin de les former dans le temps de ses miséricordes pour qu'elles lui cèdent tout leur amour, rompant sans efforts jusqu'aux liens des moindres passions et les appétits de nature.

13. Malgré ces dispositions, on ne doit pas croire que les vrais et solides progrès dans la perfection puissent être fort rapides, parce que s'ils dépendent d'une part de la grâce qui est toute puissante, d'autre part ils ont aussi une base nécessaire dans le travail journalier et constant sur nous-mêmes, par lequel nous devons y coopérer et sans lequel nous n'obtiendrions pas notre justification.

14 C'est la condition de notre nature dégradée, qu'il faille pour la réparer que nous marchions sur le Chemin de la Croix, au milieu de contradictions, péniblement et dans une grande humilité, faisant quelquefois de lourdes chutes quand nous croyons nous avancer, heureux en nous relevant de conserver notre tendance vers la perfection désirée.

18. Dans les vues de Dieu, la tendance d'un seul individu vers cette haute perfection a rarement suffi pour l'édification entière de la sainte Eglise. L'exemple d'un fidèle demeure ordinairement faible dans le monde ; sa chute, le cas arrivant, est tout autrement aperçu que son élévation, par la raison que la grandeur de la perfection chrétienne est dans une sainte humilité ; ce fut d'ailleurs le privilège de l'homme-Dieu et celui de sa Mère Auguste, de laisser l'exemple de leur grandeur individuelle à l'univers ; les autres hommes, à commencer par les Apôtres et les disciples qui leur succédèrent, se réunirent, selon le précepte, pour attirer le Saint-Esprit ; ils eurent besoin réciproquement d'appui pour se soutenir et mettre leurs efforts en commun pour tendre à cette haute perfection.

19. C'est donc dans l'Institut pris comme réunion qu'il faut voir la route et les moyens de la haute perfection ; chacune de ses filles lui rendra sans doute une partie de la perfection qu'elle en reçoit ou qu'elle en attend.

20. Il ne faut point s'occuper des desseins de Dieu sur la durée de l'association ; la durée est une apparence très équivoque de perfection ; elle dépend du concours des accidents, plus que du mérite propre de l'objet ; elle est réglée par celui qui tempère les événements dont l'insensé n'attribue la survenance qu'à une espèce de sort qu'il appelle bonheur, ou malheur et qu'il

cherche seul à connaître par avance. Pour nous, nous espérons dans le nom du Seigneur.

22. La Règle quoique moins parfaite sera assez soutenue si elle l'est par les vertus solides des personnes qui l'embrassent, tandis que la Règle la plus parfaite resterait sans fruit livrée à la légèreté et aux changements qui relâchent tous les devoirs et toutes les vertus.

23. L'association se trouvera dans les voies qui conduisent à la première fin, elle tendra en effet à la perfection, lorsque la sainteté commune s'élèvera au milieu d'elle, comme un rayon lumineux, qui ne saurait prendre à lui aucun des membres et qui les réjouira tous ensemble dans le Seigneur.

## **Chapitre deuxième**

*Attirer dans les Voies du Salut les personnes du Monde. 2ème Objet de l'Institut*

24. Sous la loi de JESUS-CHRIST, qui est celle de la charité, on n'est point fidèle au précepte, ni au Conseil si on n'opère des œuvres de lumière dans l'ordre de sa vocation et selon ses forces : c'est pour cela que ce divin législateur a voulu que ceux à qui il a dit de fuir le monde, de renoncer au monde, fussent par leur fuite et par leur renonciation, essentiellement utiles au monde.

25. La perfection de Conseil, comme on l'a vu déjà, atteinte ou poursuivie devant les personnes du monde qui redoutaient de suivre la perfection de précepte, est le plus grand exemple qui ait été donné au monde et l'on ne contestera pas qu'il a été le plus salutaire.

C'est la première des voies justes par lesquelles un Institut Religieux attire les personnes du monde à vouloir connaître elles-mêmes le précepte et à le remplir.

26. La prière humble et fervente vers le ciel est le second moyen qui s'élève de la solitude claustrale pour obtenir au monde les vrais biens et une rosée de grâces salutaires. La prière que tous les peuples adressèrent à Dieu comme le plus pur encens, que le Dieu d'Abraham et de Jacob enseigne à ses Elus, que le saint Roi David modula sur le *Psaltérion* pour devenir après lui le plus beau Cantique de tout l'univers, la prière enfin que le Messie est venu recommander à toute la terre en lui apportant la Rédemption !

27. Si les personnes du monde ne sont pas toujours prêtes à se laisser toucher par l'exemple, si l'effet des prières à leur sujet n'est pas toujours efficace, l'Institut a pour objet un troisième signe à leur donner : ce sont les œuvres spirituelles ou corporelles destinées à des retraites, aux instructions de l'enfance, à celle des ignorants, etc...

28. Ainsi l'association tendant elle-même à la perfection évangélique remplira son second objet qui est d'attirer dans les voies du salut les personnes du monde par des moyens de toute justice et hors des contestations du monde même.

## Chapitre troisième

*Se maintenir par de sages précautions dans la régularité marianiste : 3ème Objet de l'Institut*

29. La ferveur créa les Instituts ; la contagion du monde les pervertit. C'est le motif qui porta de saints instituteurs à renoncer aux œuvres extérieures, plutôt que d'exposer leurs chers enfants à cette contagion.

30. Des exemples de ce genre qui inspirent le plus saint respect doivent, par la même cause, susciter une crainte bien grande à ceux qui instituent en des temps et des lieux, dans des circonstances toutes différentes et lorsqu'il n'est plus à propos qu'une société de chrétiens existe sans rapport extérieur.

31. C'est pour cela qu'on doit compter pour une partie très essentielle dans l'objet de l'Institut les sages précautions qu'il est indispensable d'établir pour que les rapports avec le monde ne l'exposent pas à être atteint de la contagion, ou afin que cette contagion prévenue, surveillée constamment, rencontre son préservatif ou son remède assuré.

32. Si de saints personnages ont vécu dans le monde, en servant charitablement le monde et pourtant comme n'en étant pas, cela ne peut-il arriver de nouveau, lorsqu'une première barrière tiendra les membres de l'association séparés du monde et les placera comme dans une région différente ?

33. Quelques modèles de ce genre, quoique consolants, ne suffisent point pour qu'on puisse renoncer à pas une des précautions propres à conserver le lieu saint et la régularité. Des Instituts qui ont longtemps honoré l'Eglise, en devinrent l'affliction, en tombant peu à peu

de la négligence à des habitudes fâcheuses, au relâchement et quelquefois à des écarts plus extrêmes.

34. Dès que la ferveur se relâche, tous les rapports avec le monde deviennent pernicieux ; de même que lorsque le courage manque au soldat, l'approche de l'ennemi lui devient mortelle.

## **CONCLUSION SUR L'OBJET DE L'INSTITUT**

38. Les Règles de cette haute perfection, celles des rapports déterminés avec le prochain, non plus que celles des précautions personnelles ne peuvent convenir à des âmes faibles et d'une religion médiocre : pour y être admises, il faut être favorisé de Dieu et avoir le caractère certain de la vocation.

## DOCUMENT 2 :

### "Constitutions de la Société de Marie" (1839) (AGMAR 1020A Cha 1839)

*A partir des années 1828, le Père Chaminade cherchait à composer un texte définitif pour les Constitutions de la Société de Marie. Après son expérience des premières années, il sentit le besoin d'une mise au point des lignes directrices et des objectifs de base pour répondre aux questions multiples que posaient l'esprit de l'Institut, sa spiritualité, sa mission, la formation et l'administration. Il voulait également un exposé définitif qui pût servir de texte de base en vue de l'approbation canonique. Initialement avec l'assistance du Père Lalanne, le Fondateur composa laborieusement et révisa un texte, principalement au cours de l'année 1828. Ensuite, durant sa longue absence de Bordeaux et ses visites de toutes les communautés après la Révolution de 1830, il s'efforça d'améliorer ce document et d'en soumettre les principales dispositions à l'épreuve de la pratique. En 1834 il fit connaître le premier livre des nouvelles Constitutions à l'ensemble de la Société. Le deuxième livre était achevé vers 1838 et soumis à l'approbation du Saint-Siège. Une fois obtenue cette approbation, le document entier fut publié et promulgué en automne 1839.*

*Les articles qu'on a reproduits ici concernent la nature fondamentale de la Société et les traits caractéristiques primitifs de la Société de Marie, comme le vœu de stabilité et d'enseignement, la vie d'oraison, les vertus évangéliques, l'apostolat de l'éducation et les trois "Catégories" de sociétaires.*

# CONSTITUTIONS de la SOCIETE DE MARIE

## ARTICLES PRELIMINAIRES

### *Objet de la Société, son esprit et division de ses Constitutions*

1. La petite Société qui offre ses faibles services à Dieu et à l'Eglise, sous les auspices de l'auguste Marie, se propose deux objets principaux : 1) d'élever chacun de ses membres, avec la grâce de Dieu, à la perfection religieuse ; 2) de *travailler* dans le monde au salut des âmes, en soutenant et propageant, par des moyens adaptés aux besoins et à l'esprit du siècle, les enseignements de l'Evangile, les vertus du Christianisme et les pratiques de l'Eglise catholique.
2. Elle veut, autant que Dieu l'aidera, joindre le zèle à l'abnégation, le travail à la prière, et, en réunissant les avantages de la vie active à ceux de la vie contemplative, atteindre les fins de l'une et de l'autre.
3. Mais, comme il arrive trop souvent que les œuvres de la vie active exposent ceux qui s'y livrent à la contagion du monde, la Société regarde comme troisième objet de ses constitutions, les *règles* de précautions et de réserve qui tendent à prémunir continuellement les religieux contre le relâchement.
4. *La perfection* chrétienne, que la Société de Marie se propose pour *premier objet*, consiste essentiellement dans la plus exacte conformité possible avec JESUS-CHRIST, Dieu fait homme, pour servir de modèle aux hommes.
5. Le *zèle* du salut des âmes, motif du second objet de la Société, n'est qu'un des traits caractéristiques de ce

divin modèle ; d'où il suit que la Société n'a essentiellement qu'un seul but, qui est *l'imitation* la plus fidèle de JESUS-CHRIST. La profession que fait la Société d'être dévouée à Marie, comme l'indique son nom, ne déroge pas à cette vérité : *Maria de qua natus est Jesus*, c'est de Marie que Jésus est né : nourri et élevé par elle, il ne s'en est point séparé dans tout le cours de sa vie mortelle ; il lui a été soumis et il l'a associée à tous ses travaux, à toutes ses douleurs et à tous ses mystères. La dévotion à Marie est donc le point le plus saillant de l'imitation de JESUS-CHRIST ; et, en se dévouant à l'imitation de ce divin modèle, sous le nom bien-aimé de Marie, la Société entend faire élever par elle chacun de ses membres, comme Jésus fut élevé par ses soins, après avoir été formé dans son sein virginal.

6. La Société de Marie n'exclut aucun genre d'œuvres, elle adopte tous les moyens que la divine Providence lui ordonne pour atteindre les fins qu'elle se propose. *Quodcumque dixerit, facite*. Telle est sa maxime : elle la suit, comme si l'ordre que donna Marie aux serviteurs de Cana était adressé par l'auguste Vierge à chacun de ses membres : *Faites tout ce qu'il vous dira*.

## **Livre premier**

### **Chapitre premier**

#### *Des Vœux*

19. Par le vœu de stabilité on entend se constituer d'une manière permanente et irrévocable dans l'état de serviteur de Marie. C'est proprement un dévouement à la Sainte Vierge, avec le pieux dessein de propager sa

connaissance et de perpétuer son amour et son culte, autant que possible, par soi et par les autres, en quelque circonstance de la vie que ce soit.

20. On prononce aussi le vœu de stabilité dans les vues de ne jamais priver la Société de son concours à l'œuvre entreprise. La dispense de ce vœu peut donner lieu à de graves injustices envers la Société. Les lettres apostoliques demandent que ceux qui sont intéressés dans un vœu interviennent pour la dispense.
21. Comme le vœu de stabilité est supposé dans tous les ordres, qu'il soit exprimé ou non, la Société de Marie, en adoptant les conséquences qu'il a partout ailleurs, entend s'en faire un vœu spécial.
22. Le vœu d'enseignement de la foi et des mœurs chrétiennes oblige tous les membres de la Société à mettre le plus grand intérêt à la conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, etc., au maintien de la morale. La plupart se dévouant à l'enseignement des lettres humaines, des sciences et des arts, ne font de cet enseignement qu'un moyen de multiplier les vrais chrétiens.
23. Ceux qui n'accomplissent pas ce dernier vœu par des œuvres directes, s'en acquittent en travaillant dans l'intention de le favoriser.

## **Chapitre Deuxième**

### *Des Exercices de la Vie Religieuse*

#### *De l'Oraison*

34. On pose en principe qu'il est impossible à l'homme de s'élever à la perfection religieuse sans l'oraison et que plus un religieux s'adonne à cet exercice, plus il s'approche de sa fin, qui est sa conformité avec JESUS-

CHRIST. L'esprit d'oraison doit être, avec la dévotion à la sainte Vierge, la vertu caractéristique des religieux de Marie et celle sans exception où chacun s'efforce le plus d'exceller. L'oraison est la source commune et unique de toutes les vertus.

39. Tout emploi qui ôte à un sujet le loisir de faire oraison est regardé comme incompatible et le sujet en est retiré au plus tôt. (*Voyez*, pour les agriculteurs et certains ouvriers, les règlements particuliers)

40. Toute la vie, le religieux, dans quelque grade qu'il soit, rend compte de son oraison à son supérieur ; ou s'il est supérieur lui-même, au religieux de sa maison ou à celui d'une autre maison, lequel est proposé à sa direction spirituelle.

41. Le compte de l'oraison roule sur trois points : 1 si on la fait exactement ; 2 selon la méthode ; 3 avec plaisir et avec fruit.

42. Si un chef a quelque motif de direction, pour permettre à un religieux de s'écarter de la méthode, c'est toujours le moins que possible et sans jamais en perdre de vue les principes essentiels, qui sont de faire l'oraison selon les inspirations de la foi, avec la confiance de l'espérance et le dévouement de la charité. C'est à ces trois conditions que, par l'oraison,

L'homme terrestre est enfin changé en un homme de Dieu, fidèle image de JESUS-CHRIST.

### *Des Retraites*

71. Quelque bonne intention qu'on ait dans l'action, il est impossible que l'âme, en se portant au dehors, ne perde pas quelque chose de son recueillement. Les plus grands saints, selon le précepte du Seigneur et à l'exemple des apôtres, se retiraient de temps en temps de leurs travaux et oubliaient alors toutes choses dans

la retraite, pour vaquer à Dieu seul et aux besoins de leur âme.

72. La Société de Marie met d'autant plus d'intérêt et d'importance à la retraite spirituelle qu'elle s'est proposé expressément, comme troisième objet de son institution, de défendre ses religieux de cette funeste contagion du monde qui envahit si aisément les âmes, quand elles sont une fois ouvertes par la dissipation.

## Chapitre Cinquième

### *Des Vertus évangéliques*

240. C'est dans la pratique des vertus, dont l'Évangile a donné au monde les premières leçons et les premiers exemples, que consiste essentiellement l'imitation de JESUS-CHRIST. C'est donc ici le moyen immédiat qui fait atteindre au religieux sa belle et dernière fin. C'est le résultat de tous les autres moyens de la perfection religieuse ; vœux, exercices de pénitence, direction, règle de la vie commune, tout doit tendre à jeter et à développer dans les âmes le germe des vertus évangéliques.

241. *Si quis vult esse meus discipulus, abneget semetipsum – Que celui qui veut être mon disciple fasse abnégation de lui-même*, a dit notre adorable Maître. Et ailleurs : *Si quis non renunciat omnibus quae possidet, non potest esse meus discipulus - Celui qui ne renonce pas à tout, ne peut être mon disciple*. Ainsi, renoncement, abnégation, ne pas plus rechercher les créatures que si elles n'étaient pas, ne jamais s'écouter, ni se regarder soi-même que comme si l'on n'était rien, voilà ce que JESUS-CHRIST demande de celui qui veut le suivre.

242. Il n'y a donc plus, pour le religieux, rien de beau, ni de curieux à voir en ce monde ; il n'est plus de plaisir à rechercher dans les créatures, plus de divertissements, plus d'entretiens, ni de correspondances frivoles, plus de voyages d'agrément, plus de lectures amusantes, plus d'autres consolations enfin que celles qu'il plaît à Dieu de donner, par sa grâce, aux sacrifices de la vertu.
243. Pauvre, il se réjouit de n'avoir plus rien : chaste, il trouve dans les privations qu'impose la chasteté, une source intarissable de consolations célestes. L'obéissance l'a fait redevenir petit enfant et, dans cette humilité de cœur, il jouit de la paix de son âme.
244. Ce qu'il fait aujourd'hui, ce qu'il fera demain, en quel lieu il passera sa vie et combien elle durera, cela ne l'inquiète nullement ; indifférent pour tout le reste, il n'a qu'une seule chose à cœur, c'est de faire toujours et partout le bon plaisir de Dieu.
245. S'il s'occupe de l'enseignement des lettres humaines, c'est pour faire passer avec elles l'enseignement de la religion ; et s'il s'efforce de devenir aussi habile que possible dans sa partie, il ne s'attache pas plus qu'il ne convient à ces choses, toujours incertaines, petites et transitoires par nature.
246. Tranquille au sein de la Providence, il fait valoir de son mieux son petit talent dans l'obscurité. Sans ambitionner d'être connu et sans s'inquiéter du succès, il n'entreprend rien qui ait de l'éclat et qui le porte sur le théâtre du monde, à moins que Dieu ne l'ordonne.
247. Mais ce n'est pas seulement la mort que JESUS-CHRIST donne à ses disciples ; s'il veut qu'ils meurent au monde, c'est pour les faire vivre de sa vie et les transformer en d'autres lui-même. *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Là

se trouve le bonheur et la gloire du religieux ; il ne doit rien sentir en lui que Jésus et ce que Jésus a senti : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*"

248. Il fait connaître à tous les hommes, par son extérieur, la modestie de JESUS-CHRIST.

249. Il aime le silence, parce que Dieu parle au cœur de ceux qui se taisent pour l'écouter

250. Le Sauveur du monde est venu comme victime ; il a vécu dans les privations ; il est mort dans les douleurs ; les mêmes glaives ont percé le cœur de sa divine Mère. Il ne peut rien arriver de mieux au disciple que de ressembler à son maître. Le religieux se regarde donc comme victime et ne s'étonne point de quelques privations qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. Loin de se borner à s'abstenir de ce qui est illicite, il se prive même de ce qui est permis ; et, comme il accepte toutes les saintes chaînes de son état en esprit de pénitence et d'expiation, il se considère, tous les jours de sa vie, comme attaché à la croix, pour continuer, après tant de saints, l'oblation et le sacrifice de JESUS-CHRIST.

## TITRE II

### *De l'Education chrétienne*

#### **Articles préliminaires**

251. Sous ce titre sont compris tous les moyens par lesquels on peut insinuer la religion dans l'esprit et dans le cœur des hommes et les élever ainsi, depuis la tendre enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, à la profession fervente et fidèle d'un vrai christianisme : ces moyens remplissent le deuxième objet de notre petite Société.

## Chapitre unique

### *De l'Enseignement en général*

256. La Société de Marie n'enseigne que pour élever chrétiennement ; c'est pourquoi nous avons mis toutes les œuvres de l'enseignement sous le titre d'éducation chrétienne ; il faut se garder de jamais prendre le change.
257. Les religieux auront donc habituellement cette pensée, même en enseignant toute autre chose, qu'ils ont des enfants à instruire, pour leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, pour les préserver et les détourner du vice, pour les attirer à la vertu et en faire de bons et fidèles chrétiens.
268. Qu'on ne pense point que pour cela il faille donner la plus grande partie du temps à l'enseignement et aux pratiques de la religion ; avec une intention fixe d'atteindre ce but, avec un zèle infatigable et une charité tendre, le religieux, s'il est selon son état, donne une leçon chrétienne à chaque parole, à chaque geste, par tous ses regards ; sa modestie prêche continuellement toutes les vertus à ses élèves.

## Chapitre III

### *Règles particulières pour chaque classe de Profès*

338. Quoique les trois classes qu'on a distinguées parmi les profès ne fassent pas chacune une corporation isolée, il y a cependant des différences entre elles qui demandent, pour chacune, un régime particulier, accommodé aux fonctions dont elles sont chargées.

## **Des prêtres**

339. Que de conquêtes le philosophisme moderne a faites dans le royaume de JESUS-CHRIST ! La foi s'est affaiblie, son flambeau s'est éteint dans un grand nombre d'individus et même dans des corporations entières. Les principes de la religion s'altèrent toujours de plus en plus. Combien peu il y a d'éducation chrétienne ! La génération naissante trouve si peu de maîtres qui s'attachent à former l'esprit et le cœur au christianisme ! Quels remèdes à opposer à tant de maux ?
340. Parmi les moyens que l'Esprit du Seigneur, dans sa miséricorde, a donnés aux hommes, pour arrêter les progrès de l'impiété et du libertinage, il a daigné inspirer une association composée de tous les talents et de tous les états, prêtres et laïques, dont le principal objet est de former l'enfance et la jeunesse de toute classe ; c'est la Société de Marie.
341. Les prêtres sont le sel et la lumière de cette Société.
342. Ils doivent en être le *sel*, pour l'empêcher de dégénérer de son premier esprit et de sa première ferveur.
343. La *lumière*, pour l'empêcher de transiger jamais sur les vrais principes dans les voies de la perfection religieuse.

## **Des laïques enseignants ou lettrés**

361. Les ecclésiastiques n'enseignent jamais, concurremment avec les laïques, dans les écoles primaires publiques. La Société étant vouée à

l'enseignement primaire, la classe des laïques lettrés est généralement très nombreuse ; elle en est comme le corps principal. C'est elle qui est chargée de porter à plus des trois quarts des populations les principes de la foi avec les connaissances humaines. Oh ! quel bien peut faire un instituteur religieux, vraiment animé du zèle de son état !

362. La Société ouvre aussi des écoles d'enseignement supérieur, de littérature et des sciences ; mais il n'y a, entre tous les laïques enseignants, d'autre distinction que celle de leur destination. Du reste, même modestie, même simplicité, même costume, pour tous, uniformité entière. Que chacun cherche à se préserver de l'enflure de la science et qu'il édifie par la concorde et la charité fraternelle !

363. Dans le public et même dans les administrations civiles, les religieux laïques attachés à l'enseignement primaire sont souvent appelés *Frères* ; *cette dénomination toute religieuse et toute chrétienne doit leur plaire, à cause des doux souvenirs qu'elle leur rappelle.*

### **Des ouvriers**

368. La classe des religieux ouvriers devrait, ce semble, exciter une pieuse jalousie dans les deux premières. Plus éloignés du monde, les ouvriers, ayant beaucoup moins de rapports avec lui, peuvent et doivent vivre dans une plus grande pauvreté, soit pour l'habillement et l'ameublement, soit dans le régime : leur recueillement, aussi, est moins troublé, travaillant en silence et toujours avertis par les chefs, leurs cœurs sont plus habituellement élevés vers Dieu.

369. Les ouvriers sont généralement des agriculteurs, placés sur un domaine de la Société. Dans l'enceinte

du domaine, on forme divers ateliers, soit pour la confection des outils nécessaires à l'agriculture, soit pour d'autres professions.

371. C'est une grande consolation pour un religieux de savoir que les fruits de toutes ses peines, de ses travaux et de son économie, sont employés à des œuvres qui, toutes, concourent à établir le royaume de JESUS-CHRIST, en propageant la foi.

## DOCUMENT 3 :

### "Constitutions des Filles de Marie" - 1839

(*Ecrits Marials* II, § 606-622)

*En même temps qu'il travaillait aux Constitutions de la Société de Marie, le Père Chaminade s'occupait également à préparer un texte pour les Constitutions des Filles de Marie. Son séjour à Agen durant les années 1831-34 était marqué au début d'une certaine mésentente entre le Fondateur, les religieuses et les autorités diocésaines. Très probablement cette mésentente confirma le Fondateur dans la conviction de l'importance d'un texte définitif et approuvé pour le gouvernement de la communauté. Une fois que l'entente fut rétablie, les années passées à Agen fournirent également l'occasion sans doute de prendre des avis et de mettre les idées à l'épreuve en vue de l'établissement des Constitutions. Le Père Chaminade soumit ce texte au Saint-Siège, en même temps que les Constitutions de la Société de Marie, en automne 1838. L'année suivante, Grégoire XVI voulut, par un Décret, louer et agréer pleinement les deux Instituts. Il ne s'agissait pas encore de l'approbation des Constitutions, distinction qui échappa au Fondateur.*

*Les articles reproduits ici mettent en lumière la place de Marie dans la vie et le ministère des religieuses.*

## CONSTITUTIONS DES FILLES DE MARIE

### *Articles préliminaires*

1. Le nom de grâce et de bénédiction qu'adopte cet Institut et sous lequel il se donne à Dieu, indique tout son objet. On ne peut être vraiment *Fille de Marie* qu'en imitant fidèlement cette très pure Vierge, servant, comme elle, avec un dévouement sans réserve et une intégrité parfaite, le Père céleste et son Fils bien-aimé.
3. Servir Dieu comme l'a fait Marie, c'est, en termes équivalents et, toute proportion gardée, le servir comme a fait JESUS-CHRIST ; car la grâce, en formant Marie, a pris modèle sur JESUS-CHRIST et l'auguste Vierge n'est si parfaite et si agréable aux yeux de Dieu, que par sa ressemblance, aussi exacte qu'il était possible, avec Celui qui est éternellement l'objet des complaisances du Très-Haut. Imiter Marie, c'est donc le moyen le plus sûr, le plus prompt et le plus facile d'imiter JESUS-CHRIST.
4. L'imitation de JESUS-CHRIST, par la ressemblance avec Marie, tel est donc essentiellement l'objet de notre Institut. Or, comme le caractère de Marie offre à notre imitation, pour nous conformer à JESUS-CHRIST, trois principaux traits, l'objet de l'Institut se présente aussi sous trois points de vue : 1° *tendre* incessamment à sa propre sanctification ; 2° *travailler* au salut des autres ; 3° se *tenir* dans une vigilante réserve, pour ne pas se laisser atteindre par la contagion du siècle, dans les rapports qu'on doit avoir avec lui.
5. Tendre incessamment à sa propre sanctification, c'est le premier objet qui est compris essentiellement dans le dessein de ressembler à Marie et d'imiter JESUS-

CHRIST. *C'est ici le lieu où l'on travaille à devenir saint, doit-on se dire devant la porte du Couvent ; et que celle qui veut se contenter d'une vertu médiocre n'en franchisse pas le seuil : elle ne prendrait le beau titre de Fille de Marie que pour s'attirer ce reproche de son auguste Mère et Patronne : Vous me déshonorez. Car est-il une vertu, un degré de perfection, qui ne fût cher à Marie et où elle n'atteignît, pour se conformer à son divin Fils ? Qui jamais accomplit mieux le précepte : "Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait" (Mt, 5,48).*

8. Jésus et Marie n'ayant vécu que pour glorifier Dieu par le salut des hommes, on n'aurait qu'une présomption vaine de les imiter, si l'on ne travaillait au salut des âmes en même temps qu'à sa propre sanctification. Le cœur d'une Fille de Marie doit donc être aussi celui d'une mère, un cœur plein de sollicitude et de compassion pour toutes les misères de l'humanité et particulièrement pour celles qui compromettent le salut des âmes, savoir : *l'ignorance* et *le péché*. C'est à les extirper, autant qu'il sera en elle et que la Providence lui en donnera les moyens, qu'elle dévouera sa vie.

10. C'est pourquoi les Règles de notre Institut, en dirigeant chaque sujet vers l'une et l'autre fin, lui en proposent une troisième, qu'on doit toujours avoir devant les yeux : c'est de se *préserver*. Ce dernier trait appartient plus spécialement à Marie. Le désir de l'imiter suggérera à ses Filles des mesures qui leur imposent de grands sacrifices ; mais elles le feront avec joie.

### *Des moyens de l'Institut*

13. Pour atteindre les fins qu'il se propose et qui sont toutes surnaturelles, l'Institut ne met pas sa confiance

dans des moyens humains. Il compte par-dessus tout et avant tout, sur l'assistance de Dieu, et, pour l'obtenir, sur l'intercession de l'auguste Marie. C'est par elle qu'il entend que ses sujets soient formés et élevés, comme le divin modèle qu'il leur propose a été formé et élevé par les mains de cette bonne et parfaite Mère.

### *Examen de la vocation*

20. On n'est pas appelé à l'Institut de Marie si l'on manque de dévotion et de confiance en la très Sainte Vierge.

### *De l'Oraison*

75. L'esprit d'oraison doit être, avec la dévotion à la sainte Vierge, la vertu caractéristique d'une Religieuse de Marie et sans excepter celle où chacune s'efforce le plus d'exceller. L'Oraison est la source de toutes les vertus.

### *Des Pénitences*

99. Il ne se pratique dans l'Institut d'autres pénitences communes (indépendamment de celles ordonnées par l'Eglise et qu'on observe sans adoucissement) que trois jours d'abstinence, le *dimanche* de la *Quinquagésime*, le *lundi* et le *mardi suivants* et le jeûne la veille des fêtes de la *Sainte Vierge* actuellement chômées ou qui l'ont été autrefois.

### *Des Offices de Chœur*

115. Pour Office de Chœur, les Religieuses récitent chaque jour le petit office appelé du *Sacré Cœur de Marie*.

### *Des Exercices communs à tous les chrétiens*

124. Indépendamment des fêtes de précepte, on chôme celle de l'*Annonciation*, de la *Purification*, de la

*Nativité, de l'Immaculée Conception, celle du Saint Nom de Marie, qui est la fête patronale, celles de saint Joseph, de saint Jean l'Évangéliste et celle de la Fondation de l'Institut (25 mai 1816). On demande la permission d'exposer, ces jours-là, le Saint Sacrement.*

### *Des Congrégations*

144. On insiste beaucoup sur les méditations des vérités de la foi, la fréquentation des Sacrements, la dévotion à la Sainte Vierge, l'assiduité aux assemblées, la fidélité aux règlements pratiques de la Congrégation et l'union de ses membres, qui doivent tendre à se trouver ensemble dans les affaires et dans les délassements, pour se soutenir mutuellement et s'affranchir plus aisément du respect humain.

### *De l'Education chrétienne*

153. L'Education chrétienne est l'œuvre principale de l'Institut et l'occupation habituelle de la plupart des membres. Outre qu'on ne peut rendre à la Religion de services plus utiles qu'en élevant chrétiennement l'enfance, cet âge doit intéresser bien vivement les Filles de Marie, puisque leur auguste Patronne, qui est la Mère de tous, a pour les enfants une tendresse particulière.

### *Des Retraites*

214. La dissipation intérieure est aussi funeste aux âmes que la dissipation extérieure ; elle résulte inévitablement des exercices prolongés de la vie active, quelque bonne intention qu'on y apporte. Il n'y a point d'autre remède à ce mal, point d'autre préservatif contre ce danger, que la Retraite. La très Sainte Vierge et les plus grands saints n'en ont pas connu d'autre.

### *De l'Office d'Instruction*

232. Du reste, toute Maîtresse fait sa classe comme une œuvre de zèle... Elle se représente que la très Sainte Vierge lui confie ses enfants comme un germe précieux qu'elle doit cultiver, ou comme un dépôt dont elle lui demandera compte et que c'est à l'administration de ce fonds qu'est attaché son salut et celui de plusieurs.

### *De l'Enseignement, de ses objets et méthodes*

256. La préparation à un catéchisme ou à une instruction religieuse demande d'autres mesures. D'abord, on s'humilie devant Dieu et on demande les lumières de l'Esprit Saint ; puis on fait une lecture analogue au sujet qu'on veut traiter ; on le réfléchit jusqu'à ce qu'on l'ait bien divisé et qu'à chaque division on ait rattaché, autant que possible, un trait d'histoire ou une parabole. On termine par la prière encore, en invoquant l'Esprit-Saint et se recommandant à la Sainte Vierge, avant de parler.

## **LECTURES COMPLEMENTAIRES SUR LA REGLE DE VIE**

*Les Sociétés religieuses sont sorties des premières fondations du Père Chaminade : la Congrégation et l'Etat de vie religieuse dans le monde et les premières Règles des Sociétés religieuses conservent bien des traits distinctifs de ces premières fondations. Pour comprendre ces développements, il sera utile de lire quelques documents de base relatifs à la Congrégation et à l'Etat, par exemple ceux qui sont publiés dans les **Ecrits marials**, volume II, 360-370 et 395-402.*

## Thème II : L'ESPRIT DE L'INSTITUT

\*

\*\*

### 2.1. VUE D'ENSEMBLE

#### **DOCUMENT 4 : Retraite de 1821 - 18<sup>e</sup> Méditation** (*Ecrits Marials II*, § 761- 767)

*Pendant les premières années de la Société de Marie, le Père Chaminade réunissait chaque automne les religieux, les candidats et d'autres personnes étroitement associées à la Société pour une retraite qu'il dirigeait lui-même. Les notes prises par les retraitants nous ont conservé des considérations importantes sur l'esprit de la fondation et les relations entre le Fondateur et les premiers membres de la Société.*

*La retraite de 1821 eut lieu du 8 au 23 octobre. La dix-huitième méditation, sur l'esprit de l'Institut, est un des documents primitifs où l'on trouve la synthèse des traits caractéristiques et l'insistance sur le lien entre l'esprit intérieur et la mission apostolique de la Société. Sous bien des rapports cette méditation est une ébauche de la grande lettre du 24 août 1839, où nous trouvons la présentation classique de l'esprit marianiste.*

*Le texte est pris d'un cahier, habituellement appelé "Manuscrit de Bordeaux" tenu par un retraitant dont on ignore l'identité.*

## RETRAITE DE 1821

### *18ème Méditation*

*"Vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants par lequel nous crions : mon Père ! mon Père !"*<sup>1</sup>

*1er Point.* - Quel est l'esprit spécial de l'Institut de Marie ?

*2e Point.* - Quels moyens sont propres à acquérir cet esprit et à suivre le modèle proposé ?

*3e Point.* - Quels fruits peut-on, dans l'ordre de la religion, en espérer sans exagération et avec une discrète prévoyance ?

Lorsque les Israélites étaient exposés à quelque danger, ils criaient : *Seigneur ! Seigneur !* parce qu'ils mettaient en lui leur espérance. JESUS-CHRIST nous a appris que lorsque nous voudrions demander quelque chose, nous n'avions qu'à dire : *notre Père qui êtes dans les cieux...* Les enfants de Marie crient : *notre Mère ! notre Mère !* Et leur espérance ne sera pas frustrée parce qu'ils ont mis leur confiance en elle qui a été revêtue d'une grande puissance.

Quoique tous les ordres religieux aient un esprit qui leur soit commun, néanmoins chaque ordre a son esprit qui lui est propre ; cet esprit particulier est un effet de l'inspiration divine et cet esprit a en quelque sorte été approprié aux circonstances et aux besoins de chaque siècle. Oh ! ici que de sérieuses réflexions se présentent relativement à l'Institut de Marie !

---

<sup>1</sup> *"Accepisti spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba Pater"* (Rm 8,15).

Nous sommes fermement persuadés que c'est Dieu lui-même qui a suscité l'établissement de l'Institut de Marie ; mais si nous considérons dans quel temps il l'a établi, quelle fin il veut qu'on s'y propose, nous découvrirons de bien grandes vues. Jetons un regard sur le siècle ; grand Dieu, quelles affreuses ténèbres, quelle épouvantable dépravation, quelle désolante indifférence pour le salut ! Dans les siècles précédents, la corruption ne s'était introduite que dans le cœur, mais aujourd'hui l'esprit et le cœur sont gangrenés ; et le mal de l'esprit est incomparablement plus dangereux et plus incurable que celui du cœur. C'est dans cet état des choses, c'est dans ces temps de désolation et lorsque la génération qui ne fait que de naître menace d'être dévorée avec celles qui lui succéderont, par l'irréligion et l'impiété, que Dieu fonde l'Institut de Marie, qu'il lui donne l'esprit qui lui convient ; cet esprit, *c'est l'esprit intérieur*. Dieu nous appelle non pas seulement à nous sanctifier, mais à relever la foi en France, dans l'Europe, dans le monde entier, à préserver la génération présente de l'erreur ; que l'entreprise est grande ! Qu'elle est noble ! Qu'elle est sainte ! Qu'elle est généreuse ! Qu'elle a d'attraits pour une âme qui a à cœur la gloire de Dieu et le salut de ses semblables ! Et c'est Dieu qui nous a choisis entre tant d'autres.

L'esprit des enfants de Marie est un esprit intérieur. C'est dans cette communauté que le religieux fait de son âme un temple au Seigneur. Il y élève un autel sur lequel il lui fait le sacrifice de sa volonté ; il ne perd jamais de vue la présence de Dieu et s'entretient doucement et familièrement avec lui, parce que Dieu a établi en lui sa demeure. Il fait de son cœur un sanctuaire à Marie, une chapelle de laquelle s'élèvent les ferventes prières qu'il lui adresse. Il invoque aussi saint Joseph et a recours à lui dans ses peines. L'esprit de

L'Institut c'est l'esprit de Marie ; ceci explique tout. Si vous êtes les enfants de Marie, imitez Marie !

L'essentiel est donc de former en nous l'esprit intérieur. Mais par quels moyens ? Par trois : le premier sera de nous former sur les traits de JESUS-CHRIST. Le second de nous former aux vertus par l'exemple de l'auguste Marie. Le troisième de nous former sur les règles de l'Institut de Marie, c'est-à-dire, sur les conseils évangéliques. Il est bon d'examiner souvent l'excellence et l'obligation des engagements que l'on a pris, les huit béatitudes, les mystères de la Sainte Vierge, en y distinguant les vertus analogues à l'Institut comme son humilité, sa foi, sa pauvreté, sa discrétion ; s'efforcer de bien comprendre et de mettre en pratique les cinq silences, le recueillement, l'obéissance, l'esprit de mortification ; il faut en un mot travailler de manière à ce qu'étant arrivés au terme de notre vie, nous puissions dire comme JESUS-CHRIST : *Tout est consommé.*

Les fruits que nous retirerons de notre fidélité seront la consolation d'être les coopérateurs des desseins de Dieu. L'Institut de Marie est l'œuvre de Dieu : si nous qui en sommes le noyau ne sommes pas animés de son esprit, nous ferons tomber l'œuvre de Dieu et nous en serons responsables. Si nous sommes fidèles, Marie elle-même nous présentera à son adorable Fils.

## **DOCUMENTS 5-7 :**

### **Lettres concernant "l'Approbation" de l'Institut -1838-1839**

*Une des réalisations qui couronnent la vie du Fondateur a été l'achèvement des Constitutions de la Société de Marie et la garantie obtenue du Saint-Siège de leur approbation (le Décret de Louange) en 1839. Nous présentons ici trois lettres relativement longues qui s'inscrivent dans le contexte de ces démarches.*

*La première, datée du 16 septembre 1838, est la présentation, par le Fondateur, de l'Institut (de la Société de Marie et des Filles de Marie) au Pape Grégoire XVI. Le titre de cette lettre en reflète clairement le contenu : "Court exposé du dessein qu'a eu l'auteur des Constitutions de l'Institut des Filles de Marie et de celles de la Société de Marie en fondant ces deux Ordres". C'est un résumé, en termes très graves, du travail apostolique de toute une vie et un exposé définitif de la pensée du Fondateur.*

*La deuxième lettre, datée du 22 juillet 1839, est une circulaire adressée aux deux Congrégations, annonçant la bonne nouvelle de l'approbation des Constitutions et exprimant le désir du Fondateur de voir cet heureux événement stimuler le dévouement et la ferveur de tous les membres des deux Congrégations.*

*La troisième lettre, du 24 août 1839, est adressée aux prédicateurs de retraites annuelles des membres des deux Congrégations. Cette lettre est l'expression classique, la plus souvent citée, des intentions et des vues du Fondateur par rapport à la vie religieuse marianiste. C'est probablement le plus connu et le plus émouvant des documents marianistes datant du vivant du Fondateur.*

*Prises ensemble, ces trois lettres, peut-être mieux que tout autre texte, nous donnent un aperçu synthétique des idées et des engagements du Fondateur et de ses premiers disciples.*

## **DOCUMENT 5 :**

### **Lettre du 16 septembre 1838 AU PAPE GREGOIRE XVI, ROME**

*(Lettres de G.-J. Chaminade, tome IV,  
n°1076)*

*Bordeaux, 16 septembre 1838*

(Court exposé du dessein qu'a eu l'auteur des Constitutions de l'Institut des Filles de Marie et de celles de la Société de Marie en fondant ces deux Ordres.)

Très Saint Père,

S'il m'eût été permis de venir en personne me jeter humblement aux pieds de Votre Sainteté, je Lui eusse révélé les sentiments les plus intimes de mon cœur. Je Lui eusse dit, avec une simplicité toute filiale, combien grande est depuis longtemps ma douleur, à la vue des efforts incroyables de l'impiété, du rationalisme moderne et du protestantisme, conjurés à la ruine du bel édifice de la révélation. Pour opposer une digue puissante au torrent du mal, le Ciel m'inspira, au commencement de ce siècle, de solliciter du Saint-Siège les lettres patentes de Missionnaire apostolique, afin de raviver ou de rallumer partout le divin flambeau de la foi, en présentant de toute part au monde étonné des masses imposantes de chrétiens catholiques de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui, réunis en associations spéciales, pratiquassent sans vanité comme sans respect humain notre sainte religion, dans toute la pureté de ses dogmes et de sa morale. Plein de cette pensée et pressé d'ailleurs par de dignes Prélats, je répandis dans une humble supplique mon âme tout entière aux pieds de Notre Saint Père le Pape Pie VII,

qui, daignant écouter favorablement ma prière, m'accorda les plus amples pouvoirs, par un Décret du 28 mars 1801. Dès lors, Très Saint Père, des Congrégations ferventes, les unes d'hommes et les autres de femmes, se formèrent dans plusieurs villes de France ; la religion eut le bonheur d'en compter en peu de temps un assez grand nombre et beaucoup de bien se fit.

Mais, Très Saint Père, ce moyen, tout excellent qu'il soit, lorsqu'il est exploité avec sagesse, ne suffisait pas...

J'ai cru devant Dieu, Très Saint Père, qu'il fallait fonder deux Ordres nouveaux, l'un de vierges et l'autre de jeunes gens, qui, tout en prouvant au monde, par le fait de leurs bons exemples, que le christianisme n'est pas une institution vieillie et que l'Evangile est encore praticable aujourd'hui comme il y a 1.800 ans, disputassent à la propagande, cachée sous ses mille et une couleurs, le terrain des écoles, en ouvrant des classes de tout degré et de tout objet, spécialement à la classe du peuple, la plus nombreuse et la plus délaissée.

Voilà, Très Saint Père, le dessein que la divine Providence m'inspira, dans la fondation de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie, il y a plus de vingt ans.

La Société de Marie... renferme trois classes : 1. celle des laïques lettrés, dont la mission principale est de propager la connaissance, l'amour et la pratique de notre divine religion par la voie de l'enseignement ; 2. celle des ouvriers, qui a pour objet d'ouvrir des Ecoles d'arts et métiers aux jeunes gens du monde, pour les défendre ou les dissuader de la contagion du siècle et leur apprendre à sanctifier leurs travaux par la pratique des vertus chrétiennes ; 3. enfin celle des prêtres, qui est l'âme et le sel des deux autres. Cette classe, quand elle sera suffisamment nombreuse, se livrera dans le monde à l'exercice de toutes les fonctions du ministère : elle est

chargée de la direction de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie.

L'Ordre des vierges, Très Saint Père, qui a pris le nom d'Institut des Filles de Marie, a été fondé en 1816 dans la ville d'Agen, sous la protection du vénérable Evêque de ce diocèse, qui veut bien supplier aujourd'hui Votre Sainteté de lui accorder l'institution canonique. Il travaille, selon son pouvoir, aux mêmes fins que la Société de Marie ; il s'occupe en conséquence de l'enseignement, des travaux propres aux personnes de leur sexe, des Congrégations et des œuvres de bienfaisance.

Les Constitutions de la Société de Marie, Très Saint Père et celles de l'Institut des Filles de Marie, développent les fins, les moyens, l'organisation personnelle et le gouvernement des deux Ordres, selon l'esprit de saint Benoît adapté le mieux possible aux immenses besoins du siècle présent.

Ces deux Ordres ont pris pour nom distinctif celui de l'auguste Marie : puissent-ils la faire connaître, louer et chérir par toute la terre ! Car je suis intimement convaincu que Notre Seigneur a réservé à sa Sainte Mère la gloire d'être particulièrement le soutien de l'Eglise dans ces derniers temps.

Ne regardez pas, Très Saint Père, l'indignité personnelle de celui qui a osé dérober en sa faveur à Votre Sainteté de précieux loisirs, pour balbutier à Ses pieds quelques paroles sur les œuvres dont il n'est que le vil instrument ; mais regardez, Très Saint Père, le saint Nom de Marie sous lequel il se présente devant votre trône et qui fait toute sa gloire, toute sa force !

**G.-J. Chaminade**

Supérieur Général de la Société de Marie

## **DOCUMENT 6 :**

### **CIRCULAIRE AUX DEUX ORDRES**

**22 juillet 1839**

*(Lettres de G.-J. Chaminade, T. V, n°1153)*

*Bordeaux, 22 juillet 1839*

Guillaume-Joseph Chaminade, Fondateur de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie, à ses chers enfants des deux Ordres.

Réjouissez-vous dans le Seigneur, mes chers Enfants ! Le Ciel vient d'exaucer nos prières et l'enfer s'est vainement efforcé de paralyser nos démarches en Cour de Rome : j'ai le bonheur de vous annoncer enfin l'approbation solennelle et authentique de la Société de Marie et de l'Institut des Filles de Marie.

Le Souverain Pontife a fait examiner avec soin nos constitutions dans la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, par plusieurs Cardinaux qui en font partie ; et, pour que l'affaire ne traînât pas en longueur, le Cardinal Préfet étant tombé malade, il a nommé sur-le-champ un Préfet temporaire, de sorte que, peu de temps après, Sa Sainteté, sur le rapport favorable qui Lui a été fait dans l'audience du 12 avril dernier, a prononcé, en bénissant le Seigneur, que les deux Ordres étaient dignes de toute recommandation et qu'en conséquence, on devait rendre sans retard en leur faveur un Décret de louange, d'approbation et d'encouragement.

J'ai donc reçu ce précieux Décret, mes chers Enfants ; je l'ai lu et relu avec le respect et la reconnaissance filiale dus à tout ce qui émane du Saint-Siège et mon cœur a été confus et mon âme ravie. Vous le lirez vous-

mêmes bientôt, car je veux vous l'envoyer pour votre commune joie et vous partagerez tous mes sentiments.

Vous y verrez d'abord, mes chers Enfants, que notre Très Saint Père confond dans le même Décret les deux Ordres, par les mêmes louanges, les mêmes exhortations et les mêmes encouragements, pour nous apprendre à jamais que nos deux Ordres, marchant ensemble vers le même but, sur deux lignes parallèles, par des voies respectivement appropriées aux sexes, doivent être unis, quoique distincts et rivaliser de zèle, de charité et d'efforts pour procurer la gloire de Dieu et celle de sa sainte Mère.

Vous y verrez ensuite, sous des expressions énergiques, combien nous avons plu au cœur de Sa Sainteté et comme, dans l'effusion de Sa joie et de Sa tendresse paternelle, Elle nous bénit, nous loue, nous excite à la persévérance.

Vous y verrez surtout que Son désir, que Sa volonté même, est qu'on vous *inculque* l'esprit de nos œuvres toutes de charité, en vous assurant que vous rendrez à l'Eglise d'utiles services, si vous persévérez.

De sorte, mes chers Enfants, que désormais, il ne nous suffirait point d'observer ponctuellement nos Règles pour être de vrais Enfants de Marie : il faut de plus et surtout, que vous vous pénétriez bien de leur esprit ; il faut que je m'efforce moi-même de vous en *inculquer* les principes, pour que nous répondions tous au vœu ou plutôt aux ordres de Sa Sainteté. Mais vous sentez que mes efforts isolés ne sauraient suffire pour cela, si vos Chefs respectifs des deux Ordres, si vous-mêmes, si tous ensemble, nous n'y travaillions effectivement avec tout le dévouement de notre profession religieuse. Et lorsque, à l'avenir, je vous rappellerai l'esprit de nos Constitutions, lorsque je chercherai à vous l'inculquer, ou lorsque vos Chefs le feront pour moi, vous

détournerez vos yeux de notre indignité personnelle, pour ne plus voir en nous que le Vicaire de JESUS-CHRIST lui-même, vous proposant par notre organe de renouveler sans cesse votre ferveur dans l'accomplissement de l'œuvre entreprise.

Du reste, mes chers Enfants, l'approbation, vraiment magnifique, dont Sa Sainteté a bien voulu honorer nos deux Ordres, ne consomme pas encore entièrement l'objet de nos désirs : mais elle est le gage assuré et la plus forte garantie possible de ce que nous attendons de la bienveillance Pontificale. Aussi, un Evêque, l'un de nos puissants protecteurs auprès du Saint-Siège, en ouvrant la lettre de Rome, par laquelle S.E. le Cardinal Giustiniani lui annonçait le précieux Décret rendu en notre faveur, s'est-il écrié au milieu de son Conseil : "Voilà la Béatification ; bientôt suivra la Canonisation !"

C'est qu'en effet, le Souverain Pontife nous donne à espérer formellement qu'il élèvera plus tard les deux Ordres au rang suprême de *l'Institution canonique*, de manière que les vœux, de simples qu'ils sont encore, deviendront solennels. Aussi dans sa grande bienveillance pour nous, a-t-il chargé officiellement S.E. le Cardinal Giustiniani de nous dire de ne rien appréhender, à cause des délais que nécessitent les circonstances et qui n'ont point leur motif dans les Constitutions elles-mêmes, puisqu'elles Lui ont hautement plu.

Notre devoir, mes chers Enfants, est d'attendre à cet égard, avec une confiance toute filiale, le moment du Seigneur. Aujourd'hui, ce qui nous importe le plus, c'est de nous bien pénétrer de l'esprit de nos Constitutions et de nous y conformer religieusement. S'il s'est glissé quelques abus, si l'homme ennemi a semé l'ivraie dans nos Etablissements divers, nous devons nous empresser

tous de l'arracher, avec prudence et précaution ; et si quelques Chefs se trouvaient impuissants, je les inviterais à me prévenir, pour qu'en joignant mes efforts aux leurs, nous parvenions à guérir le mal.

Je sais, par exemple, que, par le malheur des temps, un abus très grave s'est glissé dans la Société de Marie : il n'y a presque plus d'uniformité dans le costume des Frères ; je sais aussi que la plupart en gémissent, de sorte que je ne doute point de l'empressement avec lequel on adoptera partout les moyens qui sont indiqués, dans la vue de réaliser enfin la plus grande uniformité possible.

Voici venir, mes chers Enfants, la retraite annuelle : vous vous efforcerez tous d'en profiter pour recouvrer votre première ferveur. Alors on vous remettra ces Constitutions qui ont mérité de la part de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers et du Souverain Pontife surtout, tant de louanges et de recommandations. Préparez-vous de votre mieux, soit à la retraite, soit à la réception de vos saintes Règles, pour que ces deux circonstances soient le point de départ d'un renouvellement de ferveur dans les deux Ordres.

En terminant cette Circulaire, mes chers Enfants, je vous invite de tout mon pouvoir à rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour les insignes faveurs que nous venons de recevoir du Saint-Siège. Nous devons prier aussi pour appeler la bénédiction du Ciel sur N.S.P. le Pape Grégoire XVI, sur le Cardinal Lambruschini, Ministre-Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, sur Son Eminence Mgr Giustiniani, Cardinal-Doyen de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers et sur M. le Chanoine Valentini, à la sollicitude duquel nous sommes si redevables.

Pour le moment, vous direz chaque jour à cet effet, pendant trois mois, à partir de la réception des

présentes, le *Magnificat*, sept *Gloria Patri* et le *Memorare*. Je vous ferai connaître bientôt ce que la reconnaissance exige ultérieurement de nous.

En attendant, recevez, mes chers Enfants, ma bénédiction paternelle, que je vous donne dans l'effusion de ma tendresse.

**DOCUMENT 7 :**

**LETTRE AUX PREDICATEURS  
DE RETRAITES - 24 août 1839**

*(Lettres de G.-J. Chaminade, Tome  
V, n°1163)*

*Bordeaux, 24 août 1839*

Mon respectable Fils,

Dans ma Circulaire du 22 juillet dernier, je disais à tous mes Enfants des deux Ordres : "Vous verrez dans le Décret pontifical que le désir de Sa Sainteté, que sa volonté même est qu'on vous inculque l'esprit de nos œuvres, toutes de charité, en vous assurant que vous rendrez d'utiles services à l'Eglise si vous persévérez".

Une belle occasion se présente à vous, mon cher Fils, pour remplir de votre mieux les ordres du Vicaire de NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Voici venir le moment favorable d'inculquer l'esprit de nos Constitutions et de nos œuvres, qui ont si hautement plu à son cœur pontifical : je veux parler de la retraite que vous allez donner. Pénétré de cette maxime de saint Paul : "*La lettre tue, mais l'esprit vivifie*" (II Cor 3,6), vous vous appliquerez de tout votre pouvoir à faire apprécier l'excellence et le caractère spécial de notre divine mission.

Pour cela, vous développerez d'abord ce que nous avons de commun avec les Ordres religieux ; puis vous direz ce qui nous en distingue et vous vous attacherez ensuite à préciser l'air de famille qui nous caractérise même dans les œuvres communes.

\*\*\*

## ***1. Ce que nous avons de commun avec les divers Ordres religieux***

La Société de Marie et l'Institut des Filles de Marie émettent les trois grands vœux qui constituent l'essence de la vie religieuse. Tendante, par leur destination, à élever leurs membres respectifs au sommet de la perfection chrétienne, qui est la ressemblance la plus parfaite possible avec JESUS-CHRIST, le divin Modèle, ils leur proposent de marcher à la suite du Sauveur, qui fut pauvre, chaste et obéissant jusqu'à la mort de la croix et de s'obliger pour cela, par la sainteté suprême du vœu, à la pauvreté, à la chasteté virginale et à l'obéissance évangélique. Or, vous savez, mon respectable Fils, que ces trois grands vœux nous confondent avec tous les autres Ordres, dans la grande tribu religieuse qui, dès les premiers siècles de l'Eglise, a peuplé la terre et le ciel de ses innombrables Enfants.

En appliquant à ces obligations constitutives de l'état religieux la maxime du grand Apôtre : "*La lettre tue, mais l'esprit vivifie*", il vous sera facile de montrer, par exemple dans le vœu de pauvreté, l'aboutissant de la lettre et celui de l'esprit.

L'esclave de la lettre, s'arrêtant à l'écorce de son vœu et se gardant bien d'en pénétrer le sens profondément spirituel, commence par scinder l'obligation matérielle, pour ainsi dire et la perfection du devoir ; puis il s'efforce de marquer largement une ligne de démarcation entre le strictement *nécessaire*, le *convenable* et le *permis*. Mais bientôt, selon l'oracle de l'Apôtre, "*la lettre le tuera*". Il voudra sans doute maintenir son costume, mais son costume accommodé aux prétendues exigences de sa position : par conséquent, il se procurera, toujours dans les soi-disant limites de son

vœu, ce qu'il trouvera de meilleur ; méprisant la forme, pourvu qu'elle soit comme il l'aime, il cherchera la finesse de la couleur et de l'étoffe et cela en esprit de pauvreté et d'économie. Du reste, il vous dira que, bien au-dessus de ces petites choses, devant lesquelles il rampe néanmoins, il ne recherche que l'honneur de son état et la conquête de plusieurs âmes qu'un extérieur plus négligé repousserait. Son but unique est de servir les convenances, à cause des fonctions dont il est chargé, des visites actives et passives qui lui sont imposées, à cause enfin de son ancienneté et de sa famille. Qui pourrait seulement concevoir toutes les illusions que sa vanité consacre comme des raisons nécessitantes ?

- Et remarquez qu'il ne s'en tient pas au costume. Il a mesuré avons-nous dit, avec le compas de la lettre, toute l'étendue de son devoir ; il s'est rendu compte de ce qui est permis, sans crainte de forfaire au vœu, gravement du moins et il en a précisé les limites : de sorte qu'il applique ses principes à tout ce qui est à son usage et dans son admirable calcul, il se trouve le secret d'être riche au sein d'une vie essentiellement pauvre, ou de posséder et d'agir comme propriétaire après s'être dépouillé même du droit de posséder jamais. Et c'est ainsi qu'il commet le brigandage dans le sacrifice offert au Seigneur, en reprenant sans cesse, avec une ingénieuse perfidie, ce à quoi il a renoncé sans retour. Aussi des maux effroyables menacent-ils sa tête et la réprobation de Saul lui est réservée, s'il s'aveugle...

Mais celui qui s'applique de tout son cœur à pratiquer l'esprit de son vœu agit bien contradictoirement. Pour lui, toujours le plus vil, toujours le rebut des autres. Le strict nécessaire lui suffit et il a horreur de tout ce qui sent la vanité, la recherche et le superflu, parce qu'il s'efforce de devenir toujours plus pauvre, toujours plus semblable à un vrai disciple de JESUS-CHRIST et à

JESUS-CHRIST lui-même, qui a béatifié la pauvreté et qui l'a divinisée même dans son adorable personne. Oh qu'il est heureux, mon respectable Fils ! *"En vérité, je vous le dis : celui qui a tout quitté pour le Seigneur recevra le centuple dans ce monde et la vie éternelle dans l'autre"* (Mt, 19,29). Divinisé en quelque sorte ici-bas par les livrées de la pauvreté de JESUS-CHRIST dont il est orné, il goûte, au sein des privations, une paix et un bonheur incroyables, qui sont les avant-goûts de la félicité des cieus. Aussi comprend-il avec délices l'oracle du Prophète : *"Les riches ont éprouvé toutes les horreurs de la faim et de la misère ; mais ceux qui ne cherchent que le Seigneur jouissent de toutes sortes de biens"* (Ps. 34,11). C'est que la pauvreté de JESUS-CHRIST est un trésor et le plus riche, le plus précieux des trésors. *Les voleurs ne sauraient y porter leurs mains avides et la rouille ne le ronge point.*

Il vous sera facile, mon respectable Fils, d'appliquer aux deux autres vœux la maxime que nous avons déjà citée plusieurs fois et puis, vous ne manquerez pas de motifs puissants pour en inculquer le divin esprit.

## ***2. Ce qui distingue la Société de Marie et l'Institut des Filles de Marie des autres Ordres religieux***

Vous savez, mon respectable Fils, que nous avons, dans la grande tribu des Ordres religieux, un air de famille qui nous distingue essentiellement de tous les autres. Décrivons ce caractère et précisons de notre mieux ce qui est de la *lettre* et ce qui est de *l'esprit*

Tous les âges de l'Eglise sont marqués par les combats et les glorieux triomphes de l'auguste Marie. Depuis que le Seigneur a soufflé *l'inimitié entre elle et le serpent* (Gn, 3,15), elle a constamment vaincu le monde et l'enfer. Toutes les hérésies, nous dit l'Eglise, ont incliné

le front devant la Très Sainte Vierge et peu à peu elle les a réduites au silence du néant. Or, aujourd'hui, la grande hérésie régnante est l'indifférence religieuse, qui va engourdissant les âmes dans la torpeur de l'égoïsme et le marasme des passions. *Le puits de l'abîme vomit à grands flots une fumée noirâtre et pestilentielle* (Ap, 9,2), qui menace d'envelopper toute la terre dans une nuit ténébreuse, vide de tout bien, grosse de tout mal et impénétrable pour ainsi dire aux rayons vivifiants du Soleil de justice. Aussi, le divin flambeau de la foi pâlit et se meurt dans le sein de la chrétienté ; la vertu fuit, devenant de plus en plus rare et les vices se déchaînent avec une effroyable fureur. Il semble que nous touchons au moment prédit d'une défection générale et comme d'une apostasie de fait presque universelle.

Cette peinture si tristement fidèle de notre époque est loin toutefois de nous décourager. La puissance de Marie n'est pas diminuée. Nous croyons fermement qu'elle vaincra cette hérésie comme toutes les autres, parce qu'elle est, aujourd'hui comme autrefois, la Femme par excellence, cette Femme promise pour écraser la tête du serpent ; et JESUS-CHRIST, en ne l'appelant jamais que de ce grand nom, nous apprend qu'elle est l'espérance, la joie, la vie de l'Eglise et la terreur de l'enfer. A elle donc est réservée de nos jours une grande victoire ; à elle appartient la gloire de sauver la foi du naufrage dont elle est menacée parmi nous.

Or nous avons compris cette pensée du Ciel, mon respectable Fils, et nous nous sommes empressés d'offrir à Marie nos faibles services, pour travailler à ses ordres et combattre à ses côtés. Nous nous sommes enrôlés sous sa bannière, comme ses soldats et ses ministres et nous nous sommes engagés, par un vœu spécial, celui de *stabilité*, à la seconder de toutes nos forces, jusqu'à la

fin de notre vie, dans sa noble lutte contre l'enfer. Et, comme un Ordre justement célèbre a pris le nom et l'étendard de JESUS-CHRIST, nous avons pris le Nom et l'étendard de Marie, prêts à voler partout où elle nous appellera, pour étendre son culte, et, par lui, le royaume de Dieu dans les âmes.

Et voilà bien, mon respectable Fils, le caractère distinctif et l'air de famille de nos deux Ordres : nous sommes spécialement les auxiliaires et les instruments de la Très Sainte Vierge dans la grande œuvre de la réformation des mœurs, du soutien et de l'accroissement de la foi et, par le fait, de la sanctification du prochain. Dépositaires de l'industrie et des inventions de sa charité presque infinie, nous faisons profession de la servir fidèlement jusqu'à la fin de nos jours, d'exécuter ponctuellement tout ce qu'elle nous dira, heureux de pouvoir user à son service une vie et des forces qui lui sont dues. Et nous croyons tellement que c'est là ce qu'il y a de plus parfait pour nous, que nous nous interdisons formellement, par notre vœu, le droit de choisir et d'embrasser jamais une autre Règle.

J'ajouterai, mon respectable Fils, que, par le vœu de *stabilité*, nous entendons nous obliger en justice à coopérer de notre mieux jusqu'à la fin de notre vie à l'œuvre entreprise.

Nos Constitutions, que le Saint-Siège a si magnifiquement louées et approuvées, après un mûr examen, l'établissent d'une manière trop formelle pour qu'on puisse en douter. Je me contenterai donc de rappeler en passant, pour la Société, les art. 19, 20 et 21 et ceux de l'Institut, 69 et 175,<sup>1</sup> et je demanderai si

---

<sup>1</sup> CONSTITUTIONS DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE :

19. Par le vœu de stabilité, on entend se constituer d'une manière permanente et irrévocable dans l'état de serviteur de  
L'ESPRIT DE L'INSTITUT

l'honneur, la délicatesse et l'équité n'ont pas à gémir, aussi bien que la religion et le Cœur de Marie, du scandale de l'apostasie religieuse ?

Ici, une difficulté se présente et tout apparente qu'elle soit uniquement, vous me permettrez de la résoudre avec vous.

Tous les Ordres religieux, me dira-t-on, ont honoré Marie d'une manière spéciale et se font gloire de lui appartenir.

---

Marie. C'est proprement un dévouement à la Sainte Vierge, avec le pieux dessein de propager sa connaissance et de perpétuer son amour et son culte, autant que possible, par soi et par les autres, en quelque circonstance de la vie que ce soit.

20. On prononce aussi le vœu de stabilité dans les vœux de ne jamais priver la Société de son concours à l'œuvre entreprise. La dispense de ce vœu peut donner lieu à de graves injustices envers la Société : les Lettres apostoliques demandent que ceux qui sont intéressés dans un vœu interviennent pour la dispense.

21. Comme le vœu de stabilité est supposé dans tous les Ordres, qu'il soit exprimé ou non, la Société de Marie, en adoptant les conséquences qu'il a partout ailleurs, entend s'en faire un vœu spécial.

#### CONSTITUTIONS DES FILLES DE MARIE

69. Le vœu de clôture impose l'obligation de ne pas sortir du monastère de son propre mouvement.

175. L'obligation de la clôture s'étend jusqu'aux désirs du cœur, et une religieuse doit se défendre de l'envie qui lui viendrait de sortir ou d'avoir des communications avec le dehors : heureuse d'être sortie, une fois pour toujours, de cette terre de perdition, les yeux tournés vers le Ciel, elle ne doit plus soupirer que pour les délices éternelles.

Je répondrai que nous sommes loin de prétendre que le culte de la Sainte Vierge soit notre partage exclusif. Ce serait là, en vérité, une bien sottise prétention : car, qui a pu aimer le Fils sans aimer la Mère et qui a osé tendre à la perfection évangélique en excluant de sa consécration à Jésus le culte spécial de Marie ? Mais ce que je regarde comme le caractère propre de nos Ordres et ce qui me paraît sans exemple dans les fondations connues, c'est que, pour le répéter, c'est en son Nom et pour sa gloire que nous embrassons l'état religieux ; c'est pour nous dévouer à elle, corps et biens, pour la faire connaître, aimer et servir, bien convaincus que nous ne ramènerons les hommes à Jésus que par sa très sainte Mère, parce que nous croyons, avec les saints Docteurs, qu'elle est toute notre espérance, *Tota ratio spei nostrae*, notre Mère, notre refuge, notre secours, notre force et notre vie.

Et puis, je vous répondrai encore, mon respectable Fils, que si d'autres Ordres ont cela de commun avec nous, nous devons les féliciter, les bénir et les inviter à rivaliser avec nous de zèle et d'amour, afin de publier partout l'auguste Nom de Marie et ses ineffables bienfaits.

Voilà, donc, mon respectable Fils, notre doctrine sur le vœu de *stabilité* ; voilà notre signe de ralliement et notre marque distinctive.

Or, qu'il est facile de voir que celui qui s'en tient à la *lettre* se déplace monstrueusement dans la belle famille de Marie ! Sans cesse irrésolu, toujours inquiet, son cœur, bientôt rongé par l'ennui, va partout, sur les ailes du doute, cherchant, sous le prétexte du plus parfait, la satisfaction d'un secret désir d'infidélité à la Très Sainte Vierge. Son titre, sa qualité de serviteur et de ministre de Marie n'est rien à ses yeux ; sa profession n'est pas assez parfaite : il lui faut quelque chose de plus, comme s'il y avait rien de plus noble et de plus parfait que de se

dévouer au service de la Mère de Dieu et de s'abandonner à sa conduite maternelle, comme fit JESUS-CHRIST lui-même ! Aussi ne veut-il plus lui appartenir d'une manière spéciale, parce que ses péchés, dit-il, exigent une satisfaction plus rigoureuse ; et en conséquence, il finit par briser de ses propres mains les douces chaînes qui l'attachaient à la Reine des anges et des hommes. Vous savez le reste : il n'est plus Enfant de Marie dans son cœur et il périt tôt ou tard...

Malheur donc, mon respectable Fils, à l'enfant dénaturé qui abjure Marie et déserte sa famille ! Heureux, au contraire, et mille fois heureux celui qui est fidèle ! Vous ne manquerez pas de le faire sentir à vos Frères et à vos Sœurs chéris. Le Saint Père lui-même unira sa voix à la vôtre, pour leur persuader "qu'ils n'ont qu'à avancer de jour en jour avec ardeur dans la carrière entreprise sous les auspices de la sainte Vierge, sûrs qu'ils sont de rendre de la sorte d'utiles services à l'Eglise". Et pour les encourager puissamment à la persévérance, dites-leur jusqu'à quel point ils sont les Enfants de Marie.

Si tous les hommes sont les Enfants adoptifs de la Mère de Dieu, les membres fidèles de la Société et de l'Institut le sont encore d'une manière plus parfaite, par des titres spéciaux bien chers à son divin Cœur.

*Comme religieux* en général, par le fait de leurs vœux, qui les attachent à la croix du Sauveur, ils ne font qu'un avec lui. Intimement unis à lui, par l'amour le plus fort, ils sont en lui comme il est en eux ; ils sont ses disciples, ses images, d'autres lui-même. Aussi, dès le jour fortuné de leur profession, du haut de sa croix il les présente à Marie comme d'autres Jean, en lui disant : "*Femme, voilà votre fils !*" c'est-à-dire : ils sont ma ressemblance, ils ne font qu'un avec moi ; adoptez-les donc en moi et soyez mère pour eux comme vous l'êtes pour moi !

Mais je soutiens que notre vœu de *stabilité* nous attache à Marie d'une manière plus spéciale que les autres religieux ; nous y avons un titre de plus et un titre singulièrement fort à sa préférence. Elle nous adopte donc avec plus de privilèges ; elle reçoit avec délices notre promesse spéciale de lui être à jamais fidèles et dévoués ; puis elle nous enrôle dans sa milice et nous consacre comme ses apôtres. Oh ! mon respectable Fils, que ce contrat est sacré ; qu'il est fécond en bienfaits pour nous ! Concevez-vous après cela les lâches désertions dont nous avons à gémir ?... Concevez-vous cette indifférence apathique de plusieurs ?... Concevez-vous enfin qu'on ne se sacrifie point pour Marie, qui veut bien nous donner un tel rang dans sa grande famille humaine ?...

### ***3. Ce que les deux Ordres de Marie ont encore de spécial et d'exclusivement propre dans les œuvres communes à d'autres corps***

Admirons, mon respectable Fils, la conduite de la divine Providence dans la fondation des Ordres religieux. Leur esprit, toujours respectivement approprié aux divers besoins des époques, se résume en général dans l'oracle du Sauveur :<sup>2</sup> "*Dieu a donné à chacun un mandat sur son prochain*" (Ecc 17,12). Les uns ont eu pour mission unique de donner au monde le spectacle ravissant du renoncement absolu et de la mortification chrétienne ; les premiers se formèrent dans les déserts de la Thébaïde et, de là, comme de leur berceau, se répandirent peu à peu dans le monde entier : vous savez tous les héros de la pauvreté et de la pénitence qu'ils ont offerts à l'admiration des anges et des hommes. D'autres Ordres sont venus plus tard, multipliant dans le champ du Père de famille des ouvriers de toute sorte, destinés à

---

<sup>2</sup> "*Mandavit unicuique de proximo suo.*"

arracher l'ivraie semée par l'ennemi et à continuer en même temps, chacun dans une certaine mesure, l'œuvre de l'abnégation et de la croix. Et parmi ces Congrégations nombreuses, formées dans tous les siècles et dans tous les climats, les unes sont appelées à telle fin particulière et les autres à telle autre.

Or, nous, les derniers de tous, nous qui nous croyons appelés par Marie elle-même pour la seconder de tout notre pouvoir dans sa lutte contre la grande hérésie de cette époque, nous avons pris pour devise, comme nous le déclarons dans nos Constitutions (Art. 6), ces mots de la Très Sainte Vierge aux serviteurs de Cana : "*Faites tout ce qu'il vous dira*" (Jn, 2,5). Convaincus que notre mission à nous, malgré notre faiblesse, est d'exercer envers le prochain toutes les œuvres de zèle et de miséricorde, nous embrassons en conséquence tous moyens de le préserver et de le guérir de la contagion du mal, sous le titre général de l'enseignement des mœurs chrétiennes et nous en faisons dans cet esprit l'objet d'un vœu particulier.

Ainsi, *le vœu d'enseignement* que nous faisons, pour nous être commun avec d'autres Ordres, est autrement plus étendu dans la Société et dans l'Institut que partout ailleurs. Réalisant dans son objet la parole de Marie : "*Faites tout ce qu'il vous dira*", il atteint toutes les classes, tous les sexes et tous les âges, mais le jeune âge et les pauvres surtout, de sorte qu'il nous distingue réellement de toutes les Sociétés qui émettent le même vœu.

Voilà donc, mon respectable Fils, l'esprit et l'étendue de notre *vœu d'enseignement* ; voilà le caractère distinctif qui consacre, dans la grande tribu religieuse, un air de famille exclusivement propre aux Enfants de la Société et de l'Institut.

Notre œuvre est grande, elle est magnifique. Si elle est universelle, c'est que nous sommes les *missionnaires* de Marie qui nous a dit : "*Faites tout ce qu'il vous dira !*" Oui, nous sommes tous missionnaires. A chacun de nous, la Très Sainte Vierge a confié un mandat pour travailler au salut de nos frères dans le monde.

Aussi le Saint Père n'a-t-il pu s'empêcher, "dans sa joie, de bénir le Seigneur qui nous a inspiré un tel dessein", comme nous le dit de sa part S.E. le Cardinal Giustiniani. "L'œuvre lui a hautement plu ; il l'a estimée digne de toute louange et de toute recommandation et il a voulu qu'on en inculquât l'esprit à tous les membres", afin de les exciter à aller toujours en avant. Il va même jusqu'à les assurer que, loin d'être inutiles à l'Eglise, "ils lui rendront d'importants services" s'ils persévèrent. Je ne fais, comme vous le voyez, que vous citer les paroles pontificales elles-mêmes.

A vous donc, mon respectable Fils, de vous acquitter de votre mieux de la commission que je vous donne de la part du Souverain Pontife. A vous "d'inculquer dans le cœur de mes chers Enfants", pendant la retraite qui va s'ouvrir, "l'esprit de nos œuvres toutes de charité". A vous de faire sentir à ceux et à celles qui enseignent directement, combien ils s'abuseraient, s'ils bornaient leurs efforts à instruire dans les lettres humaines ; s'ils mettaient tous leurs soins et toute leur gloire à faire des savants et non des chrétiens ou à conquérir une réputation mondaine : oubliant alors qu'ils sont missionnaires de Marie, pour se ravalier au rang avili des industriels de l'enseignement dans notre siècle, ils descendraient de la hauteur de leur sublime apostolat. A vous, enfin, de dire, à ceux qui sont employés dans le service intérieur des maisons ou aux arts et métiers, l'esprit et le secret de leur divine mission : nous l'avons consigné dans nos saintes Règles, quand nous avons établi la manière dont ils concourent à l'œuvre générale

de l'enseignement ; nous leur avons montré comme ils contribuent puissamment par leurs travaux, leur zèle et leurs prières à étendre le règne de Jésus et de Marie dans les âmes. Leur part est en effet si belle ! Nouveaux Joseph, ils sont chargés d'assister et de soutenir les enfants de la sainte famille dans leurs pénibles ministères.

Je m'arrête, mon respectable Fils. J'ai voulu vous dire ma pensée tout entière sur nos œuvres et je l'ai fait trop longuement sans doute : mais vous n'en serez pas surpris, car vous savez bien qu'on ne saurait tarir sur un sujet aussi cher à nos cœurs. Je me repose avec confiance sur votre charité, de la grande charge que je vous donne ou plutôt que Marie vous impose elle-même. Pénétré comme vous l'êtes de l'esprit de votre état, il vous sera facile de l'inculquer à mes chers Enfants des deux Ordres.

Vous savez que le Décret pontifical nous accorde le bienfait de l'indulgence plénière pour la rénovation des vœux perpétuels comme pour leur première émission : vous ne manquerez point de porter cette agréable nouvelle à leur connaissance.

Que l'auguste Marie, notre Mère et notre Souveraine, bénisse votre voyage, bénisse vos efforts, bénisse votre personne et tous nos chers Enfants !

Recevez ce vœu de mon cœur, mon respectable Fils, et que ma bénédiction paternelle soit le gage de sa réalisation ! Je l'espère avec confiance.

## 2.2. LA FOI

### DOCUMENT 8 :

#### "Retraite de 1818" Instructions 9, 10 et 11

(*Ecrits d'Oraison*, § 207-227)

*Le Fondateur insiste souvent "à temps et à contretemps" : sur l'idée que la foi est le fondement de toute vie marianiste dont la mission était de faire revivre la foi en France et dans le monde entier. La série d'instructions qui suit, données au cours de la retraite annuelle de 1818 à la fin de laquelle les membres fondateurs de la Société de Marie émirent des vœux pour la première fois, développe ses idées fécondes sur ce qu'il aimait à appeler l' "esprit de foi".*

*Le texte est pris des notes d'un retraitant.*

### RETRAITE DE 1818 : INSTRUCTIONS 9, 10 et 11

*Habete Fidem Dei : "Ayez la foi de Dieu"*

(Mc, 11, 22)

Notre entendement, dans la connaissance des choses, surtout de celles qui ont rapport au salut, peut être éclairé par plusieurs lumières : il y a la lumière de la raison, qui est naturelle, la lumière de la foi, qui est surnaturelle, mais ordinaire, et les lumières extraordinaires, telles que celles des révélations. De toutes, sans contredit, la lumière de la foi est celle que nous devons le plus estimer, désirer et rechercher, soit à cause de sa nécessité, soit en vue de sa durée, soit en raison de son excellence.

Cette foi dont nous entendons parler n'est pas seulement la foi humaine, la lumière de la raison

éclairée par la foi : c'est la foi, vertu surnaturelle, la foi qui vient de Dieu, la foi de Dieu, comme parle l'Écriture. Il ne faut pas confondre l'une avec l'autre : elles sont bien différentes, soit dans leur nature, soit dans leurs effets. La première n'est qu'une opération de l'intelligence, une conséquence vraie tirée de principes certains à l'aide du raisonnement ; la seconde est une vision, une jouissance des choses invisibles et futures, mais qui deviennent sensibles et présentes par la certitude de leur existence. La première laisse des doutes, elle est pleine d'obscurité : elle laisse, pour la pratique, dans l'inaction et l'indifférence ; la seconde exclut toute incertitude et détermine la volonté. La première s'acquiert par l'étude ; la seconde par la prière et l'humilité. La première est la foi de tant de chrétiens lâches et déréglés qui vivent dans le monde ; la seconde est la foi qui fait les Saints, que peu de chrétiens s'appliquent à acquérir, que moins encore possèdent. C'est précisément de cette dernière que nous disons et que nous voulons nous convaincre dans cette méditation, qu'elle est la plus désirable des lumières qui peuvent illuminer l'entendement, parce qu'elle est la plus nécessaire au salut, la plus durable et excellente.

### ***1. Nécessaire au salut***

Les lumières extraordinaires des révélations ne sont pas nécessaires au salut : on peut très bien se sauver sans avoir jamais reçu de pareilles faveurs.

La lumière de la raison n'est nécessaire au salut qu'en ce sens qu'elle prépare à recevoir la lumière de la foi. Avant que de croire d'une foi de Dieu, ordinairement il faut croire d'une foi humaine.

Mais pour la foi de Dieu, personne ne peut être sauvé sans elle, parce que c'est elle qui produit les œuvres et que personne ne peut être sauvé sans les œuvres. C'est d'elle qu'il a été dit : *"Celui qui croira..., sera sauvé ;*

*mais celui qui ne croira pas, sera condamné*".<sup>1</sup> Plus cette foi sera grande et plus on sera saint ; plus on croira en Dieu, plus on l'aimera ; plus on croira en JESUS-CHRIST, plus on l'imitera ; plus on croira en la vie éternelle, plus on fera de sacrifices pour l'obtenir.

## **2. Durable**

Les lumières extraordinaires ne sont jamais que d'un instant et nullement habituelles.

La lumière de la foi doit éclairer tous les moments de notre existence et nous guider dans toutes nos actions : sans dire que nous la recevons au baptême et que c'est elle qui nous soutient à notre dernière heure et nous montre les portes de l'éternité, c'est par elle seule, qu'entre ces deux termes, nous devons agir en tout. Elle est le principe qui doit nous faire vivre : "*Justus autem ex fide vivit*" (Rm, 1,17 ; Ga, 3,11 ; He, 10,38).

Et en effet, l'âme de notre conduite, le principe de notre vie morale, ce sont les vérités dont nous sommes convaincus : c'est de la conviction que nous avons de tels rapports, de tels besoins, de telles causes qui doivent produire tels effets et de tels effets qui doivent suivre de telles causes, que partent tous nos sentiments et toutes nos actions. Mais si notre foi est une foi de Dieu, elle produira en nous la conviction intime de Dieu, d'un Dieu présent toujours et partout, d'un Dieu à qui nous devons rapporter tout, d'un Dieu qui nous observe et nous juge sur tout. De là, si notre foi est une foi de Dieu, c'est son caractère que nous vivions d'elle ; qu'elle soit le principe de toutes nos actions, que nous pensions, que nous agissions, que nous sentions toujours et partout comme étant devant Dieu, devant un Dieu qui

---

<sup>1</sup> "*Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui autem non crediderit, condemnabitur*". (Mc 16,16)

nous juge et un Dieu à qui nous devons tout rapporter, notre amour surtout.

Dans ce premier sens donc, la lumière de la foi est incomparablement plus durable que celle des révélations extraordinaires : il semble que, sous ce rapport, elle ne soit pas plus durable que la lumière de la raison, parce qu'il est incontestable que, dans tous les instants de notre vie, nous devons nous conduire par la raison. Mais il faut prendre garde que nous n'usons de la raison qu'au défaut de la lumière de la foi et que dès que la raison nous a conduits à la foi, nous l'abandonnons pour ne plus marcher qu'à la lumière de la foi.

Du reste, et sous un autre rapport, la raison ne nous illumine que pendant et pour la vie : mais c'est pour l'éternité que la foi nous éclaire. Un jour viendra où tout ce que nous aurons appris par la seule raison passera, comme la figure de ce monde et avec elle, qu'il ne restera plus que ce que nous aurons vu au flambeau de la foi.

### ***3. Excellente***

La lumière de la foi, par sa nature même, l'emporte sur toute autre lumière. Qu'est-ce en effet que la lumière de la foi ? Jusqu'ici nous avons confondu la foi avec la lumière de la foi, parce qu'il n'était plus nécessaire de les distinguer : mais l'une n'est pas l'autre. La foi est la conviction que nous avons d'une vérité ; la lumière de la foi est le motif qui nous donne cette conviction. La lumière de la foi humaine, c'est la raison, la parole des hommes ; de là ses incertitudes et toutes ses imperfections ; la lumière de la foi divine, de la foi de Dieu, c'est la Parole même de Dieu ; c'est cette production éternelle de son être tout entier : c'est son Fils, c'est JESUS-CHRIST en tant que Dieu : d'où JESUS-CHRIST est appelé le Verbe, la Parole de Dieu.

Lors donc que la lumière de la foi pénètre dans nos âmes, c'est le Verbe de Dieu qui y vient habiter. Ce n'est point une imagination : l'Apôtre, c'est-à-dire l'Esprit Saint par la bouche de l'Apôtre saint Paul, nous l'a révélé : "*Dieu habite en nous par la foi*".<sup>2</sup>

Nous ne voyons pas JESUS-CHRIST dans notre âme, quand nous y faisons entrer la lumière de la foi. C'est qu'en effet ce n'est pas comme homme qu'il y habite et de la même manière que par la sainte Eucharistie : c'est comme Verbe de Dieu. Mais si nous ne l'y voyons pas, nous sentons toutes les qualités qu'il s'attribue : "*Je suis, dit Notre Seigneur, la vérité, la voie et la vie*"<sup>3</sup> (Jn, 14,6). Par la lumière de la foi, en effet, et par la foi qu'elle produit en nous, nous connaissons les vérités de Dieu, *veritas* ; elle nous anime, elle est notre vie, *vita* ; elle nous montre ce que nous devons faire, la route que nous devons suivre, *via*.

Si la lumière de la foi est le Verbe de Dieu, si, par elle, c'est le Verbe adorable qui daigne venir habiter en nous, on conçoit que la foi, la conviction qui résulte de l'impression de cette lumière, est précisément l'union de JESUS-CHRIST avec nous : union qui va jusqu'à nous transformer en JESUS-CHRIST. Par la foi, en effet, ainsi que nous l'avons vu, notre esprit éclairé ne pense plus que comme JESUS-CHRIST : c'est JESUS-CHRIST qui s'est uni à notre esprit : notre cœur animé ne sent plus et n'aime plus que comme JESUS-CHRIST : c'est JESUS-CHRIST qui s'est uni à notre cœur. Notre volonté dirigée n'agit plus que comme JESUS-CHRIST : c'est JESUS-CHRIST qui s'est uni à notre volonté. Ainsi l'homme nouveau s'est formé en nous.

Ne soyons donc plus étonnés de tout ce que l'Evangile et l'Apôtre nous disent de la foi : de sa nécessité, de son

---

<sup>2</sup> "*Deus in nobis habitat per fidem*" (Ep 3,17).

<sup>3</sup> "*Ego sum veritas, via et vita.*"

excellence, de sa suffisance pour le salut, de sa puissance. Qu'est auprès d'elle la lumière de la raison... ? Que sont même les lumières des révélations... ? Combien c'est avec raison que l'Apôtre nous la commande par ce précepte : "*Habete fidem Dei : ayez la foi de Dieu !*"

Que cette foi de Dieu soit donc l'objet de notre prière, de nos efforts persévérants ; que la résolution de nous attacher à elle, de l'aimer par-dessus toutes les autres, de travailler à l'acquérir, soit le fruit de la méditation que nous allons faire, sur sa nécessité, sa durée, son excellence, ainsi que nous venons de l'exposer.

## **LECTURES COMPLEMENTAIRES SUR LA FOI**

*Le Fondateur a abondamment développé ses idées dans un essai, écrit probablement au début des années 1830, intitulé "Manuel de Direction à la vie et aux vertus religieuses de la Société de Marie" (publié dans 'Direction' Vol. II 422-426)*

*Cet essai se trouve dans le "Cahier D" que nous présenterons plus loin dans cette anthologie.*

## 2.3. MARIE

### DOCUMENT 9 :

#### "Fondements de la dévotion à la Sainte Vierge"

(*Ecrits Marials I*, § 67-89)

*Tout au long de sa vie le Père Chaminade a médité sur la Vierge Marie et a mis au point sa propre synthèse mariale. Déjà dans certaines des premières notes que nous avons de lui nous trouvons des indications à ce sujet.*

*Les textes qui suivent, tirés d'un des cahiers personnels du Fondateur, sont des notes prises en vue de conférences ou d'instructions. Ces notes sont probablement de la première décennie du XIXème siècle, de l'époque où le P. Chaminade était occupé à fonder et à développer la Congrégation de Bordeaux. Ces notes contiennent des emprunts substantiels faits à différents auteurs spirituels français du XVIIème siècle, Bossuet et Lallemant entre autres.*

#### 9.1. DE LA DEVOTION A LA SAINTE VIERGE : SES FONDEMENTS

*"Personne, dit l'Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire JESUS-CHRIST".<sup>1</sup>*

JESUS-CHRIST est aussi le fondement sur lequel je prétends appuyer toute notre dévotion à la Sainte Vierge. Fondement immuable que les ennemis de la gloire de Marie chercheraient en vain à ébranler.

---

<sup>1</sup> *"Fundamentum enim aliud nemo potest ponere praeter id quod positum est quod est Christus Jesus"* (1 Co, 3,11).

JESUS-CHRIST est aujourd'hui, demain et dans tous les siècles : notre dévotion à Marie sera éternelle.

Que blâment dans notre dévotion les ennemis de la gloire de Marie ? Est-ce de trop exalter les effets de cette précieuse dévotion ? Est-ce d'en méconnaître l'exercice ?

Répondons dans ce premier discours à la première inculcation. Voyons quels sont les motifs sur lesquels est appuyée cette dévotion.

Ces motifs sont comme innombrables : je les réduis à deux, en les considérant dans son fondement, qui est JESUS-CHRIST... Ces deux motifs sont les rapports qu'elle a avec les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption : ils feront le partage de ce premier discours. Le premier rapport en fait la Mère des chrétiens et la Coopératrice de leur salut ; le second en fait la Rédemptrice du genre humain, sans nuire en rien au prix du sang que JESUS-CHRIST son Fils a offert pour nous racheter...

### *1er Point*

"Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses".<sup>2</sup> Combien grande est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle JESUS-CHRIST au monde ! Mais remarquez, - et c'est ici la base de l'instruction de cette première partie - Dieu ne s'en sert pas pour ce glorieux mystère comme d'un simple canal, mais comme d'un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté... c'est sa charité. Dieu suspend l'exécution de ses décrets jusqu'à ce que Marie ait consenti. O heureux *Fiat* ! Peut-être ne voyez-vous

---

<sup>2</sup> "*Fecit mihi magna qui potens est*" (Lc, 1,49).

pas encore comment cette part que Marie a eue au mystère de l'Incarnation est le motif qui nous fait recourir sans cesse à Marie pour toutes sortes de grâces ? Marie a concouru par sa charité à donner au monde un Libérateur, c'est le principe ; en voilà la conséquence : Dieu ayant voulu une fois nous donner JESUS-CHRIST par la Sainte Vierge, ce décret ne se change plus, *les dons de Dieu sont sans repentance* (Rm, 11,29).

Il est et sera toujours véritable qu'ayant une fois reçu par elle le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents de la vie chrétienne. Sa charité ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que les dépendances... Mère du corps naturel de JESUS-CHRIST... Mère de son corps mystique... Mère de JESUS-CHRIST, Mère des chrétiens... "C'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet esprit de sainte ferveur qui, étant premièrement survenu en elle, a inondé toute la terre".<sup>3</sup> "Elle a reçu une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très intime avec l'auteur de la grâce et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces : en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait découler la grâce sur tous les hommes".<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> "...uterus Mariae, spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum, cum peperit Salvatorem" (D. Ambrosius : *De Institutione Virginis liber unus*, chap. 12, PL. 16/324).

<sup>4</sup> "...tantam gratiae obtinuit plenitudinem ut esset propinquissima auctori gratiae ; ita quod eum qui est plenus omni gratia, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo

Cette grâce de JESUS-CHRIST a trois opérations : elle nous appelle, elle nous justifie et nous donne la persévérance, etc.... La vocation commence le voyage, la justification en fait le progrès, etc.... La charité de Marie est associée à ces trois ouvrages... grâce de la vocation des pécheurs figurée dans la soudaine illumination du précurseur. Marie y concourt... Justification représentée dans les noces de Cana en la personne des Apôtres. Foi, son premier principe, sa racine (Jn, 2,11 - Rm, 4,5 - Conc. de Trente, sess. 6. c. 8...). Disciple chéri, figure des disciples persévérants. Tous donnés à Marie pour enfants : sa charité féconde, instrument général des opérations de la grâce... "Mère de ses membres que nous sommes : elle qui a collaboré par sa charité à faire naître les fidèles dans l'Eglise qui sont les membres du Christ qui est la tête ; corporellement cependant elle, Marie, est la mère de la tête elle-même".<sup>5</sup> Sa charité féconde devient l'instrument général des opérations divines...

## *2e Point*

Nous avons une règle pour juger la douleur, la compassion et les autres affections du cœur de Marie : l'amour ; mais quelle règle pour sa charité que l'amour même du Père éternel, "*car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*".<sup>6</sup>

---

*gratiam ad omnes derivaret*" (Saint Thomas : 3 pars. quest. 27, art. 5, ad 1).

<sup>5</sup> "*Mater membrorum ejus, quod nos sumus ; quia cooperata est caritate ut fideles in ecclesia nascerentur, quae illius capitis membra sunt ; corpore vero ipsius capitis mater*" (Saint Augustin : *De sancta virginitate*, PL. 40/399).

<sup>6</sup> "*Sic enim dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*" (Jn, 3,16).

Si nous admirons la charité de Marie dans le consentement, dans le Fiat qu'elle donne pour le mystère de l'Incarnation, combien elle doit nous paraître touchante dans celui qu'elle donne pour l'accomplissement de celui de la Rédemption !

Mais combien de fois l'a-t-elle donné, ce consentement, depuis qu'elle a le bonheur d'être Mère ? Elle le renouvelle, en quelque manière, à tous les instants de sa vie. Vous ne voyez de douleur pour Marie qu'au temps de la Passion et vous ne faites pas attention que le sacrifice du Calvaire n'est, pour Marie comme pour JESUS-CHRIST, que la consommation d'un sacrifice commencé à l'Incarnation ; aussi, dans le mystère de la Purification, saint Siméon lui annonce qu'un [glaive]... Marie n'en est pas surprise...

Non seulement Marie est la Rédemptrice du monde, parce qu'elle est Mère de Dieu ; qu'elle est la cause du salut de l'univers ; qu'elle a fourni le sang qui a été répandu pour nous sur la croix ; qu'elle a formé le corps adorable qui a servi de rançon pour le genre humain ; qu'elle a produit de la meilleure partie d'elle même la victime qui devait apaiser un Dieu irrité ; le nourrir... ; l'élever... ; Marie, sous ce rapport, mériterait tout : mais nous n'y verrions pas l'instrument volontaire de notre salut... Consentement pour la Rédemption : si le Verbe divin l'a exigé pour en prendre un corps, à plus forte raison pour livrer ce corps à la mort... Aussi quelle soumission à la prophétie de saint Siméon, au pied de la Croix ! "Elle était prête à donner la mort à son propre fils". Mais raisonnons pour le mystère de la Rédemption, comme pour celui de l'Incarnation.

## 9.2. MERE DE L'EGLISE

Par quelle opération Marie nous a-t-elle conçus ? C'est par l'opération du Saint-Esprit. C'est dans son être suréminent de grâce que cette Vierge-Mère nous a conçus ; c'est dans les ardeurs de sa charité qu'elle nous a communiqué son être de grâce, qui n'est lui-même qu'une participation du Christ, afin que tout soit consommé en unité. "Consummés en unité, avec le Christ un seul Christ".<sup>7</sup>

Les pasteurs de l'Eglise et particulièrement les Confesseurs sont appelés Pères spirituels, parce qu'en effet ils communiquent l'être de grâce, la vie de l'esprit, par l'administration des sacrements. Or, tout l'être de la grâce, ce corps mystique du Christ, cet unique Fils de Dieu, Marie l'a conçu dans son être de grâce au pied de la croix. Toutes les grâces qui doivent former les membres de ce corps mystique reçoivent comme de nouvelles qualités dans sa charité maternelle. Ainsi tous les élus auront la plus grande ressemblance, d'abord avec JESUS-CHRIST ensuite avec (...)Marie.<sup>7bis</sup> On peut dire que le corps entier des élus, qui n'est autre que le corps mystique de JESUS-CHRIST, fut conçu d'abord en JESUS-CHRIST, ensuite en Marie, par là que JESUS-CHRIST voulait que tout ce qui se passait en Lui, se passât dans sa divine Mère et qu'ainsi elle fût participante de tous les mystères qui s'opéraient. C'était pour annoncer et comme pour confirmer ce grand mystère de la formation du corps des élus que Jésus dit : "*Femme, voilà votre Fils*" et au disciple, "*Voilà votre Mère*" (Jn, 19,26-27).

---

<sup>7</sup> "*Consummati in unum cum Christo unus Christus.*" (Cf. Saint Augustin : Sermon 138, chap. 6 : "*Unum caput, unum corpus, unus Christus.*" PL. 38/766).

<sup>7bis</sup> Le texte original dit même : *la divine Marie.*

La mort naturelle de JESUS-CHRIST nous représentait mystiquement la mort du vieil homme et la consommation de l'homme nouveau et c'est pour cela que le sang et l'eau qui sortirent du côté de JESUS-CHRIST représentaient l'Eglise. Eve formée d'une côte d'Adam endormi était une figure de ce profond mystère... Par la mort de JESUS-CHRIST, Marie avait reçu la mort et la lance qui perce le côté de son Fils perce sa belle âme et nous représente en elle le même mystère, la formation de l'Eglise ; elle nous enfante en quelque manière.

### 9.3. PLEINE DE GRACE

*"Salut, pleine de grâce !" <sup>8</sup>*

*"En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu". <sup>9</sup>*  
*"Aucune grâce ne vient du ciel si ce n'est par les mains de Marie". <sup>10</sup>* *"De sa plénitude tous nous avons reçu..." <sup>11</sup>*

Marie en devenant la Mère de JESUS-CHRIST a donné au monde l'auteur et le principe de toutes les grâces... non pas comme un simple canal dont Dieu s'est servi... c'est par l'effet de sa volonté, c'est de sa charité que Dieu s'est servi ; histoire de l'ambassade de saint Gabriel, décret éternel de la sagesse de Dieu sur Marie,

---

<sup>8</sup> *"Ave gratia plena"* (Lc, 1, 28).

<sup>9</sup> *"In me gratia omnis vitae et veritatis, in me omnis spes vitae et virtutis"* (Si, 24,25).

<sup>10</sup> *"Nulla gratia venit de coelo, nisi transeat per manus Mariae"* (GERSON. Il est difficile de retrouver cette phrase dans l'œuvre de Gerson. Voir *"Sermo de annuntiatione IV"*, *Opera omnia*, Antwerpense, 1706, tome III, col. 1367).

<sup>11</sup> *"de plenitudine ejus omnes accepimus..."* (Jean, 1,16).

qu'il ne révoquera jamais. "*Car Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel*".<sup>12</sup>

Voici le raisonnement : Dieu a de toute éternité dans les conseils de sa sagesse prédestiné Marie pour être la Mère du Sauveur du monde, ou pour être l'organe de l'Incarnation, principe universel de la grâce. Ce choix est un don de Dieu, infiniment glorieux à Marie. Mais *les dons de Dieu sont sans repentance*, donc ce choix subsistera toujours. - Toutes les grâces que reçoivent les hommes ne sont que des applications, des opérations de la grâce de l'Incarnation : les Théologiens en distinguent de trois espèces : la vocation, la justification et la persévérance. C'est cette grâce de l'Incarnation, qui fait les chrétiens, les enfants de Dieu, les frères de JESUS-CHRIST, les héritiers du Ciel. Il n'y a donc ni sur terre, ni dans le ciel aucun juste, aucun Elu, qui ne doive à Marie sa justice et sa gloire... Mais comme Dieu avait comme subordonné l'exécution du mystère de l'Incarnation à la volonté, à la charité de Marie, c'est donc à la charité de cette incomparable Vierge que tous doivent...

"C'est du sein de Marie, lorsqu'elle a enfanté le Sauveur, qu'est sortie avec abondance cette espèce de sainte ferveur, qui, étant d'abord survenue en elle, a inondé la terre".<sup>13</sup>

"Elle a reçu une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très intime avec l'auteur de la grâce et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces : en l'enfantant, elle a en quelque manière, fait découler la grâce sur tous les hommes".<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> (IX) "*Sine poenitentia enim sunt dona Dei et vocatio*" (Rm, 11,29).

<sup>13</sup> cf. ci-dessus, note (3).

<sup>14</sup> cf. ci-dessus, note (4).

## 9.4. SERMON : MARIE EST NOTRE MERE

*"Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils ; puis il dit au disciple : voilà ta mère".<sup>15</sup>*

Le Père et le Fils ont associé Marie, le premier à la fécondité de son amour, le second à la fécondité de ses souffrances. Elle est notre Mère. 1°) Par un amour maternel. 2°) Par ses souffrances fécondes, qui déchirent son âme au Calvaire.

### *1er Point*

JESUS-CHRIST qui s'est rendu Fils d'Adam, pour nous faire devenir enfants de Dieu, son Père (double nœud par lequel il s'unit à nous : notre Père devient le sien et le sien devient le nôtre. *"Je monte vers mon Père et votre Père"*.<sup>16</sup> JESUS-CHRIST par la même libéralité nous donne pour Mère sa divine Mère, pour être notre frère en toutes manières. Marie est unie au Père éternel pour être Mère de tous les fidèles. Comment ? par la charité. "Selon la chair, elle est la mère de notre chef, selon l'esprit, elle est la mère de ses membres, car elle a coopéré par son amour à faire naître des fils de Dieu dans l'Eglise".<sup>17</sup> Deux fécondités, l'une dans la nature, l'autre dans la charité. *"Mes petits enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous"*<sup>18</sup> Toutes les qualités des Mères conviennent à la Charité. "La charité

---

<sup>15</sup> *"Dicit Jesus matri suae : Mulier, ecce filius tuus, deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua"* (Jn, 19,26-27).

<sup>16</sup> *"Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum"* (Jn, 20,17).

<sup>17</sup> *"Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum eius, quia cooperata est caritate ut filii Dei nascerentur in Ecclesia."* (Saint Augustin : De sancta virginitate, liber unus, chap 6 : PL 40/399).

<sup>18</sup> *"Filioli mei, quos iterum parturio donec Christus formetur in vobis"* (Ga, 4,19).

est mère, la charité est nourrice".<sup>19</sup> "*Désirez le lait spirituel, non frelaté...*"<sup>20</sup> Le Père éternel, fécond par nature et fécond par amour ; ainsi il engendre son Fils naturel, ainsi il fait naître les adoptifs.

La fécondité naturelle par laquelle Dieu engendre son Fils communiquée en quelque manière à Marie ; fécondité, ouvrage de sa puissance, "*Parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses*"<sup>21</sup> Elle-même s'est condamnée à une stérilité bienheureuse, "*Comment cela se fera-t-il ? - La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé fils de Dieu*".<sup>22</sup> Immense charité de Dieu qui nous adopte pour enfants, ayant un Fils si parfait : Il livre son propre Fils à la mort, pour faire vivre les adoptifs. "*Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*".<sup>23</sup> Pourquoi Marie est-elle appelée sur le Calvaire à ce spectacle d'inhumanité ?... Comprenons ce grand mystère. Il fallait qu'Elle se joignît au Père éternel et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice... Et c'est aussi alors qu'elle reçoit sa fécondité. "*Femme, voici ton fils*".<sup>24</sup> C'est l'Eve de la nouvelle alliance... Quel sacrifice elle a fait ! Quel amour ! Donnerait-elle pour nous son cher Fils si elle ne nous

---

<sup>19</sup> "*Caritas mater est, caritas nutrix est*". C'est un texte résumé de Saint Augustin : De Catechizandis rudibus, chap. 16, n 23, PL 40/328 et *Epistola* 139 à Marcellinus, n. 3, PL 33/637.

<sup>20</sup> "*..Sine dolo lac*" (1 P, 2,2).

<sup>21</sup> "*Fecit mihi magna, qui potens est*" (Lc, 1,34).

<sup>22</sup> "*quomodo fiet istud ? Virtus altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur filius Dei*" (Lc, 1,34-36).

<sup>23</sup> "*Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium unigenitum daret ut etc..*" (Jn, 3,16).

<sup>24</sup> "*Mulier, ecce Filius tuus*" (Jn, 19,26).

aimait comme ses enfants ? Nous devons avoir une sainte conformité avec JESUS-CHRIST, pour le rendre en nous-mêmes à Marie. Faisons revivre en nos âmes, ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Quoique Dieu le lui ait rendu glorieux, ressuscité, immortel, qu'elle le possède dans la gloire, elle ne laisse pas de le chercher dans chacun de nous...

2<sup>e</sup> Point - Le Fils associe Marie à la fécondité de ses souffrances. *"Elle poussait des cris, étant en travail et ressentant les douleurs de l'enfantement"*.<sup>25</sup> Marie enfanta JESUS-CHRIST sans douleur, comme elle l'avait conçu sans corruption. Mais les pécheurs sont enfantés par cette Mère, au milieu des cris et des tourments... C'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans les souffrances. *"Si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit"*.<sup>26</sup> Tous les mystères du Sauveur sont une chute continuelle. Force qu'Il a montrée dès qu'Il est arrivé au dernier anéantissement... La sainte correspondance qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils, combien inexprimable !

C'est au milieu de ces douleurs excessives, c'est dans cette désolation par laquelle elle entre en société des souffrances et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe à sa fécondité bienheureuse. *"Femme, voici ton fils"*.<sup>27</sup> Les fidèles sont donc enfantés par Marie d'un

---

<sup>25</sup> " *Clamabat parturiens et cruciabatur ut pareret*" (Ap, 12, 2 ) .

<sup>26</sup> " *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*" (Jn, 12,24).

<sup>27</sup> " *Mulier, ecce Filius tuus*" (Jn, 19,26).

cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure, semblable à ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles, pour en arracher leurs enfants et qui meurent pour les mettre au monde...

*"N'oublie pas les gémissements de ta mère".*<sup>28</sup> Les fidèles consacrés à la pénitence par la manière dont JESUS-CHRIST et Marie les engendrent...

## **9.5. DE LA Ste VIERGE COMME NOTRE MERE**

"JESUS-CHRIST, dans le sein de Marie, la disposait par une profusion de grâces à être la Mère de son corps mystique, comme elle était Mère de son corps naturel ; car il voulait que nous reçussions par elle la vie de l'esprit, comme il avait reçu par elle la vie du corps ; et que nous dépendissions d'elle, pour l'entretien et l'accroissement de notre vie spirituelle, comme il en dépendait pour l'entretien et l'accroissement de sa vie corporelle. Heureuse dépendance !

Le Verbe incarné a toujours retenu la substance du Corps que le Saint-Esprit lui avait formé du très pur sang de la Sainte Vierge au moment de l'incarnation. Ce que les aliments, dont il se nourrissait comme les autres hommes, y ajoutèrent depuis, se consumait, comme dans le reste des hommes. C'est le sentiment de Suarez. Et la Sainte Vierge apparaissant un jour à Saint Ignace, lorsqu'il était à l'autel, lui dit qu'il y avait là une portion de sa substance dans le Saint Sacrement.

JESUS-CHRIST dans l'heureux sein de Marie reçoit en même temps qu'Il reçoit une vie divinement humaine ou théandrique et la vie glorieuse, reçoit une vie d'influence en ses membres mystiques par laquelle il leur communique sa grâce comme chef ; et en recevant cette vie de Marie, Il la lui communique à son tour, afin qu'Elle devienne la Mère des chrétiens.

---

<sup>28</sup> *"Gemitus matris tuae ne obliviscaris"* (Ecc, 7,29 /7,27 dans la B.J.).

*"Mère du bel amour".*<sup>29</sup> Vous qui aimez et honorez si bien, qui êtes si bien aimée et honorée, vous qui êtes l'épouse de l'amour consubstantiel et la Mère de l'Agneau divin, égorgé depuis le commencement du monde.

---

<sup>29</sup> *"Mater pulchrae dilectionis"* (Ecc, 24,24/ 24,18 B.J., add. à 24,17).

## **DOCUMENT 10 :**

### **"Notre connaissance de Marie"**

Edition de 1844, Chapitres 5 et 6

(*Ecrits Marials* II, § 479-603)

*De son vivant, à partir de 1801, le Père Chaminade a publié sept éditions du **Manuel du Serviteur de Marie**, un manuel à l'usage des membres de la Congrégation. La dernière édition (1844) est une refonte faite par le Père Jean-Baptiste Fontaine, avec l'aide du P. Narcisse Roussel, destinée à l'usage des élèves des écoles marianistes. Particulièrement significatif est le long traité entièrement nouveau : "Notre connaissance de Marie" placé en tête du Manuel.*

*Même si ce texte n'est pas directement de la plume du Fondateur, sa correspondance et les témoignages de ses contemporains montrent clairement qu'il représente les idées et la pensée du P. Chaminade. Comme expression datant des dernières années de sa vie et de son activité, ce document témoigne de sa pensée telle qu'elle se présente dans la forme parvenue à son plein développement. Les chapitres reproduits ici traitent de son thème le plus cher : la maternité spirituelle de Marie.*

#### **10.1. Chapitre V**

### **MARIE, MERE DES CHRETIENS**

Il ne nous suffit pas de savoir, comme dit Saint Bernard, que Marie "n'a pas été oisive dans l'œuvre sublime" de la réparation du genre humain et "qu'elle y a fort bien trouvé sa place" ; en cela nous n'avons encore constaté que le fait, nous devons maintenant en spécifier la nature et l'étendue. Par là, nous vérifierons le titre

donné à la Sainte Vierge de Mère des chrétiens, dans l'ordre de la foi.

Pour bien comprendre ce point, il faut se rappeler ce que nous avons dit de l'effroyable dégradation physique et morale qui suivit, dans nos premiers parents et dans leur postérité, la faute originelle. En nous privant de la grâce, le péché nous enleva la vie surnaturelle ; mais le Sauveur nous la rendit par sa mort sur la croix : il devint donc ainsi le père de nos âmes, selon la prédiction du grand Isaïe, qui l'appelle le "*Père du siècle futur*" (Is, 9,6), ou du christianisme et des chrétiens.

"Or, dit saint Liguori, si Jésus est le Père de nos âmes, Marie en est la Mère ; car, en nous donnant Jésus, elle nous a donné la vie". D'où il faut conclure que la Vierge est véritablement pour les hommes, dans l'ordre de la foi, ce qu'Eve est pour eux dans l'ordre de la nature et, par conséquent, qu'elle est directement et non simplement par adoption, la mère de nos âmes.

Et en effet, quand Marie donna les mains à l'Incarnation du Verbe dans ses chastes entrailles, il est évident qu'elle connut l'œuvre et l'économie de la Rédemption dans toute son étendue et qu'elle l'accepta avec amour ; elle comprit qu'en concevant Jésus, elle le concevait tout entier, c'est-à-dire et son corps naturel et son corps mystique ; car elle ne pouvait pas le séparer de ce qui devait ne faire qu'un avec lui. Ainsi, en se résignant à l'honneur de la maternité divine, elle accepta la double qualité de Mère de JESUS-CHRIST pris individuellement et de Mère de JESUS-CHRIST considéré dans la plénitude de son corps qui est l'Eglise : "*Plénitude de son corps qui est l'Eglise*".<sup>1</sup> En concevant naturellement le Sauveur dans son sein virginal, elle a donc conçu spirituellement dans son âme,

---

<sup>1</sup> "*Plenitudo corpora ejus, quod est ecclesia*" (Ep, 1,23).

par son amour et par sa foi, les chrétiens membres de l'Eglise et, par conséquent, JESUS-CHRIST.

C'est la doctrine de Saint Ambroise. Appliquant à Marie, devenue Mère de Dieu, ces paroles remarquables du Cantique des Cantiques, "*votre sein est devenu comme un monceau de froment*" (Ct, 7,3 ; Vulgate : v.2), il dit formellement : "Dans le sein très pur de Marie, il ne se trouva "*qu'un grain de froment*", cependant on l'appelle "*monceau de froment*", parce que tous les élus étaient renfermés dans ce grain choisi dont on devait dire "*qu'il serait le premier-né entre plusieurs frères*".

Saint Guillaume, écrivant sur le même sujet, enseigne expressément que "Celle qui avait porté ce fruit unique ( JESUS-CHRIST ) devint en lui donnant la vie, la mère d'une grande multitude. Marie, en mettant au monde Jésus, notre Sauveur et notre vie, nous a tous enfantés au salut et à la vie".<sup>2</sup> Ecoutons encore Saint Bernardin de Sienne : "En consentant à l'Incarnation du Verbe, la bienheureuse Vierge contribue de la manière la plus puissante et la plus efficace à l'œuvre de notre Rédemption et, par le fait de ce consentement, elle se dévoue au salut des hommes tellement que, dès lors, elle les a tous portés dans ses entrailles, comme ses enfants, au titre de mère le plus vrai".<sup>3</sup>

On pourrait multiplier les témoignages, s'il s'agissait ici de soutenir une thèse et l'on aurait à citer les noms les plus respectables, ceux entre autres, du bienheureux Albert le Grand, de saint Bonaventure, de saint

---

<sup>2</sup> Texte complet dans l'édition critique du Commentaire sur le Cantique des Cantiques de GUILLAUME DE NEWBURGH, faite par John GORMAN, S.M., *William of Newburgh's Explanatio sacri epithalamii in matrem Sponsi*, Spicilegium Friburgense, vol. 6, 1960, p. 206.

<sup>3</sup> Saint BERNARDIN DE SIENNE : *Sermo pro Immaculata*, t.8, a.2, c.2 : *Opera*, Venetiis, 1746, t.103.

Anselme, de saint Liguori, mais le peu qui a été dit nous paraît suffisamment établir ce que nous avons avancé de la maternité de Marie. Ajoutons seulement que le ciel, venant en aide à notre faiblesse, a daigné nous fixer à cet égard de la manière la plus positive. Saint Liguori nous a laissé ces lignes remarquables : "Saint Luc, dans le récit de la naissance du Sauveur, dit que Marie *"mit au monde son Fils premier-né"*. Pourquoi *"premier-né ?* Comme il est de foi que la Vierge n'a pas eu d'autre fils selon la chair que l'Homme-Dieu, cela doit s'entendre des fils spirituels ; et cette explication est tellement vraie que JESUS-CHRIST lui-même daigna la donner à Sainte Gertrude. La Sainte s'étant arrêtée un jour sur le texte de l'Evangile, en fut troublée, ne sachant comment Saint Luc avait pu dire de JESUS-CHRIST, Fils unique de Marie, qu'il était *"son premier-né"*. Dieu répondit au doute de son humble servante en lui disant, que JESUS-CHRIST était le *"premier-né"* de la Vierge, parce que les hommes étaient ses autres enfants selon l'esprit".<sup>4</sup>

Il suit de ce qui précède que Marie est notre Mère, non seulement par adoption, mais encore, mais surtout à titre de génération spirituelle ; il suit encore qu'elle est devenue notre Mère lorsqu'elle a conçu le Fils de Dieu : de sorte que l'Incarnation considérée dans son résultat nécessaire est le fruit du mariage tout divin du Saint-Esprit avec l'auguste Vierge, mariage spirituel et fécond qui produit, là où il s'opère, naturellement le corps sacré de JESUS-CHRIST et, spirituellement, par la foi, la régénération de l'homme. Nous n'appartenons donc pas à Marie seulement depuis que le Sauveur du haut de la Croix nous a solennellement confiés à son amour. C'est sur le Calvaire, il est vrai, que le prix de notre Rédemption a été payé à la justice divine ; c'est là que

---

<sup>4</sup> Saint ALPHONSE DE LIGUORI : *Les Gloires de Marie*, 1<sup>e</sup> partie, chap. 1, 2.

l'œuvre de la régénération a été consommée ; c'est du haut de sa croix que JESUS-CHRIST nous a mérité la grâce de l'adoption et de la gloire : c'est donc là proprement que Marie, dans le sein de laquelle nous étions conçus spirituellement depuis l'Incarnation, nous a enfantés à la vie de la foi ; mais ce n'est pas alors seulement qu'elle a commencé d'être notre Mère.

En effet, si nous n'étions les enfants de Marie que depuis le Calvaire, les paroles de Jésus à sa Mère : "*Femme, voilà votre Fils*", ne constitueraient qu'une adoption plus ou moins étroite. Or, où serait, dans cette hypothèse, la vérité du mot de Saint Luc, "*son Fils premier-né*" ? Pourquoi dire "*premier-né*", s'il est le seul né ? Et il serait le seul né, si nous n'étions que les enfants adoptifs de Marie, car l'adoption ne fait pas naître de la personne qui adopte. Dès lors la sainte Vierge ne remplirait pas rigoureusement à notre égard les fonctions de nouvelle Eve. De plus, le lien que l'adoption établirait entre Marie et nous ne saurait suffire à toute l'exigence de nos besoins : il nous faut une mère véritablement et proprement dite dans l'ordre de la foi comme dans l'ordre de la nature ; là, comme ici, jamais une mère adoptive n'en saurait tenir la place.

Par ces paroles remarquables : "*Femme, voilà votre Fils*", JESUS-CHRIST, du haut de sa croix, n'a donc fait que révéler au monde une vérité qui importe grandement au salut : il a réservé cette manifestation pour le moment suprême de sa vie, afin qu'elle eût à nos yeux la sainteté du testament de mort d'un Dieu. Ne pourrait-on pas dire aussi qu'il a voulu attendre, pour nous faire connaître la maternité de Marie, le jour où la Vierge, au pied de la croix, se montrait si bien notre Mère en sacrifiant pour notre salut, le Dieu, son Fils premier-né.

Et voilà bien, ce nous semble, le sens des belles paroles de JESUS-CHRIST. En disant au disciple : "*Voilà votre Mère*", il

voulait dire : voilà celle qui vous a engendré spirituellement à la foi, quand elle m'a conçu corporellement dans son sein virginal : elle est votre mère, comme elle est la mienne non pas au même titre, sans doute, mais toutefois à un titre de génération.

De même, par ces paroles adressées à Marie : "*Femme, voilà votre Fils*", nouvelle Eve, semblait-il lui dire, votre premier-né ayant rempli sa mission va retourner à son Père. Mais ce fils de votre foi et de mon amour n'a pas encore accompli la sienne ; femme auguste, épouse de votre premier-né dans l'œuvre de la régénération, je vous le confie.

Nous sommes donc les enfants de Marie : nous lui appartenons comme le fils à sa Mère. C'est dans elle et par elle que JESUS-CHRIST, en nous communiquant sa vie, nous a rendus participants de sa nature ; de sorte que nous sommes nés spirituellement de Marie, par suite de son ineffable union avec JESUS-CHRIST, Père de nos âmes. Sans chercher à approfondir ce mystère, qu'il nous suffise de savoir que, quand le Verbe de Dieu s'anéantit dans le sein de l'auguste Vierge, sous la forme de l'esclave, elle le conçut en même temps, par la foi, dans son âme, de manière à devenir un autre lui-même ; et qu'à l'instant associée à toutes ses pensées et à tous ses sentiments, elle se sentit nouvelle Eve et se prêta, comme telle, à la divine opération de Son Fils qui nous engendra spirituellement en elle et avec elle.

Après tout, notre génération à la vie surnaturelle par Marie est inénarrable, comme la génération éternelle du Verbe par le Père, comme sa génération temporelle par la sainte Vierge. En méditant de si grandes choses, goûtons notre bonheur et admirons avec reconnaissance, la profondeur des trésors de la sagesse et de la miséricorde divines.

## 10.2. Chapitre VI

### MARIE REMPLISSANT ENVERS NOUS TOUS LES DEVOIRS DE MERE

Un des plus anciens Docteurs de l'Eglise a dit avec raison : Personne n'est aussi Père que Dieu. Ne pouvons-nous pas emprunter ses paroles aussi pour dire de l'auguste Vierge : Personne n'est aussi mère que Marie ? Qui pourrait raconter son amour pour ses enfants ? Qui seulement pourrait en concevoir l'étendue ? Saint Bonaventure, voulant nous en révéler la grandeur, ne craint pas d'appliquer à la Vierge, ce que l'écrivain sacré dit de Dieu, qu'elle "*a aimé le monde jusqu'à lui donner son fils unique*" (Jn, 3,16). C'est qu'en effet, le sacrifice d'un fils par une mère et le sacrifice d'un tel fils par une telle mère, sacrifice pour des ennemis et pour des ingrats, sacrifice inutile à plusieurs à cause de leur perversité, sacrifice douloureux par le plus infamant des supplices, sacrifice enfin opéré activement par la charité et non simplement subi avec résignation, un tel sacrifice, dis-je, est le chef-d'œuvre de la grâce et le triomphe de l'amour dans la Mère d'un Dieu.

Toutefois le mot sublime du Saint Docteur ne nous paraît pas suffisant pour donner une idée complète de la tendresse maternelle de Marie. Il faut ajouter, ce semble, qu'elle ne nous a point donné son Fils conditionnellement, mais d'une manière absolue, [pas] pour un temps, mais pour toujours ; qu'elle ne s'est pas contentée de le donner une fois, mais qu'elle le donne toutes les fois que nous le lui demandons, aussi souvent que nous l'avons perdu par le péché ; il faut dire que, si nous le voulons, Marie engendre continuellement son Fils en nous, "*nous remplissant de ses générations*"

(Ecc, 24,26/ 24,19 B.J.) ; il faut dire enfin qu'elle nous le donne à tous les moments en nous communiquant les grâces qu'il a méritées par sa mort, en nous apprenant à régler notre vie sur ce divin modèle des élus et en l'engageant par la force de sa méditation, à s'approcher de nous et à nous être propice ; car voilà jusqu'à quel point Marie nous aime !

Le premier devoir d'une mère est de nourrir ses enfants, comme son premier besoin est de les aimer. Marie n'a pas voulu se départir de cette obligation sacrée : Mère de la vie et de la grâce, elle nous a donné la vie et, tous les jours, elle verse en nos âmes la grâce qui doit les nourrir, les fortifier et les faire parvenir jusqu'à la plénitude de l'âge parfait ; car c'est de sa bonté que nous recevons tous les secours qui mènent au salut. JESUS-CHRIST, il est vrai, de qui vient toute notre suffisance, a pu seul mériter ces grâces par sa mort ; Il a, comme Père, abondamment pourvu à tout ce qui est nécessaire à la vie de nos âmes, à l'accroissement des forces, à la guérison des maladies, au développement de la foi et de toutes les vertus. Mais, parce qu'il n'entend pas exercer les droits qui dérivent de la maternité, il a remis le trésor des bénédictions acquises par son sang entre les mains de Marie qui, comme mère de la grande famille, distribue toutes choses selon les besoins, les circonstances et la fidélité. Ainsi rien ne descend du ciel sans passer par la Sainte Vierge : elle est le canal qui reçoit et laisse couler jusqu'à nous l'eau bienfaisante de la grâce ; car dit Saint Bernard, "elle a été donnée au monde, afin que par elle, les dons célestes fussent sans cesse transmis de Dieu aux hommes... ; et JESUS-CHRIST a voulu mettre entre les mains de sa Mère le prix de ses mérites, afin que nous recevions d'elle tout ce que nous pouvons avoir de biens".

Du berceau à la tombe, dans l'enfance et dans la vieillesse, au jour de la joie et dans la nuit du deuil,

l'homme chrétien doit donc tout à Marie : grâce de baptême et d'éducation religieuse, grâce de conversion ou de persévérance, grâce de force et de courage dans le combat, grâce de protection et de défense dans l'attaque, grâce de refuge et de consolation dans le malheur, grâce de conseil et de sagesse dans le choix d'un état de vie et dans les affaires, grâce pour faire le bien et pour faire le mal ; tout ce qui a pour objet d'entretenir ou de ranimer en nous la vie de JESUS-CHRIST, nous vient de sa tendresse maternelle. Si les illusions de la nature et des sens viennent obscurcir dans l'âme les vives splendeurs de la foi, si la concupiscence s'irrite et s'enflamme, si le goût des choses spirituelles s'émousse, si le pain de vie, si les pratiques pieuses et les exercices de religion n'excitent plus en nous que des nausées, si le vent de la tribulation souffle, si le malheur déverse sa coupe amère, Marie est là, veillant avec sollicitude, se faisant toute à tous et variant les secours suivant la diversité des besoins : elle est la force du faible, le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle et l'oreille du sourd ; elle enrichit le pauvre, protège le timide, désarme le furieux, touche au cœur l'ingrat et ne délaisse personne. La vertu, il est vrai, est l'objet de ses divines complaisances ; mais le pécheur aussi trouve en elle un abri et un refuge contre la vengeance céleste.

Non contente de cette sollicitude générale à laquelle rien n'échappe et qui s'occupe de tous, en veillant sur chacun comme s'il était seul, Marie nous donne encore des marques singulières d'un amour prévenant et inquiet. Elle connaît la faiblesse de l'homme ; elle sait que, pour plusieurs surtout, il n'est pas bon de marcher seuls et isolés dans le sentier de la vie : aussi partout elle suscite de pieuses associations qu'elle couvre de sa protection puissante. Là elle se plaît à déployer plus d'amour et à verser plus de biens, procurant ainsi à ceux de ses enfants qui ont compris les desseins de sa

tendresse, le double avantage de recevoir des grâces plus nombreuses et de se soutenir mutuellement par la force de l'exemple, par l'émulation de la vertu et par la douceur persuasive des conversations saintes.

Toutefois Marie ne se borne pas à conserver et à entretenir en nous la vie de grâce que, par elle, nous avons reçue de JESUS-CHRIST ; elle travaille en même temps à nous faire devenir conformes au divin modèle.

Appelés, par le bienfait de notre régénération, à la gloire de la ressemblance divine, nous ne serons sauvés, dit saint Paul qu'autant que le Père nous trouvera *conformes à l'image de JESUS-CHRIST*. Une telle vocation est sublime ; mais nos moyens personnels sont de beaucoup insuffisants ; c'est au point qu'il semble que Dieu fasse dépendre notre salut d'une condition impossible. Mais ne blasphémons point. Il n'en est pas ainsi. JESUS-CHRIST est là. S'il s'est fait Notre Modèle pour nous montrer le chemin qui conduit à la vie, il s'est fait notre nourriture pour nous communiquer sa force infinie, afin que nous puissions marcher sur ses traces ; et il est en nous par la foi pour prier lui-même et pour agir avec nous. En outre, il a confié spécialement à Marie, parce qu'elle est Mère, le soin de diriger notre éducation chrétienne, comme elle l'a dirigé lui-même dans les jours de son enfance et de nous élever jusqu'à la hauteur de notre vocation sainte.

Rébecca, voulant obtenir pour Jacob la bénédiction d'Isaac, revêtit ce fils bien-aimé de la ressemblance d'Esau ; ainsi Marie s'efforce, à tout instant, de nous revêtir de la ressemblance de JESUS-CHRIST, en cherchant à nous pénétrer de ses sentiments et de ses pensées et à réaliser en nous le titre de Chrétien, c'est-à-dire : disciple et imitateur du Christ.

Or les moyens dont elle se sert à cet effet sont de deux sortes : c'est d'abord la voix douce et puissante de ses

exemples, sa vie est une prédication simple, éloquente, à la portée de tous ; aussi sur ce point de vue est-elle, après la sainte humanité du Sauveur, le plus grand don que le ciel ait pu nous faire. Misérables mortels ! le Dieu, dans JESUS-CHRIST, a eu beau s'anéantir, l'exemplaire de la vie qu'il nous a laissé est trop parfait, trop sublime, pour que nous osions tenter de le copier. Le découragement et le désespoir s'empareraient aisément de notre pusillanime faiblesse, si le divin modèle n'avait pas à nous offrir, dans une créature purement humaine, la preuve de fait de la possibilité de son imitation. Mais les difficultés disparaissent en présence de Marie. Copie fidèle de son Fils, elle en a retracé toutes les vertus et tous les sentiments ; ainsi nous voyons arriver à la ressemblance divine une simple créature, comme nous fille d'Adam, exempte il est vrai de la tache originelle et de ses hideuses conséquences, mais qui pour être plus privilégiée et plus parfaite, n'était pas d'une autre nature que nous. Si donc elle a pu, toute créature qu'elle était et si elle a pu dans un degré ineffable, à raison de sa sublime excellence, se rendre conforme à JESUS-CHRIST, modèle de tous les élus, nous le pourrons aussi, dans la mesure appropriée à notre faiblesse, pourvu que nous voulions être fidèles.

Ainsi Marie nous est donnée comme la copie du divin exemplaire, copie que nous devons retracer nous-mêmes ; d'où il suit que c'est par l'imitation de Marie que nous imiterons Jésus ; que celui-là seul sera semblable au Fils qui sera semblable à la Mère ; et, par conséquent, que celui-là seul sera sauvé qui aura imité Marie dans la mesure de perfection voulue par la justice divine. On conçoit dès lors combien l'imitation de JESUS-CHRIST devient facile à l'homme de bonne volonté, puisque c'est en marchant sur les traces de Marie qu'il réalise en lui la ressemblance du Sauveur.

Le second moyen que Marie emploie pour nous amener à la vie de JESUS-CHRIST selon la volonté du Père éternel, c'est sa médiation. L'Eglise, les Saints Pères et toute la tradition nous présentent l'auguste Vierge comme notre Avocate et notre Médiatrice. On a toujours appliqué à Jésus l'exemple du grand Salomon, confiant, au jour de sa gloire et de sa sagesse, l'exercice de sa royale autorité à son heureuse mère. Aussi tous les siècles chrétiens s'accordent-ils à regarder Marie comme leur Reine, leur secours, leur vie et leur espérance. Mais une circonstance qui passe trop inaperçue peut-être et qu'il importe de signaler, c'est que cette médiation est nécessaire au salut, non pas au même degré ni au même titre que celle de JESUS-CHRIST, mais d'une manière réelle cependant et par suite des dispositions de la Providence.

## **DOCUMENT 11:**

### **"Alliance avec Marie" Retraites de 1817 et 1819**

(E.M. § 739-742, 751 753)

*Au cours d'une retraite prêchée par le Père Chaminade en 1817, les premiers membres de la Société de Marie jetèrent les bases de la fondation. La quatrième méditation de cette retraite traitait de l'alliance de Dieu avec les hommes en général et avec JESUS-CHRIST en particulier. C'est ce qui servit de fondement biblique à la cinquième méditation qui, par une analogie propre, appliqua ces principes à notre "alliance" ou pacte avec Marie. Cette expression est parmi les premières utilisées par le Fondateur révélant sa manière caractéristique de se servir d'images bibliques pour présenter la vie religieuse.*

*Deux ans plus tard la retraite annuelle était entièrement consacrée à l'état religieux, considéré comme "une alliance très intime avec Dieu", la vie religieuse marianiste y ajoutant l'aspect d'alliance avec Marie. Treize religieux participaient à cette retraite et émirent leurs vœux le jour de la clôture.*

*Les notes prises aux deux retraites reproduites ici sont de la plume du Père Lalanne.*

## 11.1. RETRAITE DE 1817

### 5<sup>e</sup> Méditation

*"Vous avez choisi le Seigneur pour être votre Dieu et le Seigneur vous a choisis pour être son peuple particulier".<sup>1</sup>*

Ces paroles que Moïse disait aux Israélites après qu'ils furent consacrés au Seigneur, nous les dirons dans le même sens aux enfants de Marie ; en d'autres termes : "Vous avez choisi Marie, la Souveraine, pour votre Mère ; Marie vous a choisis comme sa famille spéciale".<sup>2</sup>

Cette alliance étroite et particulière avec la très Sainte Vierge est un des caractères propres de l'Institut ; on y trouve, comme dans notre alliance avec Dieu, le choix, l'engagement, la société qui en font une alliance parfaite.

**1. Choix.** Nous avons choisi Marie, nous le savons bien et nous avons bien eu dans le cœur l'intention de la choisir pour Mère ; mais sommes-nous également assurés que de son côté la divine Marie a fait choix de nous, pour avoir en nous une famille spéciale ? Ce n'est pas moins certain. Nous n'aurions pas choisi Marie, si elle ne nous avait choisis la première. Ce n'est pas de nous-mêmes que nous sommes arrivés jusqu'ici ; c'est par une conduite secrète de la Providence, qui a dirigé cette conduite, qui a fait mouvoir ces ressorts le plus souvent à notre insu, qui nous a inspiré cette confiance de prendre pour Mère la Souveraine du monde ; nous

---

<sup>1</sup> *"Dominum elegisti ut sit tibi Deus tuus ; Dominus elegit te ut sis illi populus peculiaris"* (Dt, 26,17-18).

<sup>2</sup> *"Dominam elegistis ut sit vobis Mater ; domina elegit vos ut sitis illi familia peculiaris"*.

n'en doutons pas, c'est la grâce de Dieu et cette grâce comme toute autre nous est venue par Marie. Car il est sûr que Marie est comme le canal par lequel nous viennent toutes les grâces de Dieu. C'est de son amour pour nous que sont parties celles qui nous ont attirés dans son sein. C'est donc Marie qui nous a choisis, c'est elle qui nous a appelés.

2. **Engagement.** A quoi nous sommes-nous engagés ? A l'honorer de tout notre pouvoir : étendre son culte, persuader de toute part la confiance et la dévotion envers elle. Ne craignons pas que la gloire de Dieu en soit diminuée et d'exciter sa sainte jalousie. Jésus aime tendrement sa Mère et nous ne saurions faire aucune chose qui lui soit plus agréable que de l'aimer et de l'honorer comme il le fait lui-même.

D'un autre côté, à quoi Marie s'est-elle engagée ? A nous protéger, à nous exaucer, à nous chérir, comme une mère aime ses plus chers enfants.

3. **Société.** Si Marie, par l'offrande que nous lui faisons de nous-mêmes, entre en possession de notre cœur et de toutes nos facultés, elle nous fait entrer aussi en possession de sa tendresse, de son crédit et de son pouvoir ; nous acquérons sur elle une espèce de droit, pour nous et pour les autres, toutes les fois que nous voudrions obtenir une chose qui sera dans l'ordre de la sagesse et de la bonté de Dieu.

## 11.2. RETRAITE DE 1819

### *12<sup>e</sup> Méditation*

*"Tu as choisi le Seigneur pour qu'il soit ton Dieu ; le Seigneur t'a choisi, pour que tu sois son peuple préféré".<sup>3</sup>*

C'est ce que Moïse disait au peuple d'Israël à propos de l'alliance que Dieu avait faite avec lui. C'est ce que l'on pourrait nous dire. Mais si nous sommes alliés avec Dieu, ne sommes-nous pas encore alliés avec Marie et pourquoi ne pas appliquer ces paroles à cette alliance ? "Vous avez choisi Marie, la Souveraine, pour votre Mère ; et elle vous a choisis comme sa famille spéciale".<sup>4</sup>

Considérons cette alliance, dans le choix, dans l'engagement, dans la société, qui la constituent, soit de notre part, soit de la part de l'auguste Marie.

### *1<sup>er</sup> Point. De notre part*

1. Nous avons choisi Marie pour Mère ; notre choix pouvait-il être plus raisonnable et mieux fondé ? Pouvions-nous choisir une mère plus puissante, une mère plus tendre, une mère plus réellement mère ?

2. Nous nous sommes engagés envers Marie et à quoi ? A tout ce qu'un enfant doit sentir et faire pour une bonne mère, à l'aimer, à la respecter, à lui obéir, à l'assister. Oh ! Surtout nous nous sommes engagés à ce

---

<sup>3</sup> *"Elegisti Dominum ut sit Deus tuus ; elegit te Dominus, ut sis illi populus peculiaris"* (Dt, 26,17-18).

<sup>4</sup> *Elegistis eam ut sit vobis mater, et illa elegit vos ut sitis illi familia peculiaris".*

dernier effet de l'amour filial : l'assistance, la bienveillance active ; nous nous sommes engagés à publier le nom de Marie et à le faire honorer partout.

3. Nous faisons société avec Marie : c'est-à-dire que nous acquérons des droits et sur ses mérites et sur ses prières et sur sa protection et sur sa gloire et sur tout ce qu'elle a reçu de la libéralité sans bornes de son Fils.

*2<sup>e</sup> Point. Marie s'allie avec nous*

1. Elle fait choix de nous, sur un si grand nombre, pour que nous soyons sa famille et ses enfants chéris. Comment l'avons- nous mérité ?

2. Elle prend des engagements avec nous. Quels engagements ? Ceux d'une mère : de nous aimer, de nous secourir dans tous nos besoins, de nous défendre.

*3<sup>e</sup> Point. Marie entre en société avec nous, en participation c'est-à-dire de tous nos biens. C'en est fait : tout ce que nous pouvons est au service de Marie ; nous nous sommes donnés à Marie, avec tous nos biens et toutes les facultés de notre être. Qu'elle fasse de nous ce qu'il lui plaira, pour la plus grande gloire de son Fils.*

## **LECTURES COMPLEMENTAIRES SUR MARIE**

*La doctrine de la maternité spirituelle de Marie est le point central et la clé de la théologie mariale du P. Chaminade. Cette doctrine est déjà développée dans un ensemble de notes d'instructions écrites probablement dans les premiers temps de la Congrégation de Bordeaux. Ces notes comportent un commentaire du texte biblique d'importance capitale pour les Marianistes : Jean XIX 25-27. Elles sont publiées dans les Ecrits Marials, vol. I, 531-543.*

## 2.4. L'ÉGLISE, CORPS DU CHRIST

### DOCUMENTS 12-13 :

#### "Lettres à un maître des novices" 1835-1836

*En 1835 le P. Chaminade, visitant la Franche-Comté et l'Alsace, établit un nouveau noviciat à Ebersmunster et nomma maître des novices un jeune prêtre, profès de fraîche date, l'abbé Metzger. De Saint-Remy le Fondateur écrivit au nouveau maître des novices dix longues lettres pour le guider dans sa tâche. Ces lettres nous fournissent une synthèse des idées - pleinement mûries - du Fondateur sur la formation religieuse.*

*Nous reproduisons ici les lettres VI et VII, qui traitent des points fondamentaux de la doctrine du P. Chaminade : le Corps mystique du Christ ; le Christ, tête du Corps mystique ; et l'union en lui de tous les membres de ce Corps. Ces lettres contiennent de larges emprunts faits aux auteurs spirituels français des 17ème et 18ème siècles, mais il est clair que le Fondateur a fait pleinement sienne la pensée qu'il leur empruntait.*

Le texte est tiré d'un cahier dans lequel le P. Chevaux a recopié ces lettres.

## DOCUMENT 12 : 6ème LETTRE

### A UN MAITRE DES NOVICES (*ECRITS DE DIRECTION II*, § 149-170)

J'éprouve mon respectable Fils, une grande satisfaction d'avoir à vous parler de NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Ce n'est ici cependant que sous un rapport que je vous en parlerai : j'aurai, je l'espère, occasion de vous en parler plus au long dans l'objet de notre active correspondance.

*"Vos corps sont les membres du Christ... Vos membres sont le temple du Saint-Esprit".<sup>1</sup>*

Le corps n'est destiné que pour servir JESUS-CHRIST à qui il appartient. JESUS-CHRIST est le chef de notre corps. Notre corps est membre de JESUS-CHRIST : et cette relation du chef au membre et du membre au chef, sera éternelle. Notre corps doit donc éternellement servir JESUS-CHRIST d'une manière qui soit digne de lui, c'est-à-dire saintement et chastement. Toute impureté doit paraître horrible au chrétien : *"Qu'elle ne soit pas même nommée (parmi vous)"*,<sup>2</sup> on n'en doit pas même parler. Tout ce qui est contraire à la plus exacte modestie déshonore le Religieux.

*Mais comment sommes-nous les membres de Jésus-Christ ?*

Pour le comprendre, distinguez avec les Pères et les théologiens, deux corps dans JESUS-CHRIST : un corps naturel et un corps mystique ; il s'est revêtu du premier dans le sein de l'auguste Marie ; mais il a formé le second de tous les fidèles. Par la digne réception de son

---

<sup>1</sup> *"Corpora vestra membra sunt Christi... Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti"* (1 Co, 4,15 et 19).

<sup>2</sup> *"ne nominetur..."* (Ep, 5,3).

corps naturel, nous devenons les membres de son corps mystique d'une manière plus excellente que par aucun autre Sacrement. Le corps mystique de JESUS-CHRIST, dit Saint Thomas, c'est l'Eglise. JESUS-CHRIST en est le chef, tous les fidèles en état de grâce en sont les membres ; mais c'est par la Ste Communion que nous y sommes incorporés... Saint Paul dit expressément que tous les fidèles, après s'être nourris du même pain, ne font plus qu'un même corps : "*Tous nous sommes un seul Corps, car tous nous avons part à un unique pain*".<sup>3</sup>

L'union d'esprit est une suite naturelle de l'union corporelle, car, n'étant plus qu'un même corps avec JESUS-CHRIST, il est manifeste que nous devons être animés de son esprit, c.-à-d., du Saint-Esprit. Voici comment Saint Cyrille d'Alexandrie explique ce mystère : "La communication du Saint-Esprit, dit ce Père, a commencé par JESUS-CHRIST : c'est lui qui l'a reçu le premier, car encore qu'il soit Dieu par nature, cependant on conçoit qu'en qualité d'homme semblable à nous, il a reçu l'onction et la sanctification du Saint-Esprit : mais c'est lui-même qui a sanctifié son temple, c.-à-d. son humanité, et qui a sanctifié toutes les créatures capables de sanctification. Le mystère de JESUS-CHRIST est donc le commencement et comme le canal par lequel, en recevant la participation du Saint-Esprit, nous sommes unis à Dieu et sanctifiés. »

" Mais c'est particulièrement par la Communion que le Sauveur fait régner cet Esprit dans nos cœurs. Car de même que notre âme commence d'animer la nourriture que nous avons prise du moment qu'elle est unie à notre corps, de même, l'esprit qui anime l'humanité du Sauveur et qui est comme l'âme de son âme, commence à nous animer aussitôt que, par la Communion, nous devenons

---

<sup>3</sup> "*Unum corpus omnes sumus, qui de uno pane participemus*" (I Co, 10,17).

ses membres. Et de même que les esprits animaux se répandent de la tête dans tout le corps naturel pour lui donner le mouvement et la vie, de même, dans le corps mystique de JESUS-CHRIST, le Saint-Esprit descend du Chef sur tous les fidèles qui en sont les membres pour leur communiquer une vie divine.

*L'Eucharistie est une extension de l'Incarnation*

A proportion, mon respectable Fils, que vos élèves goûteront mieux ces belles vérités, leur foi en la présence de JESUS-CHRIST en eux augmentera. Ils concevront un grand respect pour leur corps, comme membres de JESUS-CHRIST, et seront pleins d'égards les uns pour les autres : et avec quelle modestie. Ne vous étonnez pas, néanmoins, s'ils ne saisissent pas bien cette grande vérité de notre incorporation à JESUS-CHRIST. A proportion qu'ils croîtront dans la foi et qu'ils connaîtront mieux les desseins de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, ils s'en feront des idées plus claires et surtout dans l'explication des sacrements et surtout de ceux du Baptême et de l'Eucharistie.

Le Baptême et la pénitence nous arrachent du corps du démon et nous font passer dans celui de JESUS-CHRIST, de telle manière que nous devenons, et selon l'âme et selon le corps, les membres de JESUS-CHRIST. Les autres sacrements augmentent et perfectionnent cette union, mais surtout celui de l'autel dans lequel nous communions à la chair et au sang de JESUS-CHRIST et, par l'un et par l'autre, à son esprit et à sa divinité où il se fait comme un mélange tout divin de JESUS-CHRIST avec nous.

Après ou avant, mon respectable Fils, expliquez-leur bien comment JESUS-CHRIST est le Chef des chrétiens : Saint Paul y revient si souvent dans ses Epîtres ! Voici comment il en parle aux Ephésiens : *"Dieu le Père a soumis toutes choses à JESUS-CHRIST*

*son Fils et il l'a donné pour Chef suprême à l'Eglise, qui est son corps mystique et son accomplissement par les membres qu'elle lui donne continuellement, comme il est l'accomplissement de son Eglise par son influence continue dans tous ses membres qui sont fidèles".<sup>4</sup>*

JESUS-CHRIST est appelé le Chef ou la tête de son Eglise, parce que : 1. comme la tête occupe le premier rang dans le corps, de même JESUS-CHRIST a la première place dans son corps mystique ; c'est en lui que l'esprit et l'âme qui animent tout le corps résident ; c'est de lui que tous les membres reçoivent la vie et la sainteté.

2. Comme la tête est très étroitement unie au corps, de même JESUS-CHRIST est si étroitement uni au corps de son Eglise qu'il ne peut jamais s'en séparer. Tous les corps et toutes les sociétés qui n'ont pas JESUS-CHRIST pour chef ne sont pas son corps, parce qu'il ne leur est pas uni et qu'il ne les gouverne point par l'influence de son Esprit. Mais qu'est-ce qui forme cette union si intime et si ineffable entre JESUS-CHRIST et ses membres ?

Cette grande union se forme 1°) par le Saint-Esprit, que JESUS-CHRIST a reçu dans toute sa plénitude et qu'il communique à tous ses membres, selon la mesure qui [leur] est propre. Cet Esprit est comme l'âme de ce grand corps, qui l'anime et le fait vivre. Il n'y a pas deux esprits dans ce corps : le même Esprit qui est dans le Chef est aussi dans tout le corps et dans chaque membre en particulier (Ep, 4,4). *"Il n'y a qu'un Esprit, dit Saint Paul, comme il n'y a qu'un corps et nous avons été tous baptisés dans le même Esprit pour n'être tous ensemble*

---

<sup>4</sup> *"et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quae est corpus ipsius et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur" (Ep, 1,22).*

*qu'un même corps, soit Juif ou Gentil ; soit esclaves ou libres ; et nous y avons tous bu le sang de JESUS-CHRIST pour être tous un même Esprit : "Tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit".*<sup>5</sup> Disons encore quelque chose de plus grand. Comme le Saint-Esprit est un esprit d'union et la charité substantielle du Père et du Fils dans la sainte Trinité et qui unit les Personnes divines entre elles, de même cet Esprit Saint, répandu du Chef dans les membres, étant le même, il unit les fidèles à JESUS-CHRIST, afin qu'ils ne fassent avec lui qu'un seul corps et qu'un seul homme et qu'ils n'aient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme.

2°) Cette grande union se forme par les Sacrements, qui sont comme les veines et les canaux qui portent le sang, l'esprit et la vie de JESUS-CHRIST dans chaque membre, pour le mettre en état de faire ses fonctions particulières. C'est la doctrine du grand Apôtre et voici comme il parle : "*JESUS-CHRIST est le chef, de qui tout le corps, dont les membres sont unis et resserrés par des liens mutuels (dont toute partie ou les membres étant unis et comme scellés par les divers ministres qui par les sacrements leur administrent l'esprit des grâces), reçoit son accroissement, par l'influence secrète de ce Chef qui fournit à chaque membre [la grâce] selon la mesure qui lui est propre, afin que tout le corps se forme et se perfectionne par la charité*".<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> "*Et omnes in uno Spiritu potati sumus*" (1 Co, 12,13).

<sup>6</sup> "*Qui est caput, Christus, ex quo totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in aedificationem sui in caritate*" (Ep, 4,16-16).

3°) On doit dire aussi que cette union se forme par la foi, par l'espérance et par la charité et par la parole de Dieu. C'est de JESUS-CHRIST que nous recevons ces vertus ; il nous les donne afin que *nous allions à lui, que nous demeurions en lui et qu'il demeure en nous.*

On ne peut voir rien de plus admirable, mon respectable Fils, ni rien de plus saint que les suites et les conséquences de l'union qui se trouve entre JESUS-CHRIST et son corps mystique. Je vous invite à les faire bien observer à vos élèves : je vais vous les rapporter avec précision.

1° Si nous sommes unis à JESUS-CHRIST comme les membres à leur Chef, dès lors nous ne faisons qu'un seul homme avec lui : car la vie des membres doit être la même que celle du Chef.

2° Tous les membres ne faisant qu'un seul homme avec JESUS-CHRIST, il s'ensuit que tout ce qui est dit du Chef peut être dit des membres : de sorte que nous sommes avec lui et prêtres et victimes et rois et que nous ne faisons avec lui qu'un seul Fils de Dieu.

3° Tous les membres participent à tous les biens et à tous les avantages que le Chef possède, à ses mérites, à ses souffrances, à ses humiliations et à sa gloire. Je vous ai donné, disait JESUS-CHRIST, tout ce que mon Père m'a donné. Il communique, il fait part à tous ses membres de tout ce qu'il a reçu de son Père, c.-à.-d. de sa Divinité et de son Humanité.

4° Il suit encore de ce grand principe que le bien et tout le mal qu'on fait au moindre de ses membres, on le lui fait à lui-même, comme il le dira au dernier jour : *En vérité, je vous le dis, autant de fois que vous avez rendu les devoirs de charité au moindre des miens, c'est à moi-même que vous les avez rendus ; et autant de fois que vous les leur avez refusés, c'est à moi-même que vous*

*les avez refusés (Mt 25,40 et 44). Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? (Ac, 9,4).*

5° On peut encore conclure que JESUS-CHRIST, Chef, étant intimement uni à tous ses membres, c'est lui qui fait en eux et avec eux tout le bien qu'ils font : c'est lui qui prie, qui pleure, qui agit en eux, qui les fait mériter et qui les rend dignes de la gloire.

6° L'unité de l'Esprit qui régit ce corps fait que tous les dons surnaturels et tous les autres biens spirituels qui sont confiés à ce corps, deviennent communs à tous les membres ; et quoiqu'ils n'aient pas tous les mêmes fonctions, ils agissent en tout pour l'utilité commune de ce corps et participent à tout ce qui lui arrive (Voyez : 1 Co. 12). Chaque membre fait ses fonctions et pour lui-même et pour tout le corps. Il suffit de voir sans envie et d'aimer le bien qui se trouve dans chaque membre pour que nous y ayons part.

7° Il suit encore de cette union admirable que tous les membres du corps mystique de JESUS-CHRIST n'étant qu'un par le Saint-Esprit et par la charité qui les unit, il y a un saint commerce de prières, de bonnes œuvres et de mérites entre les membres de ce corps, parce que la charité, qui ne cherche pas ses propres intérêts, fait que tout le bien que les justes opèrent, profite à tous ceux qui sont unis au corps par le Saint-Esprit. De là il suit encore également qu'il y a une communication de biens spirituels entre les saints qui sont dans le ciel, ceux qui sont encore sur la terre et ceux qui sont dans le purgatoire, c.-à-d. que les saints s'intéressent pour nous auprès de Dieu par leurs prières et que nous aussi nous les honorons par nos louanges ; que nous prions pour ceux qui sont dans le purgatoire et que Dieu a souvent égard à nos prières pour les soulager dans leurs peines.

8° La Société et l'union qui se trouve entre les membres de JESUS-CHRIST est si grande, qu'il y a entre eux non

seulement une communion des mérites de JESUS-CHRIST, duquel, comme du Chef, vient tout le bien et tout le mérite qui se trouve dans tout le corps, mais encore on participe aux mérites des justes qui sont et ont été depuis le commencement du monde, afin que leur abondance supplée à notre pauvreté ; de sorte que chaque membre, vivant de l'esprit de Dieu, a part à tout ce qui se fait maintenant et à tout ce qui s'est jamais fait dans l'Eglise et il dit avec le prophète : je participe aux biens de tous ceux qui craignent Dieu et qui gardent ses commandements (Ps 118,63).

9° Il suit encore de cette même union, que tous les membres de ce corps ne participent aux mérites des autres membres qu'à proportion de leur foi, de leur charité et de l'union qu'ils ont avec JESUS-CHRIST, comme dans une société où l'on fait de grands profits ; ceux qui ont plus mis dans la société en retirent des fruits plus abondants. Or, JESUS-CHRIST, qui est le Chef, le lien, le maître de cette Société Spirituelle, en distribue les biens et les profits selon les mérites de chacun. Ces mérites cependant et ces profits sont des dons de JESUS-CHRIST, qui ne tirent leur force et leur valeur que de sa mort et de ses autres mystères. Tout consiste dans cette Société, à être uni au Chef, *Car, comme le sarment ne peut porter de fruit s'il ne demeure attaché au cep de la vigne, de même, si nous ne sommes attachés à JESUS-CHRIST s'il ne demeure en nous et que nous ne demeurions en lui, nous ne pouvons produire aucun fruit* ( Jn, 15,4 ), ni avoir aucun mérite des bonnes œuvres. Tout notre bonheur consiste à être uni à JESUS-CHRIST par une foi ferme et une charité

constante et à vivre d'une telle manière que rien ne soit capable de nous séparer de JESUS-CHRIST.

Tout ce que je vous ai dit, mon respectable Fils, dans cette sixième lettre, est à peu près extrait de deux ouvrages : le premier, *De la dévotion à Notre Seigneur JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie*, par le Père Vaubert, et le second, *De la connaissance de JESUS-CHRIST*, dont l'auteur a voulu garder l'anonymat. Vous devez sans doute vous servir de la connaissance de ces vérités pour inspirer à vos élèves toujours plus de modestie, toujours plus de réserve pour leur propre corps, toujours plus de considération les uns à l'égard des autres ; mais il sera bon aussi de donner de nouveaux développements à ce que nous avons dit au commencement de notre correspondance sur la médiation de JESUS-CHRIST : comment, en effet, serait-il notre Médiateur de Religion, s'il n'était pas notre Chef ? Mais s'il est le Chef de son corps mystique, si nous sommes réellement ses membres, quelles conséquences ! S'il n'y a qu'un seul Fils de Dieu, s'il n'y a qu'un JESUS-CHRIST, vivant et aimé du Père éternel, de qui Il -le Père- veut recevoir les hommages pendant le temps et l'éternité. Quelle place, dans ce corps mystique de JESUS-CHRIST, occupe la très Sainte Vierge ! - Que deviendront ceux qui n'auront pas été incorporés à JESUS-CHRIST, ou qui n'y auront pas demeuré unis comme membres vivants de sa vie ?

## DOCUMENT 13 :

### 7ème LETTRE A UN MAITRE DES NOVICES

(*ECRITS DE DIRECTION II, § 171-180*)

Je reviens, mon respectable Fils, en commençant cette lettre, sur le No. 9, qui termine ma dernière, sur la nécessité de notre union à JESUS-CHRIST. Les chrétiens sont aussi véritablement unis au corps mystique de JESUS-CHRIST que les branches ou sarments son unis au cep de la vigne. C'est JESUS-CHRIST lui-même qui fait cette comparaison : "*Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car sans moi, vous ne pouvez rien faire*".<sup>1</sup>

De là, deux conséquences immédiates :

1. Sans cette union les branches ne peuvent porter de fruit. Celui qui a perdu la foi de l'Eglise se vante en vain de ses bonnes œuvres ; séparé de JESUS-CHRIST, il est impossible qu'il porte aucun fruit d'une bonté surnaturelle et digne de Dieu. Tout ce qu'il fait est toujours vicié par l'état d'indocilité, d'orgueil, de rébellion, dans lequel il persévère. Le pécheur qui a la foi sans avoir la grâce ne peut non plus rien faire qui soit méritoire pour la vie éternelle. Tout le temps qu'il passe dans cette funeste séparation est un temps perdu pour le Ciel.... A cette union essentielle et dont parle ici JESUS-CHRIST ajoutons l'union qu'on a avec Jésus par le recueillement intérieur. Une âme dissipée porte peu

---

<sup>1</sup> "*Ego sum vitis vos palmites, qui manet in me et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere*" (Jn, 16,6).

de fruit en comparaison d'une âme unie à Dieu par le recueillement ! Que d'actions bonnes, saintes si on n'en considère que les dehors, se trouvent viciées par le défaut d'intention, de diligence, d'attention, d'exactitude, fruit malheureux de la dissipation dans laquelle on vit !

2. Par le moyen de cette union, les branches portent beaucoup de fruit. Nous demeurons en Jésus et nous obtenons de Jésus qu'il demeure en nous, en conservant notre cœur dans la foi, dans la grâce, dans le recueillement. Union admirable, union divine des chrétiens et surtout des religieux avec JESUS-CHRIST ! Ils ne font avec lui qu'une seule et même vigne. Jésus en est le Cep, nous en sommes les branches ; de ce Cep divin, la grâce comme un suc exquis se répand en nous, fait notre nourriture, notre accroissement, notre fertilité. Quelle abondance de fruits ont portée les Apôtres, les Martyrs, les saints, les vrais Religieux, les Chrétiens fervents !

Voyez le sort différent des branches : 1) les branches qui se séparent du Cep. *Celui qui ne demeure pas en moi, sera jeté dehors, comme sarment inutile, il séchera et on le ramassera, on le jettera au feu et il brûlera.* Pesez bien ces cinq anathèmes. 2) les branches qui demeurent unies au Cep. *"Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé. La gloire de mon Père est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes vrais disciples"* (Jn 15,7-8). Pesez la magnificence de ces promesses.

Quelle multitude d'hommes qui ont le malheur de n'être pas du corps de JESUS-CHRIST ! mais qui sont du corps du démon ! Ils ont pour chef et pour prince le Maître des esprits malins qui sont répandus dans l'air et

qui exercent leur empire sur les infidèles. *"Selon le prince de l'empire de l'air, qui poursuit son œuvre chez ceux qui refusent la foi..."*<sup>2</sup> Au dernier jour, tous les hommes seront partagés en deux grands corps. Ceux qui auront vécu et qui seront morts dans le péché, quoiqu'ils aient été du corps visible de JESUS-CHRIST, auront le démon à leur tête, qui paraîtra devant JESUS-CHRIST, avec la grande foule des réprouvés ; d'un autre côté, on verra JESUS-CHRIST avec tous les élus, qui forment son corps Mystique. Alors ces deux grands corps seront dans leur entier ; tout sera accompli ; il n'y aura plus rien à faire : chacun occupera sa place qui lui sera due. Le corps des réprouvés sera précipité dans le puits de l'abîme, avec le Démon, son chef. Tous les membres du corps de JESUS-CHRIST, réunis à leur Chef, seront élevés avec lui dans le Ciel pour y glorifier Dieu éternellement. Le grand jour sera le jour de la résurrection et de l'ascension entière et parfaite de tout JESUS-CHRIST ; l'accomplissement et la consommation de Dieu sur ses élus.

Vous pourrez, mon respectable Fils, faire remarquer et admirer selon que vous le jugerez convenable la beauté du Corps Mystique de JESUS-CHRIST ; ces détails peuvent donner lieu à d'excellentes réflexions morales, qui pourraient ne pas être aussi bien placées ailleurs. Le 12<sup>ème</sup> Chapitre de la 1<sup>ère</sup> Epître de Saint Paul aux Corinthiens vous en donne comme le modèle.

La beauté du Corps Mystique de Jésus-Christ consiste :

1. dans la juste proportion qu'il y a entre les membres qui le composent et dans l'ordre naturel où chacun d'eux est placé, comme nous le voyons dans le corps naturel.

---

<sup>2</sup> *"Secundum principem potestatis aeris hujus, qui nunc operatur in filios diffidentiae"* (Ep, 2,2).

Afin qu'il n'y ait point de schisme et de division dans le corps, Dieu a voulu que chacun demeurât à sa place, en paix et sans envie.

2. dans la diversité des fonctions de chaque membre : quelle difformité apportent à ce beau corps, ceux qui, devant être pieds veulent faire les fonctions des mains ! Peuvent-ils s'attendre à être mus par le Saint-Esprit qui anime tout le corps ?

3. Sa beauté consiste surtout dans la sainteté du chef qui le gouverne, de l'esprit qui l'anime, de la communion des biens et des maux qu'il y a entre les membres et le Chef... quelque beau que soit ce Corps, il n'a pas encore toute son intégrité ni sa perfection.

Ce sur quoi vous aurez particulièrement à peser, mon respectable Fils, ce sont les trois principaux devoirs que nous devons à JESUS-CHRIST, notre Chef. 1) Devoir d'une continuelle dépendance de ce divin Chef, pour ne suivre, dans toute notre conduite, que les mouvements et les impressions de son esprit, pour ne vouloir et ne rien faire que selon sa sainte volonté. 2) Devoir de faire souvent des actes intérieurs pour entretenir cette union et s'accoutumer à prier, à agir et à souffrir en unissant nos prières, nos actions et nos souffrances à celles de JESUS-CHRIST 3) Devoir de tout faire et de tout souffrir, pour conserver l'union de tous les membres et pour ne la rompre jamais. Ce devoir doit s'étendre à conserver l'union entre tous les membres de la Société de Marie et spécialement d'une même communauté.

Le Membre principal du Corps Mystique de JESUS-CHRIST est JESUS-CHRIST même, comme son chef : mais après lui la très Sainte Vierge tient la première place et la plus essentielle ; plusieurs Pères et Ss. Docteurs de l'Eglise lui ont donné celle du Col de cet auguste Corps. On en verra aisément la raison, si peu qu'on réfléchisse de quelle nécessité est ce membre dans

le corps naturel. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins, selon la remarque du grand Bossuet, que la Vierge ne soit qu'un simple canal, par laquelle toutes les grâces et l'Auteur même des grâces viennent à nous. Nous devons à la Sainte Vierge l'ineffable mystère de l'Incarnation et par là toutes les grâces dont la plénitude est en JESUS-CHRIST, notre Chef. Marie est la source de cette plénitude, pour nous la transmettre maternellement. C'est dans ce sens que l'Archange la salue *pleine de grâce - gratia plena* - et que de pieux savants lui appliquent le texte de Saint Jean : "*De sa plénitude nous avons tous reçu*".<sup>3</sup>

Si vos élèves, mon respectable Fils, viennent à comprendre et à goûter ces vérités, ils sentiront aisément pourquoi l'Eglise applique à la Sainte Vierge, ce que les écrivains sacrés disent de la Sagesse : et le peu que j'en ai dit dans le *Serviteur de Marie*, page 217 : ils ne seront pas étonnés lorsque plus tard, vous leur parlerez de *l'union à la très Sainte Vierge*. Ce serait bien ici le lieu de vous parler de la présence et de la demeure de JESUS-CHRIST en nous et pour suite de la vie intérieure, mais j'en ferai le sujet d'une autre lettre.

Recevez etc....

---

<sup>3</sup> "*de plenitudine ejus nos omnes accepimus*" (Jean, 1,16).



# Thème III : LA VIE SPIRITUELLE

\*

\*\*

## 3.1. DIRECTION PRINCIPES ET METHODES

### DOCUMENT 14 :

#### **"Direction de la Société de Marie" 1828-1839**

(*ECRITS DE DIRECTION I*, § 1230-1243)

*Un des apports les plus originaux du P. Chaminade était son enseignement sur les étapes de la croissance spirituelle : Vertus de Préparation, Vertus de Purification, Vertus de Consommation. Cette croissance spirituelle visait à la conformité la plus parfaite possible avec JESUS-CHRIST. La méthode entière du P. Chaminade est déterminée par cette conformité au Christ. Les écrits du Fondateur et de ses premiers disciples sur cette méthode de direction sont particulièrement nombreux ; il semble que beaucoup de Frères recopiaient l'une ou l'autre présentation de cet enseignement original dans leurs cahiers personnels au cours du noviciat ou durant les retraites annuelles.*

*La brève esquisse, présentée ici, des étapes de la croissance spirituelle, fut composée par le P. Chaminade lui-même, comme ébauche du "Manuel de Direction de la Société de Marie", jamais achevé, qui le préoccupait dans ses dernières années. Tel qu'il est, ce court travail est le meilleur résumé et le plus caractéristique, laissé par le Fondateur sur la direction propre à la Société de Marie.*

## **14.1. DIRECTION DE LA SOCIETE DE MARIE** ou Premier Jet des Exercices qui précèdent

### **Vertus de Préparation**

#### *Première vertu : Le Silence*

1. Silence extérieur de la parole et des signes
2. Silence intérieur de l'esprit, de l'imagination et des passions

#### *Deuxième vertu : Le Recueillement*

1. Dans la prière
2. Pendant les lectures
3. Au travail, à table, aux récréations, etc..

#### *Troisième vertu : L'Obéissance*

1. Prompte
2. Entière
3. Aveugle et muette

#### *Quatrième vertu : Le Support des mortifications*

1. Des peines intérieures
2. Des peines extérieures
3. Des épreuves
4. Des pénitences
5. Des reproches

Par la pratique de ces vertus on se dispose à entrer dans la voie de la perfection. Ce sont autant d'examens particuliers ou de travaux spirituels.

## 14.2. Vertus d'Epuration

### *I. Celles qui épurent l'âme des obstacles intérieurs :*

1. De la faiblesse par la force et par la foi. "*Lorsque je suis faible, je deviens fort par la grâce*", dit l'Apôtre (2 Co, 12,10).
2. Des mauvais penchants par les inclinations vertueuses, par exemple de la paresse par le courage, de l'orgueil par le mépris de soi-même, de la sensualité par la tempérance, etc
3. De l'incertitude dans la conduite par l'ouverture de l'âme. De là, nécessité d'une direction et d'une docilité entière pour éviter toute fausse démarche de scrupule, de l'illusion, etc

### *II. Celles qui préviennent ou précautionnent l'âme des obstacles extérieurs qui sont :*

1. Les contrariétés par la longue patience, par la prudence et la sagesse ou la science des Saints par la confiance en Dieu mêlée d'une entière défiance de soi-même.
2. Les suggestions du monde ou ses fausses maximes par la recherche de la vérité, par l'oraison faite à la lumière de la foi, selon la méthode, par la retraite, etc
3. Les tentations du démon par le combat spirituel, par la fuite des occasions, par une sainte haine contre cet ennemi de Dieu et de notre salut.

### 14.3. Vertus de Consommation

*Ces vertus sont :*

1. L'humilité : *"Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur"*.<sup>1</sup>

2. La modestie intérieure. C'est la vertu par excellence de la très Sainte Vierge qui a réuni les plus grandes faveurs et les plus grandes qualités au plus profond anéantissement et à une entière abjection à la vue de la divine Majesté.

3. L'abnégation de soi-même.

1) de son esprit et de son jugement propre

2) de ses inclinations naturelles, de ses goûts et de ses attraits qui ne sont pas selon Dieu et sa grâce

3) des consolations spirituelles, etc.

4. Le renoncement aux créatures et au monde ; à toutes ses vanités, à ses liaisons ; à la parenté et à toutes les affections imparfaites.

*Nota.* Toutes ces vertus de préparation, d'épuration et de consommation nous sont indiquées par le texte de Saint Pierre : *"Efforcez-vous d'aller par la foi à la vertu, de la vertu à la science, de la science à l'abstinence, de l'abstinence à la patience, de la patience à la piété, de la piété à l'amour de la fraternité, de l'amour de la fraternité à la charité divine"*.

*C'est par la pratique de ces vertus que nous parviendrons à la parfaite connaissance de JESUS-CHRIST et à la vie éternelle. Amen (cf. 2 P, 1,5...11).*

---

<sup>1</sup> *"Discite a me quia mitis sum et humilis corde"* (Mt, 11,29).

Nous ajoutons à ces vertus de consommation quelques réflexions sur la vie intérieure que doit mener un bon religieux de Marie.

1. C'est la vie de la foi. "*Le juste vit de la foi*".<sup>2</sup> Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses œuvres, toutes ses démarches ne sont fondées que sur la foi, qui est la racine de notre justification.

Vivre de la foi, c'est donc le bonheur d'un religieux sur la terre comme vivre de la gloire, c'est la félicité éternelle des Saints dans le ciel.

C'était la vie de Marie, notre auguste Mère et Patronne ; c'est pourquoi Ste Elisabeth a fait d'elle ce magnifique éloge : "*Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit sera accompli en vous*".<sup>3</sup>

2. C'est la vie de l'espérance. Dieu a parlé ; nous espérons, parce que Dieu a promis.

Vivre de l'espérance, c'est la consolation du religieux dans les peines, dans les tribulations, dans les maladies, dans les persécutions. Il dit avec une ferme espérance : "*C'est en vous, Seigneur, que j'espère, je ne serai jamais confondu*".<sup>4</sup> De là, l'ardeur de la prière, la paix de l'âme, la force dans le combat, la persévérance dans les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu quoique difficiles et pénibles.

3 C'est la vie de l'amour, le plus haut point de perfection où une âme puisse jamais parvenir avec le secours de Dieu.

---

<sup>2</sup> "*Justus ex fide vivit*" (Rm, 1,17 et Hb, 10,38).

<sup>3</sup> "*Beata quae credisti, quia perficientur in te quae dicta sunt tibi a Domino*" (Lc, 1,46).

<sup>4</sup> "*In te speravi ; non confundar in aeternum*" (Ps, 30,2).

Fasse le ciel que, dans la Société de Marie, dans tous ses établissements, cette vie d'amour soit le ressort de la sainteté et la source de la prédestination de ses membres et de toutes les personnes qui lui sont confiées ou qui le seront jusqu'à la fin du monde !

N'oublions pas de nous exciter à l'amour de la très Sainte et Immaculée Vierge Marie. Nous devons surtout imiter Notre Seigneur JESUS-CHRIST dans ce point important : c'est l'esprit de la Société de Marie. C'est par ses soins maternels que nous deviendrons conformes à ce divin Modèle. Laissons-nous diriger par cette tendre Mère, notre auguste Patronne et soumettons-nous avec allégresse à sa direction. C'est par là principalement que nous lui témoignerons notre amour, notre reconnaissance et notre dévouement.

## **DOCUMENT 15 :**

### **"Direction concernant l'Institut des Filles de Marie" 1816 -1819**

(*ECRITS DE DIRECTION I*, § 396-643)

*Au moment de la fondation de l'Institut des Filles de Marie, le Père Chaminade manifestait son intention de préparer un manuel de direction destiné à inculquer l'enseignement sur le développement progressif des vertus. M. David Monnier semble avoir commencé ce travail en 1816 ; il s'en est occupé, sous la direction du Fondateur, d'une manière intermittente jusqu'en 1819. Le travail sur les vertus de Consommation ne fut jamais achevé.*

*Ce texte a été recopié, étudié, adapté à l'usage des religieux et revu sur le plan stylistique par les deux premières générations de Marianistes. Il en existe aux Archives de l'Administration Générale douze exemplaires manuscrits. Ce manuel a exercé une grande influence sur les travaux ultérieurs sur la spiritualité marianiste. Les textes cités ici sont ceux de MM. Louis Rothéa et Collineau.*

#### **15.1. DIRECTION SUR L'INSTITUT DES FILLES DE MARIE**

Les vertus qui ont été définies dans le cours des Constitutions peuvent concourir à enrichir les âmes qui voudront les méditer et s'en faire un exercice plus habituel. Ce n'est donc pas là ce qui caractérisera spécialement les Filles de Marie.

Ce qui caractérise les membres d'un Ordre quelconque, c'est la forme qu'ils prennent ordinairement

d'une méthode qui leur devient commune. C'est l'esprit qu'ils tiennent d'un enseignement uniforme dont les principes, les progrès et l'état plus complet, gardent dans chaque sujet enseigné comme un air de famille.

On observe que les nations prennent cet air d'elles-mêmes, que les provinces, tant qu'on leur a laissé des coutumes particulières, se distinguent aussi par là ; on pourrait pousser cette observation beaucoup plus loin, mais ce serait inutile à nos vues dans cet écrit.

L'objet est de rechercher par quelle direction on donnera l'air et le caractère de famille qu'on croit devoir procurer aux Filles de Marie.

L'Institut de cet Ordre propose l'étude et l'exercice des vertus en trois temps successifs et comme en trois séries :

- Premier temps, première série : vertu de préparation.
- Second temps, seconde série : vertu ou travail d'épuration.
- Troisième temps ou troisième série : vertu de consommation.

Tâchons d'indiquer rapidement la direction à tenir dans cette triple tâche.

## 15.2. VERTUS DE PREPARATION

Pour la préparation à la vie religieuse, les Filles de Marie doivent étudier le silence, le recueillement, l'obéissance et l'amour des mortifications ; un mot particulier est nécessaire sur chacun de ces objets.

### *1. Du silence*

Le silence à étudier n'est pas seulement celui de la parole ou des accents de la voix. Lorsque la bouche ne parle pas, mais que le signe vous indique le sentiment de l'âme, vous ne gardez point le silence.

Lors même que le silence de la parole et des signes serait obtenu, on n'a pas toujours le silence de l'esprit, du cœur, de l'imagination. Nous ne parlons point dans le moment à l'extérieur : ni par les sons, ni par aucune émotion apparente, mais un murmure inexplicable s'élève en nous, certains raisonnements bons ou mauvais, les passions et le prestige des illusions imaginaires ressemblent à un peuple tumultueux, dans une ville dont les portes sont assez bien gardées.

Le calme est-il rétabli ? Les mécontents n'ont pas tous cessé de parler, les projets nouveaux n'éclatent pas ; mais on les calcule. Du côté qui domine, s'élève l'intolérance et le despotisme, du côté abattu respire encore la révolte et la discorde. Le silence parfait de la nature dans un seul individu ne s'établit jamais parfaitement sans de grands efforts. La grâce y concourra sans doute, mais la grâce n'opère pas là où elle trouve une volonté qui ne lui est pas soumise, abandonnée en entier.

Le silence peut dans certains individus ne s'établir jamais parfaitement en sorte que l'étude du silence a pour objet de l'établir autant qu'on le peut et de

connaître en quoi on y réussit et en quoi la résistance passe nos forces.

Ces points de vue établis, suivons le silence de la parole, celui des sens, celui de l'esprit, celui du cœur, celui de l'imagination.

**Silence de la parole :** C'est le moins difficile de tous ; et cependant il y a des personnes qui y réussissent mal, qui en trouvent l'exercice fort pénible ; qui ne s'y plient qu'à la charge prochaine d'une volubilité, d'une pétulance de paroles qui les dédommagent selon elles d'avoir momentanément contenu leur goût de parler. Contrainte, peine, compensation dont il est essentiel de se défaire une fois pour toutes.

Réussir mal à tenir sa parole en silence c'est ressembler à celui qui ne peut s'empêcher de faire certains mouvements de tête par l'habitude qu'il en a, ou qui, de débilité, de faiblesse, ne pourrait s'empêcher de trembler. Vice contracté ou vice naturel, toujours en est-ce un qui humilie l'espèce humaine et qui rend l'esprit, quel qu'il soit, dangereux, quelquefois insupportable même dans la société ordinaire. Le gazouillement des oiseaux est moins déraisonnable et moins lassant que le verbiage confus de ceux qui ne savent pas garder le silence de la parole, le verbiage d'une seule personne est comme le cri insignifiant de la cigale.

Si pourtant on réussit à contenir sa langue, mais qu'on en soit peinée, attristée, c'est un indice du goût opposé dont on se sentait satisfait, du jugement que nous en portions auparavant ; nous avons, dans le fait, la force de vaincre ce penchant, mais nous éprouvons du déplaisir de l'avoir vaincu. Nous nous blâmons de la victoire remportée en si peu de chose. Qui changera notre cœur attaché à cette puériorité ? Qui dirigera notre jugement égaré par une telle vanité ?

Garder le silence de la parole et n'avoir aucune peine de l'avoir gardé, voilà les deux premières conditions désirées.

Mais que dire de l'impatience de parler lorsque le quart d'heure du silence est passé ? Que dire de l'intempérance de parole qui semble se proportionner à la contrainte éprouvée ?

On ne doit point attendre dans ce cas-là que le silence puisse devenir profitable. La disposition au vice de trop parler peut se fortifier par le remède qu'on y présente : c'est une digue qui ne tarit point les eaux qu'elle arrête, mais qui les élève et leur donne par là une force qu'elles n'auraient jamais eue. Mieux serait qu'une telle langue parlât toujours.

La préparation religieuse destinée à discerner les sujets aptes à l'institut de ceux qui ne le sont pas, signale au dernier rang les personnes qui ne réussissent pas à tenir leur parole en silence ; et celles qui ne le tiennent dans le moment ordonné que pour prendre une revanche dangereuse dans les moments où elles sont libres.

Le sujet qui se trouve peiné seulement du silence de la parole, peut apprendre que le silence est doux à l'âme qui jouit d'une certaine paix ; il peut juger du silence sous des points de vue autres que ceux qui l'ont surpris d'abord, son goût peut devenir bon. Il peut apprendre à distinguer ce qui est vrai d'avec les apparences qui l'ont séduit.

**Silence des signes :** Il est attribué à ceux qui sont doués d'une âme forte ; plus ils ont d'énergie au dedans et plus ils sont maîtres de ne témoigner leurs mouvements, leurs résolutions que lorsqu'ils le jugent convenable. Ce don dans l'ordre des choses humaines est regardé comme l'attribut d'une sage politique.

S'étudier au silence de nos signes dans la vie religieuse n'a rien de ce qui tient aux vues humaines. Les signes de nos mouvements blâmables sont commandés de se taire, pour que le scandale n'aggrave pas les fautes intérieures ; les signes des émotions louables sont renfermés et retenus par humilité.

La tempérance en toute chose est la première disposition de la vie religieuse. Or il n'y a guère de plus fréquentes ni de plus graves occasions de passer à l'immodération que par les voies si faciles des signes extérieurs ; on dirait que la passion du bien ou du mal, bornée d'abord à la capacité de l'âme, s'augmente et devient intarissable si l'âme trouve à l'extérieur un canal par où la surabondance s'en échappe ; la colère contenue s'éteindra, la cupidité sans exercice se desséchera, l'aiguillon de la volupté non manifestée hors du sujet qui se réprime s'émoussera. Il en sera de toute passion dans l'intérieur de qui ne donne pas des signes comme de l'étincelle de feu dans le caillou ; elle ne brûle pas, mais laissez-la jaillir, on ne peut mesurer l'incendie qu'elle produira.

S'étudier au silence des signes n'est donc pas une petite chose dans l'ordre de la perfection religieuse.

Sans doute, lorsque les passions seront calmées, elles ne donneront point de signes extérieurs ; mais c'est lorsqu'elles remuent, lorsqu'elles veulent éclater, qu'il faut commander le silence aux sens et leur défendre de se prêter à pas un signe extérieur. La réaction est plus forte en ce cas qu'on ne pense : la passion contenue à l'extérieur devient alors comme un tyran qui n'a plus de satellites pour remplir ses volontés.

Le silence des signes s'étudie dans les petites choses et se fait ensuite distinguer dans les plus fortes. Il n'est point de sujet qui n'en soit capable jusqu'à un certain

point et l'étude à cet égard développera des moyens dont on ne se douterait pas.

De ce qui est extérieur, passons à ce qui est intérieur.

**Silence de l'esprit :** Lorsque la parole et les autres signes qui la remplacent avec plus ou moins d'avantages sont contenus, notre esprit aime à parler tout seul. Même à l'aide de l'imagination il peut se créer des interlocuteurs. Une place est destinée à l'imagination ; ne parlons ici que du langage et du jeu de l'esprit.

L'esprit nous rappelle tout ce que nous savons déjà. Il forme et combine des plans ; il jouit à sa manière et semble avoir autant que le cœur de certaines passions qui lui sont propres.

C'est par ces moyens que l'on fait des rêves tout le temps de sa vie ; que l'on consume son activité à tout autre chose que celle proposée, dans le lieu, dans le temps, dans l'exercice où l'on est. C'est une excursion continuelle hors de l'objet que l'on s'est proposé ou bien hors de celui qu'on a le devoir d'embrasser.

Croire qu'on imposera silence à cet esprit sans s'y être exercé, c'est une erreur déplorable.

Pour s'exercer au silence de l'esprit il faut prendre certains moments où l'on rejette de sa pensée tout ce qui vient de mémoire, de combinaison, d'estime ou d'appréciation.

Sciences humaines, faits politiques, systèmes religieux, anecdotes, histoires, productions littéraires, nouvelles anciennes ou du jour, etc. Tout cela m'est inutile lorsqu'il ne s'agit que de me mettre en présence de moi-même et en présence de mon Dieu. Si l'ensemble des choses que j'ai apprises m'assaille toujours et ne me laisse jamais seul, j'en suis dépendant, j'en suis esclave ; c'est une condition bien misérable d'avoir la contrainte

de m'en occuper toujours sans pouvoir m'occuper de moi.

Si la mémoire fournit peu de choses, ou parce que je ne les ai pas retenues, ou parce qu'elles ne m'ont pas été apprises, je donne dans un autre travers : c'est de faire des plans, de les combiner pour les refaire et les recombinaison sans fin.

Je trace ma conduite, celle de mes compagnes, celle de mes Supérieurs. Je dérange et j'arrange le gouvernement. Des règles, je passe au matériel des établissements. De ces établissements, je cours aux familles, aux individus et rien dans l'ordre religieux ou civil, moral ou physique, n'échappe à mes réformes et à de nombreuses modifications ; que de soins que de temps employé à ne rien faire !

Celui que cet esprit de chimères ne tourmente pas, contemple dans son idée tous les autres, les juge, les apprécie, en fait ou en donne son estime, sans autorité, comme sans utilité.

Il est trop vrai que l'esprit continuellement actif a bien de la peine à se taire. Il est pourtant bien de lui commander à des moments réglés, de l'obtenir d'abord sur la chose où il parle plus fort ; ensuite et de proche en proche, sur une autre. Plusieurs obtiendront pour quelques moments un silence absolu. Ce ne sera point pour rester impassible ; qu'ils ne s'inquiètent point à ce sujet. Ce sera pour porter leurs facultés d'une manière plus profitable vers celui qu'ils doivent connaître, aimer et adorer.

**Silence des passions :** En parlant du silence à imposer aux signes, on a donné à comprendre ce que sont les passions qui les suggèrent. Les uns ont une violence irrésistible, les autres une délicatesse inexprimable, ensemble ils sont d'une variété infinie. Eh bien ! c'est

par là même qu'il faut apprécier la force, la souplesse, la diversité et toute l'étendue des passions. Se flatter de leur imposer silence à la fois, en peu de temps, c'est un souhait chimérique. Je ne dis pas que la grâce, qu'il faut toujours invoquer dans cette entreprise, ne pût opérer un miracle ; mais je ne dois pas m'occuper des cas où le miracle surviendrait ; il ne faut parler que dans l'ordre commun et plus ordinaire de la Providence.

Le silence à obtenir des passions, avec l'invocation de la grâce, ne sera pas plus impossible que tout autre, si l'on attaque d'abord et convenablement la principale passion. Cela ne peut s'expliquer que par des exemples.

L'orgueil est la passion plus générale. Supposons un sujet dans lequel l'orgueil soit passion dominante et cela n'est pas rare. Celui-là donc, quand il s'étudiera à imposer silence aux passions, voudra ou devra vouloir en imposer à l'orgueil ; il pourra le voir partout où l'orgueil se montrera à découvert.

Je dis qu'il pourra le voir et il arrive pourtant tous les jours qu'un homme pétri d'orgueil vient raconter qu'il a supporté telle et telle chose avec la plus grande humilité et il le croira. Cet écueil est fréquent, il est donc bien d'abord de l'éviter.

On l'évitera infailliblement dans l'Institut si les Supérieurs y sont attentifs ; celui-là est plus sûr de son fait qui dit : j'ai été ému, les mouvements de mon cœur n'étaient pas contenus sans efforts. Dieu veuille me garder de pécher, etc. que celui qui est si fort assuré que son humilité a triomphé.

Supposons donc que le cœur orgueilleux aura appris à se juger avec ce ton de défiance dans toutes les actions où l'orgueil pouvait se montrer à découvert. C'est le premier ordre de silence donné à l'orgueil.

Le sujet qui poursuit ainsi l'orgueil doit savoir, en second lieu, que cette passion étant dominante en lui, doit s'insinuer dans ses bonnes et mauvaises actions, les tissus ou les filaments s'en retrouveront partout.

Je suppose, ce qui arrive souvent, que le cœur orgueilleux est attaqué par les tentations de la passion la plus avilissante, il se croira fort de ce côté, précisément par la hauteur où il est dans son orgueil, d'où il voit l'avilissement de cette autre passion. Le démon, dira-t-il, n'y gagnera pas grand-chose, j'ai promis devant Dieu de ne pas m'avilir à ce point, etc.

Le démon y gagne tout ; parce qu'un cœur, dans cette supposition, n'impose pas silence à son orgueil. L'avilissement de la passion secondaire qui l'attaquait n'aurait pas dû être rappelé ni aperçu par lui, quelque véritable que soit cet avilissement. Il se défend de la ruse de son ennemi en s'attachant à un fil d'orgueil, ce que celui-ci voulait. Qu'il eût été mieux qu'il dît : l'homme abandonné à lui est capable de tout mal ; et en appelant Jésus et Marie, il leur eût demandé de le délivrer.

Voilà comment, en suivant de point en point l'orgueil, bien que mêlé à d'autres passions et ne lui laissant pas un souffle pour respirer, on parvient à le réduire au silence.

Si l'on me disait que j'ai fait une telle action, mais qu'on s'abstient d'en parler pour ne pas blesser ma modestie, je ne répondrais point, ni ne donnerais aucun signe, mais m'adressant à Dieu, je lui dirais : comme les hommes se trompent ; vous savez que, devant vous, je ne sais pas concevoir mon néant ; je n'ai pu jusqu'à ce jour dompter mon orgueil. Mon Dieu, donnez-moi l'humilité que je n'ai pas.

Chaque passion au temps où elle serait attaquée serait de même contenue, mutilée, réduite au silence dans tous les refuges où elle se cacherait comme le serpent que l'on poursuit, entre les vieilles ruines et les broussailles qui se confondent et empêchent de bien l'apercevoir.

**Silence de l'imagination :** L'imagination pour le salut, est peut-être aussi dangereuse que les passions. C'est elle qui prête à ces dernières ses fausses couleurs, leur justification ou leurs excuses. L'imagination crée des chimères, leur livre nos sens. La raison dominée par l'imagination et les sens reste nulle et impuissante. Autrefois, elle établit l'idolâtrie dans le monde et l'orna de tous ses prestiges, aujourd'hui elle met en vogue les erreurs et les plus étranges préjugés. Les sectes, les hérésies et les schismes lui doivent leur naissance, elle n'aime que la nouveauté, elle s'offense de ce qui est éternel et durable, elle aime mieux produire des illusions et des fantômes que de rester inactive.

Je ne veux rien croire de ce que les hommes ont imaginé, de ce que j'imagine moi-même. Je ne crois que ce que Dieu a dit et révélé, ce que l'Eglise m'a enseigné. Tout ce que l'imagination produirait n'est rien auprès de la gloire de mon Dieu qui me sera connu un jour.

\*\*\*

Lorsque les exercices du silence auront été suivis avec zèle et constance, on ne doit pas s'attendre que les progrès seront égaux entre toutes les filles de Marie, ni que l'une d'entre elles parvienne à l'entier silence et des paroles et des signes et de l'esprit et du cœur et de l'imagination.

Mais toutes auront imposé silence à ce qu'elles avaient de plus dangereux, ou celles qui n'y auraient pas réussi auront manqué la fin de cette première étude ;

auquel cas il faudrait les faire recommencer ou les reconnaître peu disposées pour l'institut.

Nous allons dire un mot de la seconde vertu de préparation, qui est le recueillement.

## ***2. Du recueillement***

J'ai dit quelque part, en examinant la nécessité de s'exercer au silence et d'y porter chacune de nos facultés, que l'âme pouvait se comparer à un jeu d'orgues, dont les tuyaux ne doivent résonner qu'à volonté et dans le plan d'un concert. Par l'étude du silence on aura reconnu quels tuyaux parlent sans un ordre précis et quels autres sont solides et bien ordonnés.

Se recueillir dans le sens le plus étendu serait n'entendre plus, n'écouter plus les voix indiscrètes qui s'élèvent en nous, contre notre volonté ou sans notre aveu. Mais lorsque l'exercice du silence n'est pas à ce point parfait, lorsque quelques facultés parlent souvent et malgré nous, le recueillement devient difficile, presque toujours incomplet, jamais il n'est de longue durée.

Comme cet état surtout dans le commencement de la vie religieuse est le plus habituel, il y a nécessité de s'étudier au recueillement. Il s'agit de savoir comment on s'absorbera dans les facultés qu'on emploie à volonté et comment on fera taire les autres. Il s'agit de recueillir ce qu'on a de forces et de moyens libres, pour réduire la faculté moins bien domptée.

1. S'humilier, prier, témoigner sa confiance dans les secours de Dieu, faire un ferme propos de se vaincre dans la faculté qui résiste au moyen de la grâce qu'on

demande, tels sont les premiers moyens et les premières forces qu'on doit recueillir en soi.

2. Il s'agit ensuite d'examiner l'émotion, le cri de l'âme que l'on ne peut faire taire.

L'on s'exagère également l'affection qu'on en reçoit, les effets qu'on en peut attendre ; attache et aversion, amour et haine, moyens d'atteindre ou d'éloigner, tout est hors de mesure et de proportion.

On doit supposer que la chose est ainsi, s'en défier vivement, appeler la raison à le vérifier.

Quand on parvient à reconnaître que l'âme exaltée est hors du vrai, il ne faut pas arrêter la recherche à ce premier pas ; on y revient, on ôte une seconde partie à l'exagération et suivant ainsi de proche en proche, on est à la fin étonné de n'avoir donné en tout que dans une illusion.

On a gagné beaucoup si l'on est parvenu à reconnaître qu'une faculté de notre âme est sujette spécialement à l'illusion et à l'exagération; c'est un motif de défiance personnelle et une garantie pour la suite des habitudes.

3. Le tumulte des pensées et des affections intérieures cédera ordinairement à la récitation faite à haute voix et avec une gravité convenable de prières affectueuses. C'est une manière certaine de se vider de ses propres pensées que de s'occuper avec attention suffisante de celles qui nous sont suggérées. Cette substitution produit son effet, à proportion que les pensées exprimées dans les oraisons récitées sont plus expressives, plus onctueuses, plus à portée de notre conception.

Loin donc qu'il faille négliger les récitations orales si sagement instituées, il faut au contraire s'y appliquer et accoutumer l'esprit à prêter une attention suffisante au

sens des paroles. Que si on ne comprend pas les paroles, il faut que l'amour de Dieu, la foi dans les vérités chrétiennes, l'espérance du salut suppléent au sens non connu; ce qui peut souvent suppléer la pensée de l'auteur dont on est alors privé.

Mais pour celui qui entend les paroles, que ne feront pas sur lui les Cantiques si beaux du Roi prophète et ceux des divers livres de l'Écriture dont se composent les offices de l'Église. Que ne feront pas certaines oraisons proposées par les lumières du monde chrétien qui se renouvellent dans chaque siècle.

**Conclusions.** Dans le plus grand trouble, dans le tumulte complet de nos facultés, prions oralement en prêtant toute l'attention possible aux discours prononcés, de manière à les mieux entendre: oraisons brèves, soutenues, rapides, élévations de cœur, même fréquentes et répétées, quoique le cœur n'y réponde guère; la parole doit tout employer quand l'âme s'étourdit et ne sait plus ce qu'elle doit faire.

Une seule faculté de l'âme dérangée peut faire obstacle à l'exercice de toutes les autres. Ainsi la préoccupation vive de l'esprit, l'effervescence d'une passion, le prestige dont l'imagination est saisie, peuvent, chacun à part, embarrasser l'âme tout entière; et c'est toujours le cas de la prière orale avec un degré quelconque d'attention au sens des paroles.

Il y en a qui pensent que ce n'est pas se recueillir que de prier oralement; ils ont raison lorsque pour sortir d'un long recueillement, on emploie la diversité des prières orales, afin de délasser l'âme et d'y exciter divers mouvements; ils n'ont pas raison, lorsqu'on se recueille en effet pour prier et que l'on s'attache selon son pouvoir à l'esprit d'une prière.

4. Lorsque l'exaltation d'une des facultés de l'âme ou son écart de l'ordre et de la subordination ne sont qu'à un degré médiocre de dérangement, on se recueille par quelque effort qui nous mène à oublier l'objet qui affecte directement, ou à faire prédominer d'autres pensées. Ainsi, un fort travail de l'esprit fait oublier le plus grand chagrin ; un travail nécessité même de corps vous distrait puissamment de toute passion du cœur ; une affection du cœur exaltée vous détourne d'un plan dont la direction ou l'exécution affectaient vos organes. Il est des travaux qui tempèrent les flots de l'imagination ; en un mot, l'exercice d'une faculté vous détourne de l'exercice abusif et exalté des autres.

C'est principalement à cause du soulagement que les facultés se donnent les unes aux autres, que l'on exige dans l'Institut que les sujets se soient soumis et exercés dans tous les genres d'emplois.

Il faut bien examiner dans des exemples la manière dont on se recueille diversement selon le besoin.

La Supérieure aura plus souvent l'esprit tendu aux divers besoins de ses Filles. Les nécessités extérieures et intérieures, les négociations qui ont rapport au temporel l'absorberont.

Il faut qu'à des moments déterminés de la journée et, quelquefois, à certains jours dans la semaine, elle oublie tout ce qui l'occupe d'habitude et que, sans retour de son esprit à ces besoins, elle se livre à l'amour de Dieu, à se confirmer dans la foi, à nourrir ses espérances du ciel.

La Mère de zèle au contraire aura son cœur nourri, enflammé par les actes perpétuels, dont elle donne les plus fréquents exemples à ses Sœurs. Il faut qu'à des heures désignées, elle soit appelée à l'exercice de l'esprit, à des affaires de raisonnement, dont elle se fait un devoir de s'occuper alors exclusivement.

La Mère d'instruction a besoin de quitter ses travaux pour venir aux exercices qui forment le cœur.

La Mère de travail ne différerait pas des personnes les plus actives dans le monde, si elle ne donnait des moments habituels à la direction de son esprit et à la perfection des vertus.

Tout le reste du couvent est formé de proche en proche sur ces quatre modèles, ou, en tous cas, chacune travaille à s'y conformer.

Il faut que chaque Sœur apprenne à recueillir alternativement son âme dans l'ordre des diverses facultés ; qu'en chaque chose, elle soit appliquée ou affectionnée alternativement sans distraction.

Ce dernier mot fait comprendre qu'être recueilli et être distrait sont deux choses opposées. L'application que l'on donnera au recueillement en procurera une plus ample connaissance.

### ***3. De l'obéissance***

Le défaut de guide opère dans notre conduite deux inconvénients majeurs : l'un provient de ce que nous ne prenons jamais ou presque jamais une route parallèle et analogue à celle des personnes avec lesquelles nous devons aller ; l'autre de ce que nous ne décidons de notre conduite qu'avec les impressions qui nous font pencher vers le vice qui nous est propre, en sorte qu'en commun et en particulier, celui-là court le risque d'aller fort mal, qui reste sans Directeur.

Mais que servirait encore d'avoir connu la nécessité d'être dirigé, si l'on n'y apportait obéissance entière ?

D'autre part, les bornes de la perfection seront portées fort loin à l'aide d'un Institut où l'obéissance ordonnée

dans ses causes, dans ses moyens, dans son organisation peut devenir continuelle et entière.

Lors donc que chaque sujet connaîtra les facultés de son âme, ou les aura données à connaître dans les exercices du silence et du recueillement, l'obéissance à laquelle il se sera déjà essayé lui deviendra d'une nécessité plus absolue. Ses Supérieures l'éprouveront à ce sujet et dicteront comment sa transition dans les emplois depuis le moins élevé jusqu'au plus grand doit s'opérer, se renouveler, se varier, se maintenir.

C'est dans ces transitions que l'on connaîtra quel poste, quel travail rompt mieux la volonté et fait taire les parties de l'âme que la seule attention, lors de l'étude du silence, n'a pu vaincre, que les autres facultés recueillies n'ont pu contenir.

Le sujet connu, comme je le suppose, étant soumis à la volonté d'un chef habile, ne tardera pas à perdre ses faux plis, à oublier ses habitudes contractées au mal. On saura bientôt comment il faut se défendre des préoccupations de l'esprit, des passions où se porte son cœur, des prestiges dont s'alimente son imagination.

Le Chef capable de son office trouvera le remède à chaque caractère. Il est presque toujours dans la tendance opposée qu'on peut donner aux habitudes ; ce n'est pas à dire qu'il faille toujours opposer les contraires, il faut user de tempéraments avec prudence. S'il y faut de la vivacité quelquefois, que la contrariété alors soit de courte durée et bientôt adoucie par des consolations.

L'obéissance, pour opérer un effet aussi grand, doit être entière ; elle ne le sera point si elle n'a été formée par des épreuves proportionnées à la résistance ; le caractère le plus assoupli ne doit pas être laissé toujours

tranquille, par cela même que la vertu n'est que dans l'habitude.

Il n'importe que lorsqu'on exerce d'abord les sujets pour les former à l'obéissance, la demande qui leur est faite, le travail qui leur est imposé ait ou n'ait pas l'objet de contrarier directement un vice connu ou soupçonné mais comme dans un tel exercice varié on aperçoit bientôt les répugnances et les inclinations relatives, il ne faut pas manquer de profiter de cette découverte pour plier le sujet plus souvent du côté où son avancement dans l'obéissance veut qu'on le plie. Si le sujet est d'une raison assez forte, on peut lui découvrir son mal et faire servir sa propre raison, la fermeté de ses bons propos à consentir aux épreuves et à concourir à sa propre réforme

De l'obéissance, il faut passer au support des mortifications.

#### ***4. Du support des mortifications***

Au point où en est ce plan de conduite, il est facile de comprendre que le support des mortifications est une disposition favorable pour vaincre ce que les autres exercices n'auraient pu soumettre. La contrariété, le déplaisir de l'esprit, la lassitude et même certaines douleurs du corps sont quelquefois nécessaires pour dompter l'esprit et les sens. Tout cela est compris sous le nom de mortifications.

Si l'on savait combien l'habitude et le support des mortifications nous acquièrent de patience et ajoutent insensiblement à notre courage, il n'est point d'ami de la perfection humaine qui ne s'exerçât, qui ne se réjouît à se livrer aux mortifications.

Le support des mortifications n'en est pas tout à fait l'amour, mais c'est par lui qu'on y arrive.

La vie humaine bien souvent n'est composée que de contrariétés d'esprit et de douleurs des sens ; si le mal n'est pas arrivé jusqu'à présent, il peut arriver demain ; la plus grande partie de notre activité se passe à lutter péniblement contre ce qui nous environne ; aujourd'hui supérieurs, demain subjugués, des accidents graves nous procurent de fréquentes douleurs et la fin de la vie n'est presque toujours qu'une chaîne d'infirmités que nous traînons péniblement jusqu'au tombeau.

Le moins malheureux peut-être, est celui qui s'y montre plus fort et plus courageux ; du moins, celui-là reste le mieux capable d'ajouter volontairement à sa vie les consolations du bien qu'il se propose de faire, qu'il fait ou qu'il espère faire. Son cœur, ne se laissant pas vaincre par ses propres maux, peut adoucir les maux d'autrui.

Celui qui ne sait pas supporter les mortifications de tout genre, est dans le même état que s'il avait perdu l'amour des hommes et l'amour de Dieu, la foi des choses promises et l'espérance donnée que le bien succédera dans la proportion des maux soufferts.

L'homme est comme un coursier que le mors avertit, que l'éperon excite. Le gouvernement qui s'étend sur la volonté est le mors qui nous dirige habituellement ; les mortifications sont les coups d'éperon qui déterminent une nature indolente à agir ou qui redressent un mouvement fougueux.

Ne pas prêter sa volonté à l'obéissance, ne pas s'accoutumer au support des mortifications, c'est vouloir ne pas corriger sa nature ; c'est prétendre aussi que le corps social souffre de la volonté particulière et que la vertu du centre manque son effet, par la sensibilité

déplacée de l'un de ceux qui ne s'est associé qu'afin que cette vertu restât de toute part soutenue.

\*\*\*

Si les vertus dont on vient de parler n'ont pas toujours été considérées ici sous le rapport de l'imitation de JESUS-CHRIST, ce n'est pas que cette imitation ne soit la première vue des âmes qui tendent à la perfection. Mais on a pu, sans nuire aux devoirs qu'ont tous les chrétiens et particulièrement des cœurs plus religieux d'imiter la vie de soumission et de mortification de JESUS-CHRIST, chercher les moyens d'avoir la paix de l'âme et le recueillement qui nous enseigne à nous connaître et nous conduire vers notre fin, il a été utile de montrer comment l'âme se prépare, comment elle devient propre à se pouvoir faire scruter, ou à se scruter elle-même.

Cet état résulte de l'étude du silence de nos facultés, du recueillement de nos forces comparées intérieurement à nos misères, de l'état d'obéissance où se met notre volonté et de la disposition à supporter les mortifications.

\*\*\*

Ces vertus sont appelées de préparation, parce qu'elles nous mettent à même de nous connaître ou de nous faire connaître, première condition essentielle pour entrer dans la carrière monastique. Il faut ensuite passer à l'épuration de l'âme, d'où l'on ira aux vertus de consommation.

Arrêtons-nous sur l'épuration.

### 15.3. DE L'EPURATION DE L'AME

L'épuration consiste à attaquer et détruire dans l'intérieur de notre âme les choses qui tendent à enraciner le mal et celles qui font obstacle au progrès des vertus.

Les choses plus générales qui nous portent au mal et qui retardent nos vertus sont :

- De nous-mêmes : 1) nos faiblesses, 2) nos penchants naturels, 3) nos incertitudes.
- De l'extérieur : 1) les contrariétés du monde, 2) les suggestions et 3) les tentations de l'ennemi de notre salut.

Ce sont là les véritables causes de nos fautes et de nos rechutes ; mais parce que nous ne connaissons pas ces causes à l'avance, parce que nous n'en concevons pas, comme nous devrions, la malice, nous restons presque toute notre vie ce que nous étions à l'époque de notre réforme : faibles, terrestres, incertains en bien des choses, ne sachant vaincre ni faiblesse ni penchants, ni contrariétés, ni tentations ; en un mot, ne sachant pas nous épurer de jour en jour.

Trois considérations doivent principalement nous diriger dans le dessein d'épurer l'âme et de la faire avancer :

1) La malice des causes qui nous arrêtent dans nos habitudes. 2) Faiblesses, penchants, incertitudes qui énervent nos efforts. 3) Contrariétés, suggestions, tentations qui nous entraînent.

#### *1. Malice des causes*

Parce qu'on ne vit pas dans le péché mortel, parce que le péché véniel même est combattu en quelque chose, on

croit volontiers que l'état de l'âme est satisfaisant ; on se félicite des grâces de Dieu ; on jouit d'une paix qui était inconnue dans l'état de péché, mais dans le vrai, on ne fait plus un pas dans la voie de la perfection.

Cet état a quelquefois plus de malice dans ses principes que n'en auraient certains écarts et certains désordres marqués. Il est trop certain que celui qui dans les voies de la sagesse n'avance point, recule par cela même : l'habitude du bien se change en tiédeur ; le relâchement suit ; et quand il n'en serait pas toujours ainsi, encore y a-t-il un grand mal dans la perte du temps qui nous était donné pour avancer.

Dans le chemin du salut, il faut toujours regarder au but où l'on doit aller et non pas au point d'où l'on est parti. Plus on se retarde d'avancer vers le but, plus on en reste reculé. C'est là le seul calcul qu'il faut faire.

C'est une des grandes illusions que nous fait le tentateur, quand nous l'avons vaincu sur le péché, que de nous porter à l'inertie et nous flatter secrètement de rester dans cet état.

Il veut que nous conservions le vieil homme, que nous n'attaquions pas le vieux levain ; que nous restions les enfants d'Adam, au lieu de devenir enfants de la régénération opérée en JESUS-CHRIST et par JESUS-CHRIST.

C'est en cela que se découvre toute la malice de l'état d'inertie après le péché vaincu, en ce que nous négligeons de nous élever presque aux choses célestes, d'être les dignes enfants de Dieu ; nous prenons pour notre unique délectation de n'être pas des pécheurs publics sur la terre.

JESUS-CHRIST a lancé une terrible malédiction sur cet état de tiédeur et il n'en est guère de plus marquée

dans celles que nous connaissons comme venues de la bouche de ce divin Sauveur : *Que n'êtes-vous de glace plutôt que d'être tièdes ! Je vous le dis, soyez de feu ou de glace et non pas tièdes ; mais parce que votre tiédeur ne peut se supporter, je commencerai par vous vomir de ma bouche* (Ap 3, 15-16).

Nous n'ajouterons rien au caractère de malice que JESUS-CHRIST a signalé lui-même dans cet état de l'âme humaine, état qui ne provient que d'un défaut d'épuration suffisante.

Suivons les moyens de cette épuration désirable.

## *2. Des faiblesses, des penchants, des incertitudes*

Faiblesse de vertu, penchants au mal, incertitude dans la conduite, tels sont, quant à l'intérieur, les sources principales des troubles qui surviennent à l'âme, pendant ou après ses actions. On verra plus loin les causes extérieures qui amènent aussi d'autres troubles.

En ne s'attachant ici qu'à ceux que l'intérieur suscite en lui-même, il s'agit moins de les développer en détail que d'indiquer les remèdes généraux qui peuvent les faire cesser ou les prévenir.

**Faiblesse de vertu :** Il n'y a de vertu grande et forte que celle qui vient de Dieu et qui demeure appuyée sur Dieu seul. Les vertus qui reconnaissent une autre origine et qui se fondent sur une autre base, ne tardent pas à éprouver leur propre faiblesse, le trouble qui s'élève autour d'elles et au milieu duquel elles tentent d'agir est un avertissement, une cause de défiance dont l'auteur de notre âme a voulu nous prémunir.

Quelque vertu donc que nous mettions en pratique, du moment qu'il y aura trouble, le remède est de revenir à Dieu, de qui seul tout bien procède. Anéantissons-nous pour laisser agir Dieu dont nous sommes les faibles

instruments. Quand le Seigneur sera, par notre consentement, le moteur, le seul moteur de nos bonnes actions, il n'y aura plus de trouble à craindre du côté de notre faiblesse dans la vertu.

La vertu faible sous la main de Dieu n'excédera jamais la mesure ; elle restera vertu et il la vérifiera à son gré, mais la vertu faible dont l'homme s'enorgueillit et dont il veut s'enfler, ressemble à une bulle de savon qui subsiste à peine un moment et qui est plus près de s'anéantir à chaque point de renflements qu'elle reçoit.

La vertu la plus forte au jugement du monde, n'est pas exempte de ce même accident ; c'est une croûte de terre, une montagne si l'on veut ; soulevée par un volcan, elle produira bientôt un gouffre dans le milieu ou s'affaissera un jour et n'offrira qu'un abîme.

C'est par cette distinction des vertus fondées sur Dieu seul et des vertus dont s'enfle vainement l'esprit humain, que j'explique ce double phénomène également étonnant sous ses deux aspects : d'une part, des esprits qui se disent esprits forts, appelés quelquefois grandes âmes, qui n'ont semé leur carrière que de fautes et de crimes ; et d'autre part, des esprits appelés simples dans le monde, qui ont rempli la terre entière de leurs exemples, de leurs bienfaits, de leurs institutions, bien plus grands encore aux yeux de Dieu qu'aux regards des hommes qui n'aperçoivent en tout qu'un extérieur grossier.

Que l'on ne se trompe donc pas sur la force et sur la faiblesse des vertus. Il n'y a point de vertu faible quand elle vient de Dieu et se rapporte à Dieu ; il n'y a point de vertu forte quand elle vient de l'homme et se rapporte à l'homme.

La vertu qui tient de ce dernier vice produit le trouble dans l'action ou après l'action ; la vertu qui revient à sa

source qui est Dieu demeure sans trouble, parce qu'elle est assurée de sa valeur et qu'elle s'exerce sans efforts.

**Penchants au mal :** Il faut s'occuper de Dieu seul dans la vertu, pour qu'elle soit sans faiblesse et sans trouble ; il faut principalement s'occuper de l'homme et de son abaissement, pour l'arrêter dans son penchant au mal.

L'homme qui n'est pas soutenu de Dieu dans l'exercice de la vertu est sur un terrain qui faiblit et s'enfonce ; il a besoin d'une main qui le soulève ou le soutienne.

L'homme sur le penchant au mal peut bien être arrêté avec effort, mais pour que le penchant cesse en effet, il faut que la terre s'aplanisse ; qu'on y supprime cette pente qui entraîne celui qui veut y marcher.

Or cette pente, par quoi est-elle formée en nous ? Elle l'est par les fausses qualités, par les fausses vertus que nous croyons avoir. C'est toujours par l'exagération de nos moyens que nous nous trouvons entraînés vers l'abîme. Le péché dans son principe vient, comme on dit, par l'excès de chaque vertu.

Afin de se rendre pur et digne d'atteindre à la perfection des vertus, commençons donc par être sobres dans les vertus mêmes qui nous sont plus habituelles, de crainte que notre plénitude ne nous mette dans le chemin de l'ivresse.

Veut-on quelque exemple de cette fragilité, de cette débilité avec laquelle nous donnons dans ce qui conduit au mal comme par une pente rapide ? En voici :

Nous avons de l'esprit : quelle sera la conversation où ne se trouveront pas la part de notre vanité, le trait aiguisé plus ou moins contre le prochain et cette pétulance indiscreète qui souvent a compromis des affaires importantes et le secret d'autrui ? Cette qualité

de l'esprit fait presque chaque jour des brèches à l'humilité et à la charité. Elle tue notre simplicité, notre bon sens ; elle ne peut souffrir ce mérite de la simplicité et du bon sens dans les autres.

Nous sommes serviabiles : mais quelle estime en nous-mêmes et quel étalage au dehors de nos services rendus ? Si on n'en fait pas la même exagération que nous, ceux qui y manquent sont des stupides ou des ingrats. Ce n'est pas tout ; le monde entier ne peut à son tour nous dénier les services que nous jugeons nous être utiles ou nécessaires. Notre monnaie est la plus belle, elle vaut de l'or et celle qu'on nous donne ou qu'on nous rend, est fausse ou sans estime.

Ces deux traits nous donnent à connaître la vraie position où se montrent les qualités de l'esprit et les vertus du cœur, l'emploi de nos talents extérieurs et de nos talents acquis suit la même marche

Il n'est pas jusqu'à la piété fervente qui ne se fasse illusion et qui ne penche d'une manière dangereuse si on n'y fait une perpétuelle attention.

Le remède que nous pouvons employer à tout cela c'est d'aplanir les hauteurs du cœur et de l'esprit. Déprimons en nous tout ce qui s'élève. Simples d'esprit, humbles de cœur, plus pauvres avec nos talents frivoles et inutiles que si nous n'en avions pas du tout, voilà notre position pure devant Dieu. Dans toute autre, nous ressemblons à ceux qui se suspendent en l'air à l'aide d'un grand balancier, leur chute est toujours au moment d'arriver.

Travaillons donc à éviter cette position, où le penchant vers notre perte se renouvelle ou se continue sans cesse ; l'exagération de nos qualités, de nos bons offices, de nos faibles talents, de nos vertus fragiles, notre confiance insensée à ces choses, voilà ce qui fait notre danger.

Nous avons dit que toute confiance en Dieu nous délivrera de notre faiblesse, nous venons de montrer que toute défiance de nous-mêmes anéantira nos penchants naturels ou en préviendra le danger. Il reste un mot à dire sur nos incertitudes.

**Incertitudes dans la conduite :** Il semble qu'avec toute confiance en Dieu et toute défiance de nous-mêmes, nous ne devrions jamais être dans l'incertitude sur la conduite à tenir.

Mais il faut avouer que la raison telle que nous en pouvons jouir, c'est-à-dire faible et accompagnée de concupiscence, cette raison telle qu'elle est peut hésiter quand elle n'est pas poussée et éclairée par la grâce.

Mais dans la vie de perfection qu'on embrasse dans l'Institut, il n'y a plus rien à craindre de nos incertitudes. Le conseil est toujours à portée de nous éclairer, Supérieur, Directeur, Mère préparée à tous les besoins ; il n'y a qu'à vouloir, pour connaître ce que l'on doit faire. Toute incertitude n'est autre que celle qu'on ne voudrait pas vaincre en la soumettant à une prompte décision.

Faiblesse de vertu, penchant au mal, incertitudes de conduite, tout cela sera détruit par la confiance à Dieu seul, par la défiance constante de ce qui vient de notre nature et par le conseil que l'Institut nous ménage et nous offre sous tous les rapports.

Dans cet état, si l'âme n'a pas les vertus d'un ange, au moins elle cesse d'avoir les défauts humains.

Mais il faut pourvoir aux obstacles que le tentateur élève contre nous et qui nous retardent dans la pureté de conscience et de cœur.

### *3. Des contrariétés, des suggestions, des tentations*

Celles qui en tout ont leur confiance dans la force de Dieu, qui connaissent l'impuissance bien grande des vertus humaines et qui ont su pour les incertitudes se ménager un sage conseil, ne sont pas exposées à autant de dangers réels que celles qui en ont usé tout autrement, mais on ne peut pas dire que leur vie doive rester sans combat.

Plus la vertu est simple et forte au-dedans, plus elle est attaquée violemment du dehors. La Providence permet que de nouvelles victoires méritent à ses élus de nouvelles couronnes.

Les âmes dont l'intérieur est mal gardé éprouveront comme celles qui sont sur leurs gardes des assauts, mais l'ennemi instruit que la vertu est plus grande peut bien tenter des assauts plus rudes.

La vertu peut être constamment contrariée, mille suggestions prendront de là occasion de se faire entendre, les tentations deviendront séductrices ou violentes.

Comment en préserver, comment en délivrer l'âme ? C'est de quoi il faut dire quelques mots.

**Contrariétés :** Il y a des contrariétés de bien des espèces dans ce monde ; il y en a de bien longues et de bien cuisantes. Chacun a eu les siennes dans la vie, ou chacun les aura.

Un seul remède se présente contre un mal si varié et pourtant si universel : c'est la longue patience. JESUS-CHRIST en a donné le premier l'exemple ; les vrais chrétiens dans tous les siècles ont suivi sur ce point les leçons de leur divin Maître. Que reste-t-il à faire pour l'âme qui a reposé toute sa force en Dieu et qui ne trouve plus, en quoi que ce soit, la suffisance de notre faible mais orgueilleuse nature ? Il lui reste de puiser aussi toute sa patience dans le sein de Dieu, de ne

fonder que sur lui cette vertu comme elle ne fonde que sur lui toutes les autres.

Il n'est point de contrariété qui ne cède à la fin ; en tout cas, il n'en est point qui ne devienne par un tel moyen salutaire à celui qui en est éprouvé.

**Suggestions :** Lorsque la nature se lasse de souffrir, qu'elle paraît vouloir se révolter, il n'est bientôt plus de suggestions qu'on ne sente s'élever en soi-même, ou qui ne nous soient adressées du dehors par des gens inconsiderés et par de faux amis.

L'âme se délivre des suggestions de ce genre par le ferme propos, cent fois renouvelé, de se maintenir dans les bons principes qui nous ont été appris. L'ombre de pareilles suggestions se dissipe aisément pour le sujet déjà préparé, comme nous l'avons dit plus haut, à trouver ses forces en Dieu seul et jamais en soi-même ou dans les hommes.

Restent les tentations qui ont plus de violence.

**Tentations :** Dans un cœur habituellement bien disposé les tentations s'écartent en invoquant Dieu et par l'exercice des actes opposés au sujet des tentations éprouvées.

On ne parle pas ici des tentations dont le remède est dans la fuite la plus prompte : ce serait le premier expédient à employer.

Mais lorsque la tentation est dans le désir, dans la pensée, il faut, pour se délivrer de cet état, faire succéder les élévations de l'âme à Dieu, afin qu'il nous délivre ; et puis l'émission formelle des actes opposés à la tentation.

\*\*\*

Nous bornons ici ce que nous avons à dire de plus indispensable sur l'épuration.

Connaître la malice qu'il y a dans cette indifférence où l'on s'arrête et où l'on s'engourdit, quand on est dans un état de demi-perfection ; craindre de trouver dans ce repos le repos de la mort, c'est le premier point sur lequel il faut savoir se travailler.

Remédier à la faiblesse de toutes nos vertus par notre confiance, en chaque chose, dans la seule force de Dieu, échapper à nos penchants vers le mal en nous croyant par nature incapables de tout bien ; se délivrer d'incertitudes par le recours à Dieu et aux saints conseils qu'il nous a ménagés dans sa grâce, voilà comment on perfectionne et on épure l'intérieur.

Vaincre les contrariétés par la longue patience, les suggestions par le retour aux bons propos qu'on a souvent formés, les tentations qu'on ne peut fuir par les actes contraires à l'objet de la tentation, c'est le moyen d'écartier les occasions de mal qui viennent de dehors.

L'âme craintive de négliger son salut en quelque état qu'elle soit parvenue, celle qui remédie à la faiblesse de ses vertus, à son penchant au mal, à ses incertitudes, celle qui supporte les contrariétés, qui éloigne les suggestions et sait faire tourner à profit les tentations, cette âme-là a une pureté qui la rend agréable à Dieu, ou elle l'atteindra bientôt.

Elle l'atteindra d'autant plus tôt qu'elle aura mieux étudié les vertus de préparation, le silence et ses divers rapports, le recueillement de tout ce qu'elle a de bon, l'obéissance dans la conduite qu'elle a à tenir pour se vaincre et le support des mortifications qui achèvent la victoire.

Tant s'en faut que l'âme qui désire la perfection que Dieu commande à ses élus, doive s'arrêter ni aux vertus de préparation, ni aux moyens de l'épuration, que quelque bien préparée et bien épurée qu'elle soit, elle s'est délivrée seulement de tout ou d'une partie de ses vices, naturels ou dus à l'habitude ; elle n'est qu'à la première barrière de la voie qu'on appelle de perfection.

C'est après la préparation et l'épuration une fois bien conduite, que l'on doit s'occuper des vertus de consommation.

Nous avons indiqué ces vertus de consommation comme troisième série pour le temps et dans l'ordre aussi de notre travail. Il est dit dans l'Institut, qu'au rang des vertus de consommation doivent se placer l'humilité, la modestie, l'abnégation de soi-même, l'entière renonciation au monde.

Ces quatre conditions obtenues nous livreront sans réserve à l'amour de Dieu.

Mais pour faire entendre tout ce que les vertus de consommation ont de céleste, il n'est pas mal de se préparer et de s'épurer encore.

Nous renvoyons donc à montrer la direction des vertus de consommation à un autre temps ; mieux les cœurs auront goûté les vertus de préparation et d'épuration, mieux aussi l'influence des vertus de consommation les pénétrera.

Que toutes joignent leurs prières pour que bientôt Dieu nous ramène à ce travail et nous inspire d'en parler dans son Saint- Esprit.

*Nota* - Les vertus dont la direction est renvoyée à une troisième partie de cet ouvrage ne doivent pas être regardées comme inutiles jusqu'alors. Tout le monde sait que l'humilité, la modestie, l'abnégation, le renoncement

aux choses du monde sont les dispositions communes à tous les vrais chrétiens. On a pu entrevoir que ces vertus mêmes concourent à celles de préparation et d'épuration. D'ailleurs dans l'ordre que Dieu a établi, toutes les vertus se tiennent ; seulement il est des circonstances où quelques-unes prennent plus de force ou plus d'essor. Les vertus qui procurent la consommation de toutes les autres auront leur développement après une préparation et une épuration convenables.

En attendant la Direction des vertus de consommation, chaque élève de l'Institut doit donc être humble, modeste etc., du mieux qu'elle sait ; il peut y en avoir qui portent ces vertus déjà fort près de leur perfection ; mais si elles commencent par s'y préparer et par s'épurer, elles se porteront ensuite le plus loin que leurs forces aidées de la grâce pourront les conduire.

\*\*\*

## **15.4. DE LA CONSOMMATION**

Je me suis félicité plusieurs fois de ne vous avoir pas donné les règles de la consommation religieuse en même temps que celles de la préparation et de l'épuration. Dieu, qui dirige nos cœurs et notre esprit à sa volonté, sait mettre, quand il lui plaît, des bornes à nos pensées ; c'est à ses desseins uniquement que j'attribue les obstacles qui m'empêchèrent, dans le temps, de passer en examen les vertus de consommation.

J'ai réfléchi depuis, que le cœur et l'esprit de l'homme sont naturellement ambitieux. Ces deux agents, quelque route bonne ou mauvaise qu'ils prennent, se portent rapidement au but qu'ils désirent atteindre et c'est

presque toujours leur précipitation inconsidérée qui leur fait manquer ce but même. Ils y seraient parvenus infailliblement, s'ils avaient eu la prudence d'avancer avec mesure ; c'est l'un des motifs qui ont fait dire qu'il faut être sage avec tempérance

Les règles de la consommation une fois connues, divers disciples satisfaits d'en avoir aperçu le nom et la marche, d'autres plus désireux peut-être d'en jouir que curieux de savoir s'ils y sont propres, négligeront la préparation et l'épuration. Ils seront par là-même en grand danger de n'y parvenir jamais ; plusieurs en seront d'autant plus éloignés qu'ils croiront aveuglément la posséder déjà. Plus heureux ceux qui auront toujours présente cette maxime du prophète : *La crainte de n'être pas agréable au Seigneur est le principe de la sagesse : "Initium sapientiae timor Domini"* (Ps, 110,10).

Maxime qu'il faut habituellement se rendre présente et dans le sens dans lequel elle vient d'être présentée : *"La crainte de n'être pas agréable au Seigneur est le commencement de la sagesse"*.

C'est cette crainte qui nous attachera au travail de la préparation et de l'épuration, nous faisant envisager l'entreprise de la consommation entière des vertus comme le plus haut point de vocation qui puisse nous être donné, comme l'œuvre où toutes les grâces de la Providence nous deviendront plus indispensables.

Pour nous faire une espèce d'image tant de ce que doit être la consommation des vertus chrétiennes que de l'excellence de la préparation qu'elle demande et encore de la nécessité de l'épuration qui doit la devancer, il n'est besoin que de nous rappeler que ce fut là le sommaire auquel l'Homme-Dieu, à la fin de ses travaux sur la terre, réduisit sa vie entière : *tout est consommé, "Consummatum est"*. Ce Dieu Sauveur avait porté toutes les véritables vertus à ce point d'excellence qui les

rendait dignes de plaire à Dieu son Père et d'être mises en participation des vertus du Dieu d'Abraham et du Dieu de Jacob.

Comme membres de JESUS-CHRIST, par les dons de l'Esprit Saint qu'il a daigné nous envoyer sur la terre, nous pouvons, avec une ferme résolution de suivre les inspirations, renouveler chacun notre union avec Dieu et nous mettre à même de prononcer, au bout de notre vie, cette même parole : *tout est consommé, "Consummatum est"* ; c'est-à-dire tout ce que Dieu nous avait donné de divin pour monter à son trône et de terrestre pour lui être offert en holocauste, a eu sa destination fidèle : *Tout est consommé, "Consummatum est"*.

Voilà l'idée plus générale de la consommation à laquelle sont appelées les Filles de Marie. Voyons par quelles vertus et par quelle direction on peut s'y conduire.

Après que l'on s'est fait une juste idée de la consommation, trois genres de règles sont nécessaires à observer, si l'on veut ne pas manquer son but :

- S'assurer de sa vocation.
- Vérifier si l'on est préparé et épuré.
- Entrer dans les voies de la consommation.

### ***1. S'assurer de sa vocation***

Il n'est point douteux que la vocation à une vie parfaite est la plus haute vocation où l'homme puisse être appelé. Par conséquent c'est, de toutes les vocations, celle dont on doit mieux s'assurer, en commençant de s'y introduire.

Par avance, on réfléchit à ce temps où l'on sera assez préparé et assez épuré pour entrer dans cette voie de perfection ; on s'engage par là-même à se préparer et à s'épurer encore avec plus de soins et d'activité.

Avec le conseil de son directeur, on combine ce dessein, on apprécie avec lui la voix intérieure qui nous appelle, on en explique toutes les nuances ; on s'assure qu'il n'y pas d'illusion ; et quoique la grâce soit la force qui nous soutiendra dans l'entreprise, on considère cependant ses forces naturelles, on voit ce qu'il en manque pour pouvoir probablement persister jusqu'à réussir.

Ce n'est pas la fausse confiance en nos forces, ni l'espoir d'une certaine délectation, qui doivent nous décider jamais ; mais notre défaut de forces et la vue des dégoûts doivent nous faire demander des grâces plus grandes et qui balancent même au-delà les avantages désirables de nature et d'inclination qui nous manquent.

L'intercession de la Vierge et de son Epoux, celle des Saints Anges et de nos Patrons seront pour nous, si nous les demandons dans des vues pures.

Nos Supérieurs dans l'ordre du salut sont ensuite nos guides. Il est bien rare que la vocation à la vie parfaite soit véritablement prononcée, si elle ne vient de l'impulsion du Directeur et qu'il n'y ait une humble défiance de la part du sujet appelé. Ces deux signes manquant, la vocation peut être dite douteuse à moins que Dieu ne commande visiblement pour des causes où sa gloire se manifeste et où l'exécution presque soudaine justifie l'entreprise.

Il faut bien prendre garde de ne pas confondre les règles d'une vocation ordinaire et où le fidèle puisse faire son salut, avec les règles de vocation à la vie parfaite et où l'on doit faire le salut de beaucoup d'autres en Israël ; la vocation ordinaire sera presque toujours sans répugnance pour celui qui est appelé ; son Directeur sera plus embarrassé que lui-même à consentir ; c'est de la vocation extraordinaire à la vie parfaite que nous indiquons uniquement les signes, en y

désirant l'impulsion du Directeur et la défiance de l'appelé.

Servons-nous d'un auguste exemple : la sainte Vierge fut provoquée à devenir Mère de Dieu ; et ce fut comme servante du Seigneur qu'elle dit à l'ange, *que sa volonté soit faite*. Cette haute vocation fut signalée d'une manière divine, elle ne fut acceptée qu'avec le sentiment qu'eut la créature de n'y pouvoir rien elle-même et aussi avec une soumission de confiance en Celui qui est tout-puissant.

Une fréquentation ardente des sacrements doit accompagner des moments décisifs, plus d'exactitude à tous les exercices, la conversation plus habituelle avec le Bien-Aimé dans tous les moments de la journée, le calme dans tous les mouvements de l'âme, l'allégresse d'avoir à obéir, les actes qui démontrent que certain levain ne travaille plus, que le vieil homme est fortement enchaîné au fond de l'âme et comme s'il n'y était plus ; ces dispositions et toutes autres de même genre sont favorables pour la décision.

Si le Directeur décide, malgré la répugnance de l'appelé, celui-ci doit céder à l'impulsion ; sa soumission sera souvent l'acte définitif qui précède la lumière éclatante de l'Esprit Saint. Et d'autres fois cette soumission sera un des plus salutaires moyens de l'avancement spirituel qui va commencer.

Quand la vocation est assurée, il faut vérifier si le sujet n'y fait aucun obstacle par lui-même ; c'est le motif de vérifier rapidement la préparation et l'épuration déjà opérées ou tentées.

## **2. Vérifier si l'on est préparé et épuré**

La vérification qui est ici proposée, ayant deux objets sera aussi divisée en deux articles.

### ARTICLE 1er : *Révision de la préparation*

On tâche de faire entendre dans le chapitre principal sur les vertus de préparation, qu'elles consistaient en quatre choses :

- 1. Imposer silence à ses organes et aux facultés qui n'obéissent pas au silence commandé.
- 2. Recueillir les facultés plus puissantes et bien ordonnées pour soumettre les facultés dont la voix éclate contre tout ordre.
- 3. Employer au même effet notre obéissance à ceux qui nous dirigent et qu'il faut mettre dans le conseil de réduire nos facultés.
- 4. Y employer aussi les mortifications dont on doit aimer le support, comme le dernier et plus fort moyen qu'il nous reste pour nous vaincre nous-mêmes.

Nous n'avons pas dit, mais on aura assez compris par l'expérience que cette victoire n'est jamais obtenue au complet. C'est une lutte toujours renaissante. On ne s'y retrouve pas dans la même position parce que, si on fait des progrès, on a acquis plus de force et de savoir faire, si l'on peut ainsi dire ; ou bien l'ennemi qui résistait se sera affaibli. Si, au contraire, on a été assez faible pour rétrograder, le mal s'est accru, le vice est devenu plus grand et il faut de bien plus grands efforts pour regagner le terrain perdu et pour remplacer celui qu'on a omis de gagner.

On a pu d'ailleurs être entraîné par illusion, sans négligence et sans malice volontaire : ce sera une

épreuve que Dieu aura permise et dont il nous tiendra compte, si nous lui avons été fidèles.

De toutes ces positions où le travail de la préparation nous place, il faut conclure que nous ni nos Directeurs n'en jugerons la bonté que par une révision du premier état où nous étions, de l'état par lequel nous avons passé et de celui où nous sommes.

Voilà ce qu'il faut bien savoir plutôt que de passer aux vertus de consommation.

La Supérieure ou les divers Chefs sous elle auront dû garder note secrète des principaux traits qui auront caractérisé le travail de la préparation. Si ces traits ont été bien recueillis, un coup d'œil suffira le plus souvent, pour s'assurer où est le faible et quelle crainte on doit en avoir.

On dit que cela suffira le plus souvent, car il y aurait erreur de prendre toujours cette mesure pour gouverner, surtout si la préparation n'a pas eu tout le temps qui aurait pu en garantir la maturité. D'ailleurs, il y a des esprits qui se dévoilent si tard ou si lentement, que l'expérience des plus avancés dans la connaissance du cœur humain y est nécessaire plus que les observations. L'habitude rend les observations malheureusement routinières, triviales et alors insignifiantes.

De quelque manière qu'on examine le travail de la préparation, soit par le résumé qu'en rappellera lui-même le sujet, soit par les notes habituellement tenues dans un registre secret, soit par l'expérience et le jugement des plus habiles en cette matière, il faut que l'examen donne en résultat trois points de vue principaux :

- D'où est parti le sujet, quand il est entré dans l'esprit de religion et de piété ?

- Quels obstacles plus marquants a-t-il éprouvés, tant de son intérieur que du dehors ? Est-il sorti du milieu de ces obstacles ?

- Dans quel état est-il parvenu ?

Cet examen fait sans prévention humaine, en vue de Dieu et de sa gloire, donnera assez à comprendre si toutes les facultés sont en paix ou si les facultés tumultueuses sont diminuées.

Celui qui tient une passion subjuguée par le conseil et la force d'âme ou par l'obéissance et la fidélité à un bon guide, ou par la mortification dont le support habituel est son remède, peut devenir un plus grand saint que celui dont l'âme a été favorisée d'une paix constante dans ce monde. C'est une vérité fondée en raison, mais dont l'expérience s'est manifestée assez souvent pour qu'il soit inutile d'insister à en faire la preuve.

Ce n'est pas qu'une âme, qui est par la grâce toujours en paix, ne puisse être favorisée de manière à produire de grandes merveilles pour l'édification du monde ; mais Dieu dispense les dons et les épreuves à son gré et il fait briller dans l'un et l'autre et quand il veut, sa puissance et sa miséricorde.

Entre cette diversité d'esprits, il faut engager dans la haute perfection ou dans la route qui y mène tous ceux qui, parvenus à connaître leurs facultés et leurs mouvements intérieurs, n'en éprouvent et n'en montrent plus de désordonnés ou qui, étant dans le cas d'en éprouver et quelquefois les laissant voir, ont l'habitude et l'application suffisantes pour les vaincre.

Hors ces deux cas, vouloir mener les sujets à la consommation des vertus est une entreprise illusoire. C'est à se préparer qu'ils doivent être encore appliqués. Les exercices sur les vertus de consommation tourneraient infailliblement à l'accroissement de leur

vice. L'amour-propre et l'orgueil, qui imperceptiblement se mêlent à toutes nos actions, en feraient seuls leur profit. Il faut éviter cet écueil.

Supposons donc une âme dans le calme habituel et qui, lorsqu'elle est dans le cas d'en sortir, a le moyen de se dompter, soit par elle-même, soit par l'obéissance à la direction d'autrui, soit par l'emploi des mortifications dont le support lui est devenu facile ; une telle âme a reçu la préparation aux vertus.

Mais avant de la faire passer aux vertus de consommation, il s'agit de ne pas se confier à la préparation donnée, quelque soin qu'on y ait mis, il faut aller au-delà : il faut éprouver, il faut réviser, il faut vérifier la force de la préparation reçue déjà. Elle serait présumée bonne pour rester dans l'état où est le sujet, elle peut n'être pas suffisante pour faire passer ce même sujet à l'état plus relevé, à celui qui tend à la consommation.

Pour cette épreuve, le sujet sera momentanément soumis à une obéissance inattendue et contrariante à son humeur, s'il est possible ; c'est alors que l'obéissance dans laquelle on le croyait fort, pourra paraître faible peut-être et qu'il y aura lieu de douter qu'il soit prêt à entrer dans la voie difficile de la consommation.

Pour avoir une épreuve entière, on passera de l'épreuve de la soumission forte et inattendue, à l'épreuve d'une mortification également inusitée et l'on verra par là si le support des mortifications est véritablement acquis.

On peut observer ici que jusqu'à ce moment de révision des épreuves, l'emploi de l'obéissance et du support des mortifications avait eu pour objet d'aider à subjuguier les émotions de quelques facultés de l'âme mal domptées et que, dans l'épreuve dont on vient de

parler, il s'agit d'obéir sans motif comme de supporter des mortifications sans utilité apparente ; l'un et l'autre d'une manière indépendante de notre raison et de notre conseil ; c'est aimer alors l'obéissance pour l'obéissance, les mortifications pour les mortifications.

La différence des deux cas successivement présentés doit s'apercevoir. Dans le premier cas, on se préparait, on essayait son âme, on apprenait à la connaître et à savoir la maîtriser ; dans le second cas, on entre dans la voie de perfection, on essaye plus que de se vaincre et se maîtriser, on fait un premier essai pour quitter sa nature et pour s'élever à un état plus parfait.

L'obéissance d'Abraham qui mène sur un lieu élevé son fils pour l'y offrir en holocauste ; les mortifications de Job qui, destitué de tous ses biens, est devenu l'opprobre de tout ce qui l'environne sont les exemples sur lesquels il faut apprendre non seulement à marcher, mais à se soutenir avec courage, avec calme, avec constance.

Cette idée fait frémir la nature humaine, c'est que cette nature n'est que faiblesse et néant. On l'a préparée avec peine, on a cru l'ennoblir, l'élever infiniment et voilà que devant les vertus de consommation, à l'aspect du terrain, à un misérable assaut d'obéissance et de mortification, elle s'arrête, elle est prête à reculer.

Il faut en convenir et il faut en être intimement pénétré, ce n'est pas de la nature humaine et de ses forces que les vertus véritables, celles qui mènent à la consommation doivent être attendues, c'est de la grâce, uniquement de la grâce sanctifiante ; c'est assez que la nature s'anéantisse et se laisse traîner sans résistance, comme le fils d'Abraham suivait son père que l'esprit seul de Dieu menait au lieu du sacrifice ordonné.

Heureuse l'âme qui, entrant ainsi dans les vertus de consommation, respire pour ainsi dire un air nouveau, qui sent déjà toute la différence de son état de préparation où elle domptait la nature, à celui de consommation où elle oubliera la nature humaine pour se revêtir, si l'on peut ainsi dire, d'une nature divine. La crainte de n'en être pas digne est son seul embarras.

La préparation étant ainsi révisée et vérifiée, il faut aussi s'occuper de réviser et vérifier l'épuration.

#### ARTICLE 2ème : *Révision de l'épuration*

La préparation se saisit pour ainsi dire de l'âme et en attaque les grands défauts ; l'épuration recherche les racines funestes du mal et les petites semences de vertus, pour extirper les unes et tâcher de favoriser les autres.

Quand il faut passer aux vertus de consommation, on a vu combien il devenait nécessaire de vérifier d'abord l'état de préparation. Dans ce même cas, vérifier l'état d'épuration n'est pas une chose moins importante.

On rappelle ici par nécessité seulement ce qu'on a dit pour la révision de la préparation et qui doit s'appliquer à la révision de l'épuration.

Le travail de l'épuration sera examiné par le résumé qu'en pourra faire le sujet et par les notes tenues dans un registre secret et par l'expérience et le jugement des plus habiles en cette matière.

Il faut dans la révision de l'épuration, comme dans celle de la préparation, que l'examen donne en résultat trois points de vue principaux :

- D'où est parti le sujet quand il est entré dans l'esprit de religion et de piété ?

- Quels obstacles a-t-il éprouvés soit de son intérieur, soit du dehors et en est-il sorti ?
- Dans quel état est-il parvenu ?

Si la révision de l'épuration est dans sa marche comme on vient de le voir, la même que la révision de la préparation, elle est différente dans sa matière et exige en cela un développement qui lui est particulier.

On a vu que l'épuration porte :

- Sur l'indolence dans l'état où l'on est parvenu et la malice des causes de cette indolence ;
- Sur nos faiblesses, nos penchants, nos incertitudes ;
- Sur les contrariétés, les suggestions et les tentations qui nous surviennent.

Le sujet constamment rétif et entravé dans cette épuration ou dans l'une des parties dont elle se compose n'est pas encore appelé à des vertus qui se déploient sans servitude et sans liens. La consommation des vertus ne lui est pas ouverte.

L'admission fautive à l'étude des vertus de consommation serait pour un tel sujet la source d'une illusion mortelle.

On n'entre point dans la haute perfection avec l'indolence sur l'état où l'on est déjà ; on n'y entre point avec l'insensibilité sur la malice que renferme cette indolence.

On ne prétend pas à la consommation des vertus lorsqu'on ne sait pas suppléer à la faiblesse par la force de Dieu ; prévenir ou détruire ses penchants par l'abaissement de la nature d'où ils proviennent tous ; quitter au besoin toute incertitude, en nous abandonnant dans les conseils de ceux qui nous sont donnés par Dieu pour nous guider sur la terre.

On n'est que demi-chrétien, on est loin de la consommation, lorsqu'on ne sait pas opposer aux contrariétés la longue patience, aux suggestions malignes et subtiles le ferme propos du bien, aux tentations de tout genre les actes qui leur sont contraires.

Lorsqu'on puise à la source de la grâce, lorsqu'on est environné de secours de tous les genres et qu'on ne brise pas les misérables liens dont il vient d'être parlé, prétendre autrement que de bien loin et comme un impuissant, après les vertus de consommation, c'est méconnaître la perfection, c'est en ignorer l'importance, c'est vouloir se placer à la table de l'époux sans la robe nuptiale, c'est prendre à cette même table le poste élevé d'où il faudra descendre avec confusion.

Nous supposons ici, pour l'épuration, qu'il s'agit de réviser les conditions remplies, comme nous l'avons fait sur la révision de la préparation ; supposons une âme chaque jour plus craintive de ne pas plaire à Dieu et plus désireuse de s'en rendre digne, dont tous les actes reposent sur la force du Tout-Puissant, dont la nature et les penchants s'abaissent et s'anéantissent insensiblement, qui remet ses incertitudes à l'autorité que Dieu a laissée sur la terre pour les résoudre, qui garde la douceur et la patience si elle est contrariée, qui rappelle ses bons propos si des suggestions opposées lui surviennent, qui, aux tentations de l'orgueil, oppose les actes soudains d'humilité, aux tentations de défiance la foi dans les promesses, au découragement l'espérance de tout ce qui est dans le ciel, à chaque passion l'invocation de Dieu et la vertu qui est attaquée : l'épuration est parfaite.

Mais il faut, avant de s'engager dans le chemin qui est celui de consommation, l'arrêter un moment, éprouver, réviser, vérifier, comme on l'a fait sur la préparation.

*Qui sera digne d'entrer dans le tabernacle, s'écrie David ? Ce sera, continue le prophète, celui qui est sans tache et qui est revêtu de justice...*

Quelle condition pour aller à la consommation des vertus ? C'est celle d'être innocent dans la nature et puis de se revêtir de justice comme d'un vêtement, dont la séparation, si elle a lieu jamais, amènera la honte de la nudité, dont le déchirement deviendrait le plus grand sujet d'affliction.

Pour éprouver et vérifier l'épuration, on ne se contentera pas de demander au sujet en quoi consiste chaque article de l'épuration, ce qu'il doit pourtant savoir d'une manière aisée et imperturbable.

On ne se contentera pas de l'application des règles que le sujet aura pu faire, pendant le travail d'épuration, aux actes de sa conduite. Il faut de plus trouver des sujets d'épreuve analogues à l'épuration et dans un sens approchant ou différent, il n'importe, des épreuves indiquées plus haut sur le fait des vertus de préparation.

Nous en donnerons trois exemples seulement :

**Le premier objet** de l'épuration est de se défaire de l'état d'indolence sur le degré de vertu où l'on est et d'y substituer la crainte toujours renaissante de ne pas plaire à Dieu autant qu'on le désirerait, par l'emploi de ce que sa bonté nous a donné.

Pour l'épreuve, on suivra la conduite du sujet dans le changement d'occupations qu'on lui aura données en vue d'éprouver son obéissance et son support des mortifications, ou dans quelque vue que ce soit.

L'une des occupations sera plus analogue à ses goûts ou à son savoir, l'autre le sera moins. Il faut également l'observer dans l'une et l'autre.

En prenant les occupations analogues à son goût ou à son savoir, sa crainte, s'il est bien épuré, sera de donner à un talent acquis ou à sa délectation naturelle, une activité et une satisfaction qui viendraient mieux d'obéissance et de soumission à ce qui lui est commandé.

Si le sujet passe aux travaux qu'il sait moins faire et qui sont moins à son goût, sa crainte de déplaire à Dieu diminuera à proportion que la mauvaise réussite au travail pourrait lui donner plus de sujet de s'humilier.

Si au contraire la crainte de déplaire aux yeux de Dieu diminue à raison de la meilleure réussite aux choses extérieures, si la mauvaise réussite procure un embarras qui ne s'explique pas, si elle suscite une confusion qui est produite par la crainte du secret orgueil, ou de moins d'estime auprès des hommes, l'épuration n'est pas fort avancée.

Mais l'épreuve en est faite. Il faut instruire et retravailler le sujet ; exciter le désir de ne plaire qu'à Dieu et la crainte de ne pas y réussir.

**Le second genre** de choses soumises à l'épuration comprend nos faiblesses, nos penchants, nos incertitudes. On en a vu l'explication déjà.

Pour éprouver l'état d'épuration il ne faut point hésiter à proposer au sujet qu'on examine les choses en quoi sa vertu a été quelquefois plus faible ; celles où ses penchants se sont montrés forts, ou celles dans lesquelles quelque attache mal rompue lui laisse l'incertitude et suspend son action.

La promptitude plus ou moins grande à revenir aux règles données et la fermeté aussi avec laquelle ces règles seront embrassées fait la mesure sur laquelle on appréciera le degré d'épuration.

**Le troisième genre** de choses qui sont l'objet de l'épuration, se renouvelle assez naturellement lui-même : ce sont les contrariétés, les suggestions, les tentations.

Pour éprouver à cet égard un sujet, il suffit de l'abandonner à lui-même quelques moments et de s'assurer quelles sont ses décisions, lorsqu'il a à les prendre de lui-même spontanément.

Si les règles ne lui étaient pas connues, ou qu'il ne s'agit pas d'éprouver son degré d'épuration, on ne devrait pas essayer ni avoir l'air de l'abandonner : car c'est le soutien mutuel qui garantit la sainteté des chrétiens et particulièrement celle d'un ordre monastique.

Lorsque dans la plupart des cas qui viennent d'être indiqués, le sujet dont on examine le degré d'épuration ne se sépare pas plus de la règle de justice et de conduite qui lui a été enseignée qu'il ne se séparerait de son vêtement, on pourra bien répéter encore avec le prophète : qui sera digne d'entrer dans le tabernacle ? Mais ce sera pour louer Dieu et bénir ses miséricordes.

Pour que l'épuration ainsi vérifiée soit estimée suffisante, il faut que, dans le sujet, l'application des règles enseignées n'éprouve aucune résistance de la volonté, qu'elles ne soient point laissées hors d'usage par une sorte d'oubli ; mais que l'inexactitude à quelques égards dans l'application ne vienne que de quelque défaut de caractère que l'on peut croire corrigible par le temps, comme serait la légèreté de l'âge, la gaieté, la vivacité, ou bien certaine lenteur habituelle, la tristesse de circonstances etc.. Autre chose serait de l'humeur, du caprice, du caractère vain, paresseux, incliné à la frivolité, amateur des choses nouvelles, inconstant, ou de toute disposition habituelle qui constitue une passion simple, mais dangereuse.

L'épuration est satisfaisante lorsque les règles en sont bien connues et que la pratique de ces règles est habituelle, pour tous les cas qui s'y rapportent.

La double vérification de la préparation et de l'épuration ressemble à celle que l'on ferait des fondements jetés dans un terrain mal connu et sur lequel pourtant on va se décider à élever un grand édifice ; ces fondements sondés, reconnus et estimés solides, il faut agir.

On s'est assuré de la vocation à l'état parfait, l'âme est préparée, elle est épurée de ce qui conduisait au mal, de ce qui nuisait au bien. Il s'agit de lui tracer des règles pour aller plus loin et jusqu'où elle pourra se porter. C'est l'objet du troisième paragraphe annoncé dans la division de cette partie.

### ***3. Entrer dans les voies de consommation***

Chaque vertu peut être portée à ce degré de perfection où on l'appellera 'vertu consommée'. Mais il ne suffit pas de porter une seule vertu à ce degré pour que celui qui l'exerce soit consommé dans la vertu. Il est nécessaire pour en venir jusque-là de mener du même mouvement plusieurs vertus principales, de se placer dans un tel état que toutes les vertus à la fois se ressentent de ce progrès et qu'il n'en soit pas une, à la fin, qui ne puisse être exercée facilement d'une manière analogue aux plus parfaites et aux plus habituelles.

Les vertus par lesquelles il est utile de s'engager dans ce travail, sont nommées vertus de consommation.

Dans l'Institut, les premières des vertus qu'il faut porter jusqu'à consommation sont celles qui peuvent opérer en nous le sacrifice entier du vieil homme ; les autres servent à l'offrande pure que le nouvel homme doit porter jusqu'aux pieds de son Dieu.

Ces deux considérations vont donner lieu à des règles distinctes qui feront le sujet de deux articles.

## ARTICLE 1<sup>er</sup> *Manière de consommer le sacrifice du vieil homme*

Les vertus plus nécessaires pour cet objet sont celles indiquées dans l'Institut au nombre de quatre, comme devant être comprises aux vertus de consommation.

Elles ont été appelées : humilité, modestie, abnégation de soi-même, renonciation au monde.

C'est à ces quatre vertus qu'il faut d'abord donner le mouvement qui doit, sous le rapport de l'anéantissement du vieil homme, opérer la perfection consommée. Les vertus qui en sont les conséquences ou les compagnes pourront être indiquées ensuite.

### *1) De l'humilité*

L'humilité chrétienne est la reconnaissance de notre néant en toutes choses. Ici la définition, comme il est facile de le sentir, comprend la règle ; mais on se tromperait bien si l'on croyait que l'application, pour en venir à une vertu consommée, soit toujours simple et facile.

Le sentiment de notre néant en toutes choses est plus de raisonnement que de pratique. On convient que ce doit être ; on se porte à le vouloir ; mais le vieil homme s'oppose à son anéantissement. Il s'assoupit quelquefois ; mais c'est pour revivre là où il serait essentiel que son néant fût plus entier.

On a donc fait quelques actes plus ou moins rapprochés d'humilité, mais on n'est pas humble substantiellement ; on avance avec efforts vers l'humilité chrétienne, mais comme des naufragés qui

nagent vers le rivage : à chaque fois qu'on s'en croit possesseur, on s'en voit éloigné par les flots qui reculent et nous emportent en arrière.

Le sentiment de notre néant qui fait l'humilité chrétienne est arrêté ou par nous-mêmes, ou par une cause qui vient de l'extérieur.

Par nous-mêmes, c'est-à-dire par une complaisance secrète en nos qualités, ou dans les germes de vertus, ou dans des dispositions que nous croyons être un mérite en propriété, soit que nous oublions de qui il nous vient, soit que nous oublions la fragilité qui peut nous en causer à chaque instant la perte.

Pour l'anéantissement que procure en toutes choses l'humilité chrétienne, il faut avoir toujours présentes et la cause d'où tout vient et la cause qui soutient tout : que jamais rien dans l'habitude de nos vertus ne prenne la place de cette cause et ne se mélange avec elles.

Qualités, vertus, dispositions au bien... tout vient de Dieu, tout se conserve par Dieu lui-même. Recevant toutes ces choses de Dieu et les conservant par lui, notre sentiment, si nous les désirons, si nous les avons obtenues, si nous les rappelons, doit être celui de la louange à Dieu et de notre humilité, celui de la reconnaissance à côté de notre propre et entière impuissance.

Comme une paille qui, pour quelque temps, n'est pas brisée et ne devient pas encore le jouet des vents ni la matière du fumier, les tempêtes roulent au-dessus d'elle, les jours et les nuits se succèdent pour la faire grandir ou pour la rafraîchir, elle sert de conduit imperceptible aux grains qui doivent la couronner, couverte d'or à son enduit, forte et élancée avec grâce malgré toute sa fragilité, que sera-t-elle si un souffle la flétrit avant sa

maturité, ou la brise avant la formation totale du tribut dont elle doit bientôt présenter l'offrande ?

Ainsi l'âme dans les desseins de Dieu est comme l'organe des plus riches productions dans l'ordre moral ; mais autant impuissante à se créer que le serait la paille, elle est renfermée dans ce qu'elle a reçu et n'a d'autre mérite propre que celui de remplir fidèlement et toujours avec une sainte crainte sa destinée, se couronnant de fruits qui ne glorifieront justement que le seul auteur de toutes ces choses.

Si cela nous paraît avoir été la règle après la création et avant la chute de l'homme, combien plus la vérité doit en être sentie dans l'ordre de la rédemption opérée par JESUS-CHRIST.

Ce Dieu fait homme a porté sur la terre la leçon et l'exemple de l'humilité chrétienne. Il a enseigné que le retour sur soi-même, pour s'attribuer aucun genre de mérite, était une abomination, un larcin de ce qui est dû exclusivement à Dieu son Père et une impiété qui place l'homme au lieu où Dieu seul doit régner.

La nature humaine par l'orgueil de notre premier père fut tellement dégradée, les voies de l'homme vers la sainteté et la justice étaient tellement corrompues, qu'il fallut l'effusion de la grâce, pour que cette nature ne continuât pas à se faire son idole d'elle-même, ce qui est l'idolâtrie la plus étendue qui se soit établie sur la terre.

Mais celui qui a la grâce et la révélation de JESUS-CHRIST, celui qui est régénéré par le sang de ce divin Sauveur, qui veut cesser d'être le vieil homme, que doit-il ajouter à cette leçon d'humilité que les paroles et les exemples de notre Christ nous ont donnée, si ce n'est d'en faire la pratique de chaque instant de sa vie ; de ne s'attribuer rien parce que tout est à Dieu et vient de Dieu, de détruire dans son âme les retours les plus

éloignés, les idées les plus légères qui nous placent là où doit être l'auteur du bien et nous en laissent éprouver une complaisance, complaisance d'idolâtrie lorsqu'elle serait transitoire, légère, presque imperceptible ?

Le sentiment de l'humilité chrétienne et du néant de l'homme n'est pas seulement arrêté par l'imbécillité de notre nature, il l'est aussi par des causes qui viennent de l'extérieur.

Le langage tout entier des hommes, le commerce entier de leur vie dans toute société, ne consistent-ils pas à s'attribuer ou à se refuser réciproquement le mérite de leurs qualités ou de leurs actions respectives. Ce langage corrupteur est, en quelque sorte, comme l'air qu'on respire ; on ne saurait le purger de ce qu'il a de funeste et de plus mortel.

Si quelques-uns, en petit nombre, y mettent une certaine retenue et quelque décence, combien d'autres poussent leur manière de parler jusqu'à l'adulation. Sous ce terrible et fatal rapport le commerce social est comme une fournaise ardente, d'où il faudrait un miracle pour que nous en sortissions sains et saufs.

Si vous êtes convaincues du néant de l'homme et que la grâce dans la solitude vous ait pénétrées, imbues, pour ainsi dire, de l'humilité chrétienne, ah ! fermez vos oreilles aux accents subtils de l'idolâtrie. Prenez pour idolâtrie déplorable tout éloge qui n'est pas adressé à Dieu et à Dieu seul ; priez pour ceux qui sont dans l'erreur ; abjurez l'opinion qu'on veut vous faire partager ; dites du fond de votre cœur, dites aussi de bouche, si vous avez quelque droit à parler ; dites avec l'accent de la conviction : Dieu est tout et nous ne sommes rien. La louange est un mauvais chemin si elle ne s'adresse à Dieu seul. C'est bien assez pour l'homme

s'il est justifié devant la justice du Seigneur, en ce sens qu'il soit exempt de blâme ; et que la miséricorde couvre ses péchés.

Dans l'Institut et parmi les sujets surtout qui seront admis à travailler à leur consommation dans la vertu, il faut se faire une étude de corriger, de changer tout langage qui tient, quelque petitement que ce fût, à l'adulation.

Il faut regarder comme une peste ces louanges qu'on appelle délicates dans le monde et dont la tournure subtile fait le plus subtil poison.

On doit y répondre par un retour à la louange de Dieu seul. Celle qui l'entend sans ce retour manque à l'œuvre de la consommation.

Celle qui se permet cette tentative ne doit pas moins se la reprocher et en faire l'objet d'accusation, pour peu qu'il y ait eu de la volonté ou du goût à le faire. Si elle n'a été que l'organe de Satan, elle doit s'en humilier et considérer si la légèreté et l'inconséquence dont le tentateur s'est servi n'est pas en elle une cause fautive et qu'elle pourrait corriger.

La consommation de la vertu, il faut bien y prendre garde, ne renferme pas en soi son trésor et l'on ne va pas à la consommation, si l'on n'aide puissamment et autant que la grâce y porte, à la vertu des autres.

Le sentiment de notre néant en toute chose, en toute action, sans complaisance secrète en nos qualités, ou dans nos germes de vertus ou dans les dispositions au bien que nous éprouvons, voilà ce qui, exercé constamment, fera notre humilité chrétienne.

Rapporter toutes choses à Dieu créateur et conservateur, à JESUS-CHRIST, son Fils unique, auteur de la grâce, au Saint-Esprit qui nous a été envoyé.

Regarder comme abomination et idolâtrie l'attribution sourde à nous-mêmes de quoi que ce soit entre les dons et les vertus, ne recevoir point cette adulation d'autrui sans la rejeter aussitôt, ne pas la laisser approcher, se trouver impuissante à la donner à la créature, abhorrer l'échange qui s'en établirait avec les compagnes de nos exercices, voilà comment se constitue l'humilité portée à la consommation.

## **2) De la modestie**

La modestie est la manière d'accepter et soutenir les avantages que vous croyez ne pas vous être dus.

La modestie, dans les signes extérieurs auxquels on donne ce nom, peut bien souvent être l'expression de l'humilité qui vient d'être expliquée, soit que le néant bien senti de nos qualités intérieures écarte nos propres prétentions et nous fasse repousser l'éloge, soit que le néant connu de quelques avantages extérieurs du corps nous les dérobe à nous-mêmes et les mette à l'abri de tous regards sous les livrées de la pudeur.

Cette modestie extérieure, qu'elle vienne soit d'humilité, soit d'une disposition naturelle ou acquise est une qualité estimée dans le monde par des juges délicats, mais autrement précieuse dans les vierges consacrées au Seigneur.

Cette qualité, manifestée à l'extérieur et dont l'effet est puissant, n'est pourtant pas la chose qu'il s'agit ici de porter à sa consommation. Notre puissance est assez bornée en ce qui regarde nos habitudes extérieures, quand l'âge les a confirmées.

Il s'agit ici du sentiment habituel de modestie qui devient vertu excellente et profonde de l'âme et que l'on peut perfectionner. La vertu de modestie porte, sans doute, secours à l'humilité et à la chaste pudeur ; mais, se prêtant avec même utilité à toutes les autres vertus,

elle ressemble au vernis qui recouvre, sans leur nuire, la verdure et les fleurs et les défend d'être altérées.

Le sentiment actif et délicat de l'âme que l'on appelle modestie tiendra sa perfection de sa vivacité, de sa délicatesse, de la défense qu'elle oppose à l'atteinte de la mesure dont elle se sert pour condamner ou tolérer.

Vivacité à s'émouvoir, délicatesse à sentir, promptitude à se défendre, excellence de la mesure qui fait sa règle.

**Vivacité à s'émouvoir :** La modestie est destinée à garder les autres vertus des atteintes de l'amour-propre qui les souille, les pervertit et tout au plus ne leur laisse qu'un faux brillant. Garante et sentinelle de la sainteté de nos vertus, placée à côté de l'ennemi actif et subtil qui les attaque, elle ne peut se laisser endormir sans que tout, à chaque instant, soit en péril.

S'émouvoir même à une fausse alarme fait la sûreté d'une place assiégée. S'émouvoir avec la rapidité de la lumière qui éclate et perce tout ce qu'elle atteint, c'est la première et plus précieuse qualité de la modestie.

L'amour-propre, dit-on, est fort susceptible ; il se croit blessé d'une approche autant que d'une atteinte offensante.

La modestie, qui est opposée en nous à l'amour-propre, doit, s'il est possible, ne pas y être inférieure en surveillance. Il faudrait que le ressort qui lie les facultés diverses de notre âme, ne permît point à l'amour-propre de remuer sans que la modestie fût émue à l'avance, comme le mouvement d'une horloge fait que le marteau s'élève avant que le timbre puisse sonner.

La lenteur de la modestie à s'émouvoir laisse l'amour-propre s'emparer du terrain. L'humilité viendra

lentement et avec réflexion réparer une partie du mal ; la modestie émue à propos le prévenait en entier.

La vivacité de la modestie à s'émouvoir est une de ses perfections.

**Délicatesse à sentir ce qui l'attaque :** C'est une autre qualité précieuse de la modestie.

La délicatesse à sentir les atteintes où la modestie est compromise, ne consiste pas à prendre subitement pour soi une allusion, une allégorie, un exemple où l'on ne pensait pas à nous et que notre sot amour-propre nous applique sans raison. C'est là, au contraire, un défaut de modestie dont nous sommes bien souvent les dernières à nous apercevoir.

La délicatesse ici serait bien mieux à ne pas croire, à ne pas se douter, s'il est possible, que l'allusion, l'allégorie, l'exemple ou toute autre préparation de flatterie puisse nous concerner.

La délicatesse est à sentir en nous les qualités opposées moindres ou nulles qui nous laissent étrangers à l'exemple.

La délicatesse est de ne pas passer à une demi-complaisance, mais d'en sentir le danger, l'assouplissement et, si l'on peut ainsi le dire, le poison.

**Promptitude à se défendre :** Comme la modestie atteinte s'en explique aussitôt par la rougeur du visage, ainsi il faudrait qu'elle s'expliquât par le désaveu que l'âme donnerait au mot ou à l'action qui a suscité ce mouvement.

**Mesure qui fait sa règle :** Le caractère de cette mesure est d'être toujours sur l'estime de nos avantages plus bas que les autres ne voudraient. Celui-là n'est pas modeste qui se croit plus ou autant que les autres l'estiment.

Si la modestie humainement considérée doit s'émouvoir, sentir, se défendre et poser la mesure avec rapidité et justesse, que faut-il dire du sentiment de modestie dans le chrétien, que faut-il en penser dans les Filles de Marie ?

La modestie régnera dans le cœur et sur le front, dans les sentiments de l'âme comme dans les habitudes du corps ; elle y sera dans une surveillance perpétuelle.

Il ne s'agit point pour la modestie des vierges dans l'Institut de considérer, d'apprécier leurs vertus ou leurs qualités ; l'humilité chrétienne les a anéanties devant Dieu.

Il s'agit de savoir avec quel sentiment on recevra les grâces dont l'abondance ne vient pas de notre mérite, mais dont la faveur éclate quelquefois au sein du couvent.

*Je suis la servante du Seigneur, que ses desseins sur moi s'accomplissent* : voilà le mode où vous devez rester pour imiter votre divine protectrice.

C'est là et ce sera toujours là la grande leçon de modestie : vous concurrez aux œuvres de Dieu comme sa Servante ; ce sont ses desseins et non les vôtres qui s'accompliront ; s'ils éclatent en vous ou que vous en soyez l'instrument, n'êtes-vous pas la paille que le concours des merveilles opérées de Dieu et sans que l'œil puisse suivre sa main, doit charger de plus de richesses et de plus de couronnes qu'elles n'en sauraient porter ?

Le sentiment et la pratique de la modestie dans cet état seront portés à la consommation où cette vertu peut atteindre.

### **3) De l'abnégation de soi-même**

Lorsque l'humilité chrétienne et la sainte modestie ont reçu leurs règles, ou formé leurs habitudes, il reste à diriger nos appétits et nos volontés ; c'est à leur sujet que l'abnégation devient nécessaire.

*"Que celui qui veut être mon disciple se renonce lui-même et qu'il me suive" (Mt, 16,24).*

Une personne vraiment religieuse doit renoncer à sa sagesse, à son esprit, à sa volonté, aux commodités, au luxe, à la délicatesse, à ses désirs, à ses curiosités, à toute préférence.

L'abnégation de soi-même renferme tout le système des mortifications ; la vie mortifiée consiste à se renoncer perpétuellement.

Si, dans la préparation à la vie que doivent suivre les Filles de l'Institut, elles ont été instruites et engagées au support des mortifications, ce n'est pas qu'elles dussent en rester là, en avançant vers la perfection.

Leur vertu ne sera consommée que par l'accomplissement des desseins entiers de JESUS-CHRIST leur divin Epoux. Il leur faut non plus le support, mais l'amour des mortifications.

On acquiert cet amour en se renonçant soi-même. On se renonce en abjurant l'attachement à son corps et l'attachement à sa propre volonté.

**Sur l'attachement à son corps :** On n'est point dans le couvent pour avoir plus de commodités qu'on n'en aurait dans le monde. On a embrassé la croix de JESUS-CHRIST S'en dégager par mille complaisances indiscrètement demandées aux Chefs, c'est renoncer la

croix de JESUS-CHRIST et non pas se renoncer soi-même.

L'abnégation en ce qui concerne le corps, consiste à ne point s'inquiéter de lui, ni des commodités qu'il sollicite. Toute délicatesse sur le boire, sur le manger, sur les usages journaliers de la vie doit être crucifiée.

Les petites incommodités s'offrent à Dieu seulement et en reconnaissant qu'elles sont peu de choses.

Les maladies qui ont besoin de secours sont reçues avec résignation. On ne doit pas les dénier, ni en déguiser les symptômes. Elles s'annoncent d'elles-mêmes et on en récite fidèlement le commencement, les progrès, les variations, les principales circonstances.

Mais pour une insomnie demander la dispense du lever et des exercices du matin, pour une douleur supportable se refuser aux travaux de son office, par crainte d'une maladie à venir se faire soigner comme si l'on était malade et autres choses semblables, est-ce porter la croix de JESUS-CHRIST ? Est-ce être morte à soi-même ? N'est-ce pas montrer tout son attachement à la vie et une extrême sensibilité aux maux plus légers qui l'accompagnent.

Filles de Marie, dégagez-vous de cette sujétion trop grande à votre corps, songez aux choses spirituelles, renoncez d'abord à la partie plus abjecte de votre existence.

**Sur l'attachement à la volonté :** L'abnégation de vous-mêmes doit être plus entière, parce que la chose est possible.

Votre volonté n'a point de nécessités auxquelles il faille malgré soi obéir. Elle peut, elle doit être entièrement immolée.

Vouloir ce que Dieu veut, s'en remettre à l'ordre des Supérieurs auxquels l'obéissance est promise, voilà ce que le cœur et tous les mouvements extérieurs doivent confirmer.

Quelle chose Dieu peut-il vous donner par sa volonté qui vous soit nuisible ? Il est votre Père, il est le modérateur de toutes choses.

Quelle chose au contraire pouvez-vous lui demander qui doive sciemment et infailliblement tourner à votre plus grand bien ? Lui demanderez-vous des peines, elles vous perdront si vous n'avez la force de les supporter. Lui demanderez-vous des consolations et des joies intérieures ? Elles pourront ne pas tourner à votre salut, si vous avez besoin d'épreuves qui vous fortifient. Vous êtes par la faiblesse de votre nature, dans le cas d'appeler bien ce qui est mal, d'appeler mal ce qui est bien. Le sacrifice de votre volonté ne laissera que la volonté de Dieu qui est votre Père.

\*\*\*

## **LECTURES COMPLEMENTAIRES SUR LA METHODE DE DIRECTION DU P. CHAMINADE**

*Les vertus de Consommation sont traitées plus à fond dans un document qui a pour titre : "Direction sur l'Institut de Marie" conservé dans le cahier de noviciat du P. Charles Rothéa et publié dans "Direction" Vol. I, 1012-1051.*

*"Revêtir le Christ" (In His Likeness), une brochure du Père Quentin Hakenewerth, présente une synthèse contemporaine fidèle de la méthode de direction sous une forme pratique et facilement accessible. L'utilisation de cette brochure est particulièrement conseillée pour l'enseignement et la pratique de la méthode des vertus.*

## **DOCUMENT 16 :**

### **"Trois conférences du P. Chaminade aux Filles de Marie sur la perfection et l'esprit de l'Institut"**

*(ECRITS DE DIRECTION I, § 1132-1180)*

*Nous ne connaissons pas les données historiques sur ces trois conférences, qui ont dû être données d Agen au cours d'une visite du Fondateur dans les premiers temps de l'Institut des Filles de Marie. Le texte est celui d'un exemplaire de ces trois conférences conservé aux Archives de la Société de Marie.*

*La première conférence donne une vue d'ensemble des vertus et ensuite développe les vertus de Préparation. Les deux autres conférences sont centrées sur le travail de Purification. Prises dans leur ensemble, ces conférences nous permettent d'accéder à l'enseignement du Fondateur lui-même sur la croissance spirituelle.*

#### **16.1. Première conférence**

A la plus grande gloire de Dieu, salut du prochain, abnégation de soi-même et obéissance.

*"Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait."*

Ce fut là le texte que prit notre bon Père pour la première conférence qu'il nous fit sur la perfection. JESUS-CHRIST adresse ces paroles dans son Evangile à tous les chrétiens, mais il en fait un précepte à toutes les personnes religieuses, de manière que nous sommes obligés de tendre à cette perfection désirable de notre Père céleste ; nous ne parviendrons jamais à l'atteindre, mais nous devons y travailler sans relâche et en faire notre occupation principale : pour nous animer à ce travail, il faut considérer ce que c'est que cette

perfection où nous sommes appelés et quels sont les moyens que nous devons employer pour l'atteindre.

La perfection consiste à se dépouiller du vieil homme et à se revêtir du nouveau ; or qu'est-ce que le vieil homme ? C'est cette nature corrompue que notre père Adam nous a laissée ; il faut donc faire mourir cette nature, nous en dépouiller entièrement pour que le nouvel Adam se forme en nous. Quel est ce nouvel homme ? C'est JESUS-CHRIST. Le vieil homme était terrestre puisqu'il est formé de terre, le nouvel homme est tout céleste, puisqu'il vient du ciel ; le premier ne cherche que les choses qui peuvent le satisfaire, le second met son plaisir à s'en priver ; le premier recherche l'estime des créatures, le second ne veut que leur mépris ; le premier enfin s'attache à tout ce qui passe, rampant continuellement sur la terre, le second, au contraire, méprise tout ce qui est sur la terre, s'élève sans cesse vers l'éternité, vers Dieu qui est son Père céleste. – Détournons-nous donc de cette misérable terre, regardons les choses d'en haut, ne rampons plus comme des esclaves.

Mais quels moyens avons-nous pour opérer cette mort et acquérir cette belle perfection ? Ceux que nous offre l'Institut ; et si nous prétendions les chercher ailleurs, nous serions dans l'illusion, nous nous fatiguerions en vain, il semblerait que nous ferions beaucoup de chemin, mais tout ce travail n'aboutirait à rien, parce que nous ne le ferions pas dans l'ordre.

Quel est donc cet ordre que nous devons suivre ? Le voici : premièrement, nous exercer aux vertus de préparation qui sont le silence, par lequel nous parvenons à faire taire en nous toutes les voix indiscretes qui nous empêchent d'écouter notre Dieu, qui fait aussi que nous sommes maîtresses de nous-mêmes et des passions qui nous font la guerre.

Le recueillement, non ce recueillement qui fait qu'on est absorbé en Dieu, mais le recueillement de notre Institut qui consiste à recueillir, à ramasser les efforts qu'on a faits dans la pratique des vertus qui nous sont proposées ; à voir où on en est, quel est le fort et le faible ; la pratique de cette vertu fait qu'on se connaît, elle donne des moyens de remédier aux maux de l'âme parce que, si je vois que je suis faible sur un point et fort sur un autre, je porte ma force du côté de ma faiblesse et je remédie au mal qui aurait fait de grands progrès sans cette connaissance que le recueillement m'a donnée.

La troisième vertu de préparation est l'obéissance, par laquelle nous nous livrons entre les mains de nos supérieurs, afin qu'ils nous aident à vaincre notre nature et qu'ils nous ordonnent les remèdes dont nous n'avons pas le courage d'user nous-mêmes.

Le support des mortifications est le quatrième ; il faut être courageux pour la pratiquer et avoir un grand désir de son anéantissement propre ; une religieuse qui est animée de ces sentiments prie ses Supérieurs de ne pas l'épargner, elle consent à être mortifiée, humiliée, contredite en tout sens ; pourvu que la nature meure et que la grâce triomphe, que lui importe.

On appelle ces quatre vertus des vertus de préparation, parce qu'en effet, elles ne font que préparer une âme à se revêtir de cette belle robe de justice qui est la perfection. Après que l'âme est ainsi préparée, elle n'a fait qu'une petite portion du travail, il faut qu'elle recommence avec nouvelle ardeur, ou qu'elle passe par une seconde période qui est l'épuration.

L'épuration consiste dans un travail assidu que l'on fait sur soi-même, dans des examens exacts, pour découvrir les racines du mal et les caractères, car dans la préparation on n'a fait que couper les branches, mais

dans l'épuration on cherche les petites racines pour les extirper et les détruire.

Pour nous faire mieux comprendre, le bon Père nous fit la comparaison de la racine de nos vices avec le chiendent ; cette mauvaise plante, dit-il, tient si fort à la terre que si on a le malheur d'en laisser une bien petite branche, elle se reproduit aussitôt et le champ où on l'a laissée, est, huit jours après, couvert de cette herbe et en plus grande quantité qu'auparavant.

Il en est de même de nos vices, si nous ne faisons que les couper, ou si, lors même que nous arrachons les racines, nous en laissons quelques-unes cachées dans la terre de notre cœur, nous n'avons rien fait. C'est pour cela qu'il faut examiner avec soin dans l'épuration non seulement les fautes, mais encore les causes qui les font commettre et s'attacher à les détruire ; on a besoin d'un grand courage et d'une bonne volonté, mais la vue de cette montagne sur laquelle nous trouverons notre Dieu doit bien nous animer à ce travail.

Après le travail de l'épuration, il faut commencer l'ouvrage ou, pour mieux dire, le sacrifice ; jusque là on n'a fait que lier la victime sur le bûcher ; on la tient bien attachée, mais il faut lui donner le coup de la mort : l'humilité, la chaste abnégation de soi-même, la renonciation aux choses de ce monde, la pauvreté sont les quatre vertus nommées, par notre Institut, de consommation, qui anéantissent tout à fait le vieil homme et revêtent l'âme qui les possède de justice, la rendant propre à former dans elle le nouvel homme qui est JESUS-CHRIST ; alors une âme, parvenue à ce point, ne vit plus que de la foi, de l'espérance et de l'amour.

Belle vie ! vraiment heureuse ! ah ! qui nous donnera de l'imiter et de pouvoir, nous, Filles de Marie, marcher sur les traces de notre Mère, vivre et mourir d'amour ! Ce doit être tout notre désir et la fin de nos prières,

mais bien plus celle de toutes nos actions. Ranimons notre courage, ravivons notre foi à la vue de cette perfection désirable où notre Dieu nous appelle. Le matin, à notre réveil, bien loin de nous laisser aller à notre lâcheté naturelle, disons-nous à nous-même : O mon âme, considère le travail que tu as à faire aujourd'hui, Dieu t'appelle à la perfection. Il veut, par son union intime avec toi, te rendre participante à sa Divinité ! Quel honneur ! Quelle gloire ! O mon Dieu ! je me hâte et suis résolue de bien employer cette nouvelle journée que vous me donnez !

Notre bon Père nous fit nous rappeler de la fuite d'Elie dans le désert. *Arrivé dans un endroit, accablé par le sommeil et la fatigue du voyage, il s'endormit. Un ange vint le réveiller en lui disant ces paroles : "Levez-vous et mangez, car vous avez encore un grand chemin à faire." Elie se lève, mange et se rendort ; mais l'ange le réveille encore et lui dit pour la seconde fois : "Levez-vous et mangez." Et, ayant fini le reste du pain, il se sentit si fortifié par cette céleste nourriture, qu'il marcha pendant 40 jours, au bout desquels il arriva sur la montagne d'Horeb où il vit Dieu : ce seul moment le dédommagea de toutes ses fatigues et de ses peines. Cette montagne était la figure de la perfection.*

Notre bon Père nous dit que les vertus de préparation et le travail de l'épuration sont la moitié du pain d'Elie, que nous devons le manger et ne pas demeurer là, mais le finir tout, c'est-à-dire acquérir les vertus de consommation pour arriver à cette montagne désirable où nous verrons notre Dieu ! Il nous fait comprendre la douceur qu'éprouve une âme qui jouit un moment seulement de son Dieu ; cet instant si court est si aimable qu'il dédommage de toutes les peines qu'on peut avoir souffertes. Il rapporta que Saint François-Xavier n'aurait pas cru trop faire pour avoir un de ces moments heureux qui restent imprimés toute la vie. C'est ce saint

repos, ce sommeil ou plutôt cette extase dont Adam goûtait la douceur, lorsque Dieu lui tira une de ses côtes pour former la première femme et qui figurait le sommeil de JESUS-CHRIST, sur l'arbre de la Croix, lorsqu'il eut le côté ouvert, d'où sortit son épouse sacrée, c'est-à-dire l'Eglise.

## **16.2. Seconde conférence**

*Personne ne sera couronné s'il n'a vaillamment combattu.*

Quelle est cette couronne dont on nous parle et qui n'est promise qu'à ceux qui combattent ? Qu'elle est belle et digne d'envie ! et que l'espérance de la porter un jour sur nos têtes est bien capable de nous animer au travail qu'il faut faire pour l'acquérir. Nous pouvons juger de son éclat et de sa beauté par la main de l'ouvrier qui la compose, car une chose est belle et digne de prix, à proportion de l'habileté (sic) de celui qui l'a faite.

Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que Dieu qui l'a formée n'y travaille qu'autant que nous lui fournissons les fleurs et les perles ; il est donc de notre intérêt d'être active, pour ramasser ces pierres précieuses qui doivent servir à embellir cette couronne immortelle que notre divin Epoux, qui est le roi du ciel, placera sur nos têtes.

Or quelles sont ces fleurs, ces perles, ces pierres précieuses, si ce n'est la force que nous montrerons à surmonter la nature, la patience à supporter les contradictions, la constance que nous mettrons à déraciner nos mauvais penchants et enfin le travail assidu à faire mourir le vieil homme.

Tous ces détails effraient notre nature lâche ; mais levons les yeux, considérons la couronne suspendue sur nos têtes et disons-nous à nous-mêmes : Quoi ! voudrais-je pour une satisfaction d'un moment, pour contenter ma nature, perdre cette couronne ou, du moins, en diminuer l'éclat et me priver, par ma paresse, d'autant de degrés de gloire que d'actes de vertu que je laisserais à pratiquer, que d'occasions que je perdrais à me vaincre ! Ranimons donc notre courage, correspondons aux desseins pleins de bonté de la miséricorde que Dieu a sur nous.

Ce qui doit nous remplir d'amour et de reconnaissance pour Dieu, c'est le plaisir qu'il prend à former notre couronne ; il semble se délecter en y travaillant, par la longueur du temps qu'il y emploie ; ce n'est pas qu'il ne soit assez puissant pour la former tout de suite ; il n'a eu besoin que de dire une parole pour créer ce vaste univers et le faire reproduire à tous les instants ; un seul acte de sa volonté suffirait donc, mais il ne trouve pas que ce soit assez, il veut y employer tout le temps de notre vie. O bonté ! O amour de notre Dieu ! qui est-ce qui ne sera pas touché d'un tel excès et ne prendra pas la résolution de le payer de retour par une grande fidélité ?

Mais quel est le travail qu'il faut faire pour mériter cette couronne et quels sont les ennemis que nous avons à combattre ? Le travail est l'épuration dont il est parlé dans la conférence précédente ; les ennemis sont bien forts et en grand nombre, nous avons donc besoin d'une grâce toute particulière de Dieu et, en même temps, d'un noble courage pour les vaincre et nous présenter au combat avec la puissance de Dieu sous la protection et l'enseigne duquel nous combattons.

Parmi tous les ennemis qui nous font la guerre, on en compte six principaux auxquels tous les autres se rapportent : il y en a trois intérieurs et trois extérieurs.

Les trois premiers, qui font le sujet de cette conférence, se nomment nos faiblesses, nos mauvais penchants, nos incertitudes ; ceux-là font leur résidence ordinaire dans notre cœur, c'est pourquoi il est bien difficile d'en être victorieux et, pour l'ordinaire, nous sommes portés à nous les dissimuler, tandis que nous devrions mettre tout notre soin à les bien connaître pour nous en défaire.

Quelles sont les armes que nous opposerons à nos adversaires ? Notre respectable Père nous les donna, ou nous les indiqua. Mais avant de leur opposer leur contraire, il faut bien les connaître ; et c'est là précisément le travail. D'abord nos faiblesses, elles sont grandes : et, depuis le péché d'Adam, elles sont telles que nous ne pouvons rien pour le salut si Dieu ne nous assiste particulièrement ; aussi voyons-nous que malgré tous nos bons désirs et les résolutions que nous formons continuellement nous tombons ; il est dit que le juste pèche sept fois le jour : ce qui prouve la grande faiblesse de l'homme. Combien de lourdes chutes voyons-nous ! même dans les plus grands saints, témoin Saint Pierre, le chef de l'Eglise qui avait protesté qu'il suivrait son Maître jusqu'à la mort et la voix d'une simple servante lui fait faire un reniement affreux contre son Sauveur, reniement qui lui coûte tant de larmes. Voilà où nous sommes réduits ; que deviendrons-nous avec un ennemi si terrible ?

Le remède que nous devons apporter à notre faiblesse est une grande confiance en Dieu qui est tout-puissant et qui n'a pas de plus grand désir que de nous assister ; de nous-mêmes nous ne pourrions faire que des chutes et tomber, mais appuyées sur la divinité, qui est-ce qui pourrait nous nuire ? Animons-nous donc à une entière

confiance, nous en avons tant de sujets : la bonté de notre Dieu, sa puissance, l'expérience que nous avons faite de sa protection, même dans les temps où nous devons le moins l'attendre, tout porte à cette tendre confiance. Il veut bien, pour nous y porter, se nommer notre Père et le plus tendre des Pères, rien ne lui déplaît tant comme la défiance en sa bonté, je dis même que rien ne l'offense tant ; et, au contraire, ses miséricordes et ses grâces pleuvent avec abondance sur une âme qui jette dans son sein toutes ses peines ; ô qu'il est doux d'avoir pour ami et pour consolateur ce Dieu d'amour : celui qui met en Dieu sa confiance ne périra jamais.

Notre bon Père disait, pour nous exciter à la pratique de cette vertu, quelque chose de difficile qu'on vous donne à faire, quelque difficulté que vous trouviez à pratiquer les vertus ou à vous défaire de vos défauts, ne dites pas que vous ne pouvez pas, parce que Dieu est tout-puissant et qu'Il est prêt à vous accorder toutes les grâces qui vous seront nécessaires.

Toutes les fois, disait-il encore, qu'Il nous donne une charge ou nous ordonne quelque chose, Il met toujours sa grâce du côté du commandement. Croyez-vous que Dieu ne connaisse pas que vous êtes incapable d'exécuter ce qu'Il désire de vous ? Non sans doute, ce n'est pas cela ; mais pourquoi vous ordonne-t-Il des choses qu'Il sait que vous ne pourrez faire ? C'est parce qu'Il est puissant et qu'Il a l'intention de vous aider, pourvu que vous imploriez son secours avec une pleine confiance. Ayez donc cette confiance, réfléchissez souvent aux motifs qui doivent la ranimer dans votre cœur, demandez-la à Dieu, Il ne vous refusera pas une grâce qu'Il a tant envie de vous accorder.

Le second ennemi qui nous fait la guerre, ou pour mieux dire, les seconds sont nos mauvais penchants. Hélas ! Nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes et examiner notre cœur, qu'y verrons-nous ? Que mauvais penchants, inclinations perverses, pente vers tout ce qui peut nous porter au mal, de telle sorte que, si nous voulons pratiquer la vertu et marcher dans le bien, il faut faire le même travail qui est bien pénible puisqu'ils vont contre le courant de l'eau qui entraîne ordinairement tout ce qu'elle rencontre ; de même lorsque nous voulons marcher dans le droit chemin, il faut que nous nous armions contre nos penchants qui, comme une rivière rapide, nous entraîneraient dans le précipice si nous n'y prenions garde.

M. Chaminade nous racontait à ce sujet une chose qui fait frémir et qui fait bien voir que, quand on se laisse aller à ses penchants dans les petites choses, on court grand risque de tomber tout à fait dans les grandes. J'ai connu un prêtre, disait-il, et même je me suis confessé à lui. Lorsque je le vis là pour la première fois, il ne m'édifia pas d'abord, cependant il remplissait bien ses devoirs, mais il avait en lui je ne sais quelle chose qui faisait pressentir sa perte ; je ne m'arrêtai pas à ces pensées et je les chassai de mon esprit ; je ne me trompais pas, malheureusement ; ce prêtre, dans la Révolution, a été un des plus scélérats ; il se trouva sur ses penchants lorsque la Révolution arriva : il se sentait glisser peu à peu, enfin le torrent l'entraîna, il se perdit tout à fait et devint d'autant plus mauvais qu'il était bon et dans un état saint, car c'est ce que l'on voit ordinairement que plus une liqueur est précieuse, plus elle se corrompt.

Que devons-nous opposer à ces mauvais penchants et quels sont les remèdes les plus propres à les corriger ? La vigilance et la défiance de nous-mêmes. M. Chaminade nous disait pour nous faire comprendre les

dangers que l'on court lorsqu'on n'est pas vigilant et qu'on ne se défie pas de soi-même : que penseriez-vous d'une personne sur le bord de la rivière et qui, voyant un tournoiement d'eau qui montre que cet endroit est très dangereux, (car ordinairement ce sont des précipices) voudrait s'en approcher pour le considérer ; qu'arriverait-il ? C'est qu'au moindre tournoiement de tête, elle tomberait dans le précipice et serait engloutie. Or ne penserions-nous pas qu'une telle personne serait une inconséquente et qu'elle s'aimerait bien peu pour s'exposer de la sorte pour se satisfaire ?

Nous sommes environnés de précipices, nous marchons sur un terrain glissant qui sans cesse nous entraîne vers l'abîme et nous y marchons sans crainte, nous nous laissons aller aux petites choses, nous accordons une satisfaction à la nature aujourd'hui, demain elle en demandera une autre et ainsi peu à peu nous glissons sans nous en apercevoir ; et si nous nous trouvons c'est-à-dire sur nos mauvais penchants (sic) dans le moment d'une violente tentation, nous serons entraînés et nous nous perdrons infailliblement. - Supprimons donc et aplanissons tout ce qui nous porte au mal ; que la route où nous marchons soit plénière. A cet effet, défions-nous de nous-mêmes, ne soyons pas si fort assurés que nous triompherons de nos ennemis.

Vous ne faites pas attention, disait encore le bon Père, dans vos prières et vos résolutions que vous ne vous défiez pas de vous-mêmes, par exemple, après la communion, vous serez toute fervente, vous promettez à Notre Seigneur de vous corriger d'un défaut, il vous semblera que rien ne sera capable de vous faire changer de résolution ; il arrivera cependant que bien souvent à la première occasion vous oublierez tous les beaux sentiments qui vous animaient.

Hé ! il n'est pas difficile, c'est que vous ne faites pas réflexion qu'outre la grâce habituelle qui anime l'âme, il y a une grâce actuelle qui nous porte quelquefois à de grands sentiments, alors on promet à Dieu et on a l'intention d'être fidèle ; mais qu'arrive-t-il ? C'est que, la grâce actuelle cessant, on demeure abandonné à sa faiblesse et on ne fait plus rien ; d'où vient que des âmes qui s'élevaient comme des aigles et entreprenaient de grandes choses sont tombées tout d'un coup et ont abandonné leurs bons desseins avec découragement ? C'est parce qu'elles ont pris la grâce actuelle pour leurs propres forces.

Ne soyez pas surprises si, lorsque vous vous sentirez un saint mouvement et le désir d'exécuter une bonne action, vous ne pouvez pas de suite le mettre en pratique : rappelez-vous qu'outre la grâce qui vous a inspiré cette bonne œuvre, vous ne pourrez la faire sans une autre grâce particulière que Dieu veut que vous lui demandiez et n'oubliez pas qu'il arrive souvent que Dieu donne le désir, inspire de faire une bonne chose dans un temps, tandis qu'Il veut que nous ne l'exécutions que dans un autre ; ainsi par exemple, Il inspire à une personne de quitter le monde pour se consacrer à son service, mais Il ne lui donnera pas la grâce de force pour rompre ses liens, il faut donc que cette personne qui a eu cette inspiration attende avec impatience le moment de la grâce, qu'elle demande avec soumission et humilité, connaissant qu'elle n'est capable de rien ; mais si au contraire elle veut de suite la grâce et aller plus loin qu'elle ne pourra parvenir au but qu'elle s'était d'abord proposé, elle se tourmentera et se mettra en danger d'être privée dans le temps que Dieu avait marqué, de cette grâce avec laquelle tout lui aurait

réussi et sans laquelle avec tous ses efforts, elle ne peut rien.

Lors donc que vous sentirez que la grâce vous pousse, soyez fidèle à correspondre à ses mouvements, mais avec une grande défiance de vous-même ; demandez à Dieu qu'Il vous donne la grâce d'accomplir ce qu'Il vous inspire et croyez que, malgré vos bons désirs et votre bonne volonté, vous ne ferez rien si le Seigneur ne vous donne la force et le courage et si vous ne le Lui demandez avec une grande défiance de vous-même.

M. Chaminade nous disait qu'à quelque degré de perfection que fût parvenue une âme, elle se perdrait infailliblement si elle n'avait cette défiance ; il allait encore plus loin, car il disait que si Sainte Thérèse ou Saint François-Xavier descendaient dans ce moment sur la terre pour servir Dieu, ils se perdraient avec toute leur perfection s'ils ne se défiaient d'eux-mêmes et n'était la ferme croyance qu'ils ne pourraient rien sans la grâce de Dieu.

O mon Dieu, donnez-nous donc cette vertu qui nous est si nécessaire, sans laquelle nous ne ferons rien de bon et avec laquelle nous parviendrons à une grande sainteté, parce que vous vous plaisez à répandre vos grâces sur ceux qui, ne se croyant capables de rien, mettent toute leur confiance en vous ! car celui qui espère en Dieu ne sera jamais confondu.

Après les faiblesses et les mauvais penchants, viennent les incertitudes qui nous empêchent beaucoup d'avancer et nous retardent dans cette belle route de la perfection. Mais d'où viennent ces incertitudes ? De l'orgueil qui ne veut pas s'abaisser jusqu'à chercher un guide ou du moins qui l'ayant, croit mieux voir que lui. Celui-là va, ou risque d'aller bien mal, dit notre saint

Règlement, qui veut être son guide. Sans doute, nous disait notre respectable Père, si je veux aller tout seul dans une maison que je ne connais pas, il me faudra beaucoup de temps pour y arriver, car au lieu d'aller droit, prenant un autre chemin détourné et lorsque je croirais être arrivé, je me trouverais peut-être plus éloigné de cette maison où je me proposais d'aller qu'avant de partir, j'aurais marché, bien fatigué pour rien ; ce qui ne m'arrivera pas si, au lieu d'aller seul, je prends un guide, alors je n'aurai plus besoin de m'occuper à chercher le chemin, de demander à l'un et à l'autre où il faudra passer, je suivrai tranquillement le guide et j'arriverai sans nulle peine. De même nos incertitudes, dans la voie de la perfection, cesseront si nous savons nous soumettre à l'obéissance et être dociles à la voix de nos Supérieurs.

### **16.3. Troisième conférence**

Soyez courageux dans le combat si vous voulez avoir la couronne de vie.

*Courez de telle sorte que vous puissiez remporter le prix ; que font ceux qui sont engagés dans la lice ? Ils courent tous, mais il n'y en a qu'un qui remporte le prix et vous pouvez le remporter toutes, pourvu que vous couriez et que vous soyez courageuses pour combattre les ennemis qui nous font la guerre ; mais de quelle manière faut-il la faire, cette guerre ? Suivre les voies de l'Institut et suivre la méthode qu'il indique, avoir toutes le même esprit, dans le combat, nous aider et nous soutenir pour renverser nos ennemis, car celle qui prétendrait vaincre en prenant des moyens différents de ceux proposés par l'Institut, seraient-ils encore plus*

parfaits, n'y parviendrait pas et n'atteindrait pas cette belle couronne préparée pour celles qui seront fidèles.

Les ennemis extérieurs dont nous parle notre bon Père sont : les contrariétés, les suggestions, les tentations ; quoiqu'ils ne soient aussi vigoureux que les premiers dont j'ai parlé parce qu'ils ne font pas leur résidence dans le cœur, ils sont néanmoins très puissants et nous font souvent des blessures mortelles si nous n'y prenons garde.

Premièrement, les contrariétés sont des ennemis qui font bien souvent échouer la vertu et qui la rendent plus forte lorsqu'on sait y appliquer le remède qu'on nous a proposé dans l'Institut, quel est ce remède ? La longue patience.

Mais qu'appelle-t-on contrariétés ? Il y en a de tous les genres, elles arrivent tous les jours et surtout à tous les moments ; heureuses les personnes qui savent s'en faire un mérite en les mettant à profit par la résignation et la patience et, dans ce cas, bien loin de nuire, elles sont très salutaires, puisqu'elles servent à détruire le vieil homme et à nous revêtir du Nouveau qui est JESUS-CHRIST : par où l'on peut comprendre que tout ce qui fait mourir la nature peut s'appeler contrariété - ainsi les maladies, les mortifications, les croix, les peines de tous genres qui nous arrivent servent à nous détacher du monde et de nous-mêmes et font que nous nous tournons vers Dieu, travail que nous ne pourrions faire, épreuves que nous ne savons supporter sans contrarier nos goûts et nos sensualités et qui, par la même raison, qu'elles nous contrarient, font que nous sommes agréables à Dieu qui préfère le sacrifice de nous-mêmes à tous les holocaustes qu'on pourrait Lui offrir.

M. Chaminade nous disait à ce sujet qu'il avait connu une personne, il nous la nomma (c'était un vicaire

général de Bordeaux, autant que je puis me rappeler) qui lui dit un jour qu'il fut le voir pour cause de maladie : je remercie le Seigneur de ce qu'Il lui a plu de m'envoyer cette maladie ; elle a servi à me faire connaître que tout n'est rien, qu'il n'y a de véritablement grand et appréciable que ce qui est éternel. Je me trouve tout différent, disait-il encore, depuis que Dieu m'a éprouvé par cette maladie. Cependant il menait une vie bien régulière ; mais c'est que les épreuves purifient le juste et le rendent toujours plus saint.

C'est dans l'affliction que l'on apprend à se connaître et qu'on ouvre les yeux à la vérité pour voir que tout ce qui nous environne n'est que néant ; c'est par les contrariétés qu'on apprend à se vaincre et à s'assurer que la vertu qu'on pourrait avoir est solide ou illusoire. Dieu nous montre assez la nécessité des contradictions et des épreuves en nous mettant sous les yeux son Divin Fils crucifié pour modèle et en nous disant qu'*il a fallu que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire*. Si donc nous voulons entrer dans la gloire à la suite de notre Epoux, il faut souffrir à son exemple et souffrir courageusement et généreusement tout ce qu'Il lui plaira sans choix et sans condition. Si nos cœurs sont dans ces dispositions, bien loin de craindre les combats, nous les aimerons.

Mais si nous n'avons pas encore ces sentiments généreux et que notre nature se révolte au mot seul de contrariétés ou de souffrances, que faut-il faire ? L'exciter à la patience, considérer les avantages qui se rencontrent dans la croix que l'on porte dans ces dispositions ; d'abord, la croix nous fait expier nos péchés, elle nous fait pratiquer la vertu, elle nous fait même trouver le bonheur.

Toutes ces considérations pourront nous aider beaucoup ; mais la vue de JESUS-CHRIST souffrant et

humilié nous apprendra, plus que tout le reste, à souffrir et la patience invincible qu'Il a eue nous encouragera à être patientes nous-mêmes. La longue patience est donc le remède le plus salutaire que nous puissions employer pour supporter jusqu'à la fin tout ce qui contrarie notre nature et nous nous réjouissons à la mort d'avoir eu des moyens d'acquérir la couronne de vie ; alors, nous nous trouverons bien dédommagées ; car si nous pouvions avoir un regret lorsque nous le posséderons, ce serait de n'avoir pas assez souffert ; que cette pensée donc nous encourage ; ne nous laissons pas vaincre par notre lâcheté, mais plutôt vainquons-la et, si le travail nous fait peur, que la récompense nous anime.

Les suggestions sont encore des ennemis qui peuvent nous faire un grand mal. Notre bon Père nous disait qu'il semblait que nous ne devions pas les craindre, parce que nous étions séparées du monde et que nous ne le voyions qu'à travers la grille, que d'ailleurs les précautions que notre saint règlement nous prescrit envers le monde nous mettent à l'abri (si nous sommes fidèles à les observer) des pièges qu'il voudrait nous tendre par ses suggestions ; mais encore, je suppose qu'on vînt nous parler des plaisirs, des parures, des satisfactions que les personnes du monde prétendent goûter ; l'erreur serait un peu grossière, trop grossière pour nous y laisser prendre, nous reconnâtrions bientôt l'illusion de cette suggestion, nous la repousserions avec force et nous aurions raison. Ce n'est donc pas tant les suggestions des personnes du monde que nous devons craindre, il ne faut cependant pas négliger les moyens qui peuvent nous prémunir contre leur poison.

Mais notre saint Fondateur nous disait que nous pourrions nous laisser prendre plus facilement à celles que pourraient nous inspirer des personnes relâchées ; par exemple, si une personne venait vous dire : "Vous êtes une scrupuleuse d'être si exacte pour le silence ; la

règle défend de parler, mais on peut, sans y manquer, dire quelques mots par-ci, par-là." Une autre fois, dans la récréation, sous prétexte que la règle prescrit la gaîté et même le rire, on me suggère que je ne fais pas mal de rire avec de grands éclats, tantôt que je puis me donner ce soulagement, m'abstenir de cet exercice, me dispenser de cette règle pour une fois, enfin que sais-je, mille petites choses qui ne paraissent rien, qui portent au relâchement, qui font impression et persuadent un cœur faible et peu généreux.

Que faudrait-il faire si pareille chose nous arrivait et si on nous suggérait des maximes de relâchement ? Recourir à la règle, se proposer de l'observer et réitérer souvent cette résolution comme le plus sûr moyen de ne pas déchoir de nos premiers sentiments ? se donner de garde de se trouver habituellement avec les personnes qui nous feraient part de leurs mauvaises dispositions, se tenir au contraire avec les plus régulières et profiter de leurs bons exemples. Notre bon Père ne nous cita ces exemples que pour nous prémunir contre ce qui pourrait arriver dans la suite ; car il arrivera peut-être que toujours toutes ne seront pas régulières et n'auront pas l'amour pour la règle ; c'est alors qu'il faudra redoubler de vigilance pour ne pas tomber dans le piège, ce qui mettrait bien vite la règle à mort. Dieu veuille nous préserver à jamais d'un tel malheur, qui serait le plus grand qui pourrait nous arriver.

Les tentations qui sont le troisième ennemi extérieur, doivent se combattre le plus souvent par le mépris ; comme les tentations viennent du démon qui est le père du mensonge et de l'orgueil, rien ne le confond et ne le fait fuir comme le mépris que l'on fait de lui et des mauvaises choses qu'il nous inspire ; nous devons aussi, lorsque nous sommes tentés, recourir à Dieu qui est toute notre force ; et dans une âme qui aime Dieu et qui met en Lui toute sa confiance en invoquant son saint

Nom, la tentation se dissipe. JESUS-CHRIST nous donne l'exemple de la prière dans la tentation, le démon s'approche de Lui dans le désert pour Le tenter, que lui répond JESUS-CHRIST ? Des paroles de prières tirées de l'Ecriture Sainte ; et, avec ces seules armes, Il le met en fuite ; imitons ce Divin Modèle et tous nos ennemis disparaîtront.

## **DOCUMENT 17 :**

### **"Manuel de direction à la vie et aux vertus religieuses de la Société de Marie"- 1829**

(*ECRITS DE DIRECTION* II, § 1-36)

*Au cours d'une visite d'établissements en 1829, le Père Chaminade fonda un noviciat pour les nombreux candidats à la vie religieuse marianiste qui venaient du Nord-Est de la France et nomma comme maître des novices le Père Chevaux qui venait d'être ordonné. Pour servir de guide au nouveau maître des novices, le Fondateur commença la composition de ce manuel, en puisant abondamment dans les auteurs spirituels de l'Ecole Française, spécialement dans M. Jean-Jacques Olier.*

*L'intention du Père Chaminade était de fournir à ceux qui étaient chargés de la formation une suite de développements assez courts sur les principales vérités de la foi et des directives pour inculquer ces vérités. Ne furent achevées que les "notions préliminaires" (la foi, le baptême, le péché et la grâce, le Saint-Esprit et le discernement). Même dans son état inachevé, ce manuel nous permet de nous faire une idée précise de la façon dont le Fondateur concevait la vie spirituelle et la formation marianiste.*

# MANUEL DE DIRECTION A LA VIE ET AUX VERTUS RELIGIEUSES DANS LA SOCIETE DE MARIE 1829

## *Avant-propos*

Le Manuel ne doit être qu'entre les mains de ceux qui, dans la Société de Marie, sont chargés de la Direction spirituelle. On pourra en donner par extrait aux Elèves de la Société, ce qui pourra leur être avantageux. Les Chefs Supérieurs s'en serviront à l'égard des Chefs subalternes qu'ils auraient à diriger.

Le Manuel suppose :

1. que les Elèves qui ont besoin de Direction sont pleins de bonne volonté : néanmoins, les Directeurs chercheront à s'en assurer ; ils prendront le moyen de la soutenir et de l'accroître soit en exhortant, soit en instruisant. Il serait même quelquefois dangereux d'expliquer les belles voies de la perfection chrétienne et religieuse à ceux qui gémissaient encore sous la tyrannie de leurs passions, ou qui n'auraient pas encore goûté le don inappréciable de leur vocation.

2. Les Directeurs auront encore à bien convaincre leurs Elèves de ce principe fondamental que le salut et la sanctification sont en même temps l'ouvrage de Dieu et de l'homme : de Dieu, par sa grâce et la lumière de la foi ; de l'homme, par sa fidèle et constante coopération à l'action divine. Le Directeur qui doit avoir et la connaissance des opérations de Dieu et l'expérience d'une entière correspondance, ne fait que conduire son Elève par les voies qu'il a déjà parcourues. S'il s'en présentait quelqu'une, nouvelle pour lui, il prierait, il invoquerait les lumières du Saint-Esprit, et, au besoin, il

consulterait son Supérieur ; car jamais un Directeur ne doit abandonner son élève et surtout dans des cas douteux ou extraordinaires.

### *Notions préliminaires*

1. Sur le 2ème et 3ème article du Symbole des Apôtres : Je crois en JESUS-CHRIST, son Fils unique, Notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.<sup>1</sup> "*Voici la vie éternelle : qu'ils te connaissent, toi, le vrai Dieu et ton envoyé Jésus*".<sup>2</sup> "*Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*".<sup>3</sup>

**Nota.** Après quelques progrès sur la foi en la divinité de JESUS-CHRIST et la maternité divine de Marie, il sera bon de s'arrêter un peu sur les deux dernières paroles du 2ème article du symbole, *Dominum nostrum*. Oui, JESUS-CHRIST est notre Créateur et notre Seigneur et notre Maître ; JESUS-CHRIST est notre Créateur et notre Rédempteur. Quel plus grand Maître qui, par amour, nous a fait sortir du néant et rachetés au prix de son sang !

2. On pourra ici interrompre, pour ainsi dire, le plan de direction pour donner quelques notions sur les deux premiers mots du symbole : *Credo in*. Je crois en. Je crois en Dieu. Je crois en JESUS-CHRIST Ils signifient que non seulement on croit qu'il y a un Dieu, mais encore qu'on l'aime et qu'on espère en Lui ; qu'il y a un JESUS-CHRIST, Fils unique de Dieu et qu'on l'aime et qu'on espère en lui.

---

<sup>1</sup> "*In Jesum Christum Filium ejus unicum. Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine.*"

<sup>2</sup> "*Haec est autem vita aeterna ut cognoscant te Deum verum, et quem misisti, Jesum*" (Jn, 17,3).

<sup>3</sup> "*Tu es Christus, Filius Dei vivi*" ~ (Mt 16,16).

**Nota.** A proportion qu'on avancera sur les notions préliminaires du plan de direction, on augmentera les notions sur la foi. La seconde, par exemple, qu'on pourra donner est renfermée dans ces trois paroles du saint Concile de Trente : "La foi est le commencement, le fondement et la racine de toute notre justification".<sup>4</sup>

3. Le Directeur doit faire revenir sur cette parole du 2ème article du symbole : "*unique ; Fils unique du Père.*" C'est en effet, une vérité fondamentale de notre foi et de notre religion, que JESUS-CHRIST est vraiment Fils de Dieu et Fils *unique* de Dieu, par nature et non par adoption, naturel, ayant la même nature et la même substance que celle de son Père. Le Père, en se connaissant lui-même, produit son Fils et cette production est appelée génération. "Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui".<sup>5</sup>

4. Héritiers de la disgrâce d'un coupable, nous étions "*des enfants de colère par notre nature*".<sup>6</sup> Mais le baptême nous donne une nouvelle naissance, une vie nouvelle, la vie spirituelle de l'âme. Dieu nous adopte et nous met au nombre de ses enfants.

Voyez combien le Père céleste nous a aimés, quelle charité Il a exercée envers nous, puisqu'Il nous appelle ses enfants, puisque nous le sommes réellement par l'adoption qu'Il fait de nous au baptême :

*"Voyez de quelle charité le Père nous a gratifiés : que nous soyons appelés enfants de Dieu, que nous le soyons"*.<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup> "*Fides est... initium, fundamentum et radix totius justificationis nostrae.*"

<sup>5</sup> "*Filius meus es tu, ego hodie genui te !*" (Ps. 2,7).

<sup>6</sup> "*Natura filii irae*" (Ep. 2,3).

<sup>7</sup> "*Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus*" (1 Jn, 3,11).

Au sortir des fonts sacrés, le Seigneur jeta sur nous un regard d'amour et Il dit de nous, comme de son divin Fils : "*Voilà mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances*".<sup>8</sup>

Saint Augustin fait ainsi le détail des belles prérogatives que nous recevons au baptême : "Voyez, mes frères, quels sont les biens abondants que vous a conférés le Baptême ; non seulement nous sommes libres et affranchis de l'esclavage du démon, mais nous sommes saints. Non seulement nous sommes sanctifiés, mais les enfants de Dieu, mais les frères de JESUS-CHRIST. Non seulement les enfants de Dieu, mais ses héritiers, mais les cohéritiers de JESUS-CHRIST. Non seulement les cohéritiers de JESUS-CHRIST, mais ses membres, mais le temple, mais les organes du Saint-Esprit. O Chrétien, reconnais ta dignité !".<sup>9</sup>

5. Il est de foi que Jésus Homme-Dieu est fils unique de Marie, selon la chair ; mais elle est la Mère des Chrétiens et même, dans un sens, de tous les hommes. Saint Luc, dans le récit de la naissance du Sauveur, dit que Marie mit au monde son fils premier-né ; cela doit s'entendre des fils spirituels.

C'est de la même manière qu'il faut entendre ce passage du Cantique des Cantiques : "*Votre sein fécond est comme un monceau de froment environné de lys*".<sup>10</sup> Dans le sein très pur de Marie, il ne se trouva qu'un

---

<sup>8</sup> "*Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*" (Mt. 17,6).

<sup>9</sup> "*Videte, fratres, quales sint Baptismi largitates : non solum liberi, sed et sancti. Non solum sancti, sed et filii, sed et fratres Christi. Non solum filii, sed et haeredes, sed cohaeredes Christi. Non solum cohaeredes, sed et membra, sed et templum, sed et organa Spiritus Sancti : Agnosce, o christiane, dignitatem tuam !*"

<sup>10</sup> "*Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis*" (Cant. 7,3)

grain de froment ; cependant on l'appelle monceau de froment parce que tous les élus étaient renfermés dans ce grain choisi, dont on devait dire qu'il serait le premier-né entre plusieurs frères.<sup>11</sup>

Celle qui avait porté ce fruit unique devint, en lui donnant la vie, la Mère d'une grande multitude. "En cet unique fruit, en ce seul Sauveur de tous : Jésus, Marie en a enfanté beaucoup au salut".<sup>12</sup> Marie en mettant au monde Jésus, notre Sauveur et notre vie, nous a tous enfantés au salut et à la vie. "Enfantant la vie, elle a enfanté une multitude à la vie".<sup>13</sup> Sa charité, qui la fit coopérer à la naissance de l'Eglise, la rendit mère, selon l'esprit, des membres du Sauveur. "Par l'esprit elle est mère des membres du Sauveur, car elle a coopéré par sa charité à la naissance des fidèles dans l'Eglise".<sup>14</sup>

**Nota.** Le Directeur en fortifiant la foi de ses élèves sur ces grandes vérités, en leur faisant produire beaucoup d'actes, aura soin de les avertir que les actes qu'ils en produiront doivent être accompagnés des sentiments du cœur. C'est la foi du cœur qui opère la justice. "*C'est avec le cœur qu'on croit pour arriver à la justice*".<sup>15</sup> La seule foi de l'esprit ne sanctifie pas. Les démons, dit

---

<sup>11</sup> "*Unum granum frumenti fuit in utero Virginis, Christus Dominus, et tamen acervus tritici dicitur quia granum hoc virtute omnes electos continet, ut ipse sit primogenitus in multis fratribus*" St. Ambroise, *De Instit. virg.*,

<sup>12</sup> "*In illo uno fructu, in uno Salvatore omnium Jesu, plurimos Maria peperit ad salutem*" (voir note suivante).

<sup>13</sup> "*Pariendo vitam, multos peperit ad vitam.*" Ces deux textes (note 12 aussi) sont copiés de S. Alphonse de Liguori qui cite les textes de Guillaume de Newburgh, in *Cant.* 4,13.

<sup>14</sup> "*Illa spiritu Mater est membrorum Salvatoris quia cooperata est caritate, ut fideles in Ecclesia nascerentur*" (St. Augustin, *de Virg.* cap. 6).

<sup>15</sup> "*Corde creditur ad justitiam*" (Rm. 10,10).

Saint Jacques, croient : la foi produit en eux la frayeur et le tremblement : "*Les démons croient et tremblent*".<sup>16</sup>

C'est de cette foi qui sort du cœur en même temps que de l'esprit que le saint Concile de Trente a dit qu'elle était "la racine de toute notre justification ; et Saint Paul, l'aliment de la vie du juste : *Justus ex fide vivit* (Rm, 1,17).

S'il en est ainsi de toutes les vérités de la foi, que nous devons toutes croire de cœur, même celles qui sont les plus effrayantes, avec quelle affection et tendre affection nous croirons celles qui nous donnent pour Mère la Mère même de JESUS-CHRIST, celle qui nous a engendrés en engendrant JESUS-CHRIST parce que la vie qu'elle communiquait à son adorable Fils était une vie d'influence.

Celle qui devenait sa fille en même temps qu'elle était sa Mère bien-aimée ; celle, par conséquent, qui a été la plus excellente copie du divin original formé dans son sein virginal par le Saint-Esprit.

Celle qui est doublement Mère de JESUS-CHRIST, Mère selon la chair, Mère selon l'esprit. En même temps que NOTRE SEIGNEUR fut conçu dans son chaste sein selon la chair, en même temps, il fut conçu dans sa belle âme par l'opération de l'esprit de JESUS-CHRIST qui n'était que le Saint-Esprit envoyé par lui, pour opérer en elle tous ses mystères d'anéantissement et se la rendre non seulement conforme mais uniforme.

Tous ces mystères d'amour n'ont pas été opérés en Marie sans son active participation. Ils ne s'opèrent en elle qu'après qu'elle a prononcé *le Fiat* qui fait le bonheur du Ciel et de la terre. C'est son admirable foi

---

<sup>16</sup> "*Credunt et contremiscunt*" (Jc. 2,19).

qui la met dans la disposition actuelle de recevoir tous ces bienfaits du Très-Haut. *"Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, tout ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira"*.<sup>17</sup>

Quelle admirable foi que celle de l'auguste Marie. Elle croit aux mystères qui lui sont annoncés et ces mystères s'accomplissent en elle et ils ne s'accomplissent que parce qu'elle a cru. *Credidisti, perficientur* : foi, accomplissement ; quelle instruction pour nous ! Les mêmes mystères nous sont annoncés, ils s'accompliront si nous avons la foi ; ils s'accompliront, pour ainsi dire, en proportion de notre foi. Notre foi les renferme substantiellement. C'est ce qu'il paraît que Saint Paul a voulu nous apprendre en disant que la foi était la substance des choses que nous avons à espérer : *Substantia sperandarum rerum* (Hb. 11,1).

6. La vie chrétienne n'étant qu'un exercice continu de mortification, le directeur aura à instruire ses Elèves sur ce que nous sommes comme enfants d'Adam.

C'est une vérité très certaine que, depuis le péché, tout Adam a été maudit, c'est-à-dire Adam en toute sa race, en sorte que tout ce qui est de lui en nous est réprouvé de Dieu et sa sainteté ne le saurait souffrir. L'âme n'est point originaire d'Adam, mais de Dieu, qui l'a tirée de son sein et qui l'a mise dans le corps humain, sorti d'Adam ; c'est pourquoi, il la considère comme sa fille et prend soin de la purifier, de la laver, de la séparer, de la sanctifier par la grâce de son Fils, par l'aspersion de son sang et par la présence de son Esprit, qui la sépare et la retire des souillures qu'elle avait contractées par cette alliance.

---

<sup>17</sup> *"Beata quae credidisti, quoniam perficientur quae dicta sunt tibi a Domino"* (Lc)

En cette vie, notre renaissance n'est pas parfaite, notre régénération est partagée et elle ne sera totale et entière qu'au jour du jugement et de la régénération universelle. Car, pour lors, nos corps seront renouvelés, ils seront convertis et changeront leurs inclinations malignes de la chair en celles de l'esprit : ce que la grâce du Baptême n'opère pas.

Par le baptême, l'esprit de l'homme est régénéré ; en sorte qu'il reçoit des inclinations nouvelles ; il reçoit les inclinations de JESUS-CHRIST au lieu de celles d'Adam dont il était rempli par le commerce avec la chair maudite descendue d'Adam et qui porte avec elle les inclinations de son père.

Nous soupirons au-dedans de nous, dit Saint Paul, parce que nous ressentons à toute heure les mouvements de la chair et la vie de notre malheureux père Adam. Nous soupirons de ce qu'étant déjà enfants de Dieu dans l'esprit, nous ne le sommes pas encore dans nos corps ; de ce que notre chair n'a pas encore reçu les inclinations de notre père et de ce qu'elle n'est point participante de celles que notre esprit possède. *"Nous aussi, nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption des fils de Dieu, la rédemption de notre corps"*.<sup>18</sup>

Nous gémissons de ce que nous ne sommes enfants qu'à demi : *"Comme les prémices de sa créature"*,<sup>19</sup> et de ce que nos corps ne sont point encore adoptés. Car ils n'ont point reçu la grâce d'adoption en ses effets et sont laissés sans jouir ici, comme notre âme, des privilèges de la rédemption de JESUS-CHRIST : *"Ce qui est né de la chair est chair"*.<sup>20</sup> C'est-à-dire : les œuvres de la

---

<sup>18</sup> *"Ipsi intra nos gemimus, adoptionem filiorum Dei exspectantes, redemptionem corporis nostri"* (Rm. 8,23).

<sup>19</sup> *"Initium aliquod creaturae ejus"* (Jc. 1,18).

<sup>20</sup> *"Quod natum est ex carne, caro est"* (Jn, 3,6).

chair, *quod natum est ex carne*, sont condamnées comme la chair, "*La chair ne sert de rien*".<sup>21</sup> La chair ne nous fait rien faire d'utile pour la vie éternelle. Saint Paul l'appelle mort et chair de péché, parce qu'elle nous porte au péché : elle n'a en soi inclination et mouvement qu'au péché.

Les œuvres de la chair qui se font en nous par le seul mouvement et instinct de la chair, ou même par sa prudence, *quod natum est ex carne*, ne sont que des œuvres de mort et elles sont regardées de Dieu comme procédant de la malignité du démon qui a corrompu notre chair et qui lui a laissé ses inclinations malignes qui la portent à s'éloigner de Dieu, à se mettre en sa place et à se rechercher elle-même en toutes choses comme sa fin dernière... "*La chair n'est jamais soumise à la loi de Dieu et même elle ne le peut être*".<sup>22</sup> "*La prudence de la chair va à la mort*".<sup>23</sup>

7. Pour mieux approfondir ces vérités dont la connaissance est si essentielle, pour conduire l'ouvrage de notre sanctification à sa consommation, il faut considérer souvent NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST comme notre Rédempteur et notre Réparateur.

**Comme notre Rédempteur.** JESUS-CHRIST, dit Saint Paul, nous a arrachés à la puissance des ténèbres pour nous faire passer dans son royaume. "*(Le Père) qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transférés au royaume de son Fils Bien-Aimé*".<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> "*Caro non prodest quidquam*".

<sup>22</sup> "*Legi enim Dei non est subjecta, nec enim potest*" (Rm. 8,7).

<sup>23</sup> "*Prudentia carnis mors est*" (Rm. 8,6).

<sup>24</sup> "*Qui eripuit nos de potestate tenebrarum et transtulit in regnum filii dilectionis suae*" (Col. 1,13).

Comprenons d'abord comment l'homme, par le péché, avait abandonné Dieu son légitime Maître et comment Dieu, par une juste punition, l'avait livré à la puissance des anges rebelles, qui le tenaient captif pour en faire ce qu'ils voulaient. C'est encore la punition de ceux qui s'éloignent de Dieu par leurs crimes. *Ne voulant pas obéir à Dieu et le servir comme souverain, ils sont assujettis aux puissances de l'air, aux esprits de malice et au prince du monde qui exerce son pouvoir sur ces âmes rebelles à Dieu* (cf. Ep. 6,12).

On a beau faire, on est esclave, ou de JESUS-CHRIST ou du démon, nous n'avons que ces deux maîtres...

Cet esclavage ou la captivité du démon était figurée par celle du peuple juif sous Pharaon...

C'est la loi de l'esprit de vie qui est en JESUS-CHRIST qui nous délivre de la loi du péché : *"Car la loi de l'esprit, celle de la vie dans le Christ Jésus m'a délivré de la loi du péché et de la mort"*.<sup>25</sup>

L'Esprit du Seigneur se rendant maître de notre esprit et de notre cœur, en bannit l'esprit du monde et assujettit nos passions à la grâce. *"Là où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la vraie liberté"*.<sup>26</sup>

*Ce ne sera proprement qu'à la fin des temps que notre Rédemption sera parfaite* (Rm. 8,23). *Levez vos têtes ; car votre Rédemption approche* (Lc. 21,28).

**Comme notre Réparateur.** JESUS-CHRIST a été donné aux hommes pour être comme un second Adam, afin de réparer les désordres que les péchés du premier avaient causés dans l'homme et dans tout l'univers. Nous sommes devenus pécheurs par la désobéissance d'un

---

<sup>25</sup> *"Lex enim spiritus vitae in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis"* (Rm. 8,2).

<sup>26</sup> *"Ubi autem spiritus Domini, ibi libertas"* (2 Co. 3,17).

seul, dit l'Apôtre, ainsi nous serons rendus justes par l'obéissance d'un seul. *"Par la désobéissance d'un seul, tous les autres ont été constitués pécheurs ; et de même par l'obéissance d'un seul, tous les autres seront constitués justes"*.<sup>27</sup>

La même puissance, la même main qui avait fait l'homme était seule capable de réparer les désordres que le péché avait faits, et dans l'homme et, par suite, dans tout l'univers.

JESUS-CHRIST a comme pétri l'homme une seconde fois, dans son sang, pour lui donner sa première beauté. Il le renouvelle en l'ornant de sa sainteté, de sa justice et de sa vérité. L'homme se renouvelle, dit l'Apôtre, en se revêtant de l'homme nouveau selon l'image de celui qui l'a créé. *"Vous avez dépouillé le vieil homme avec ses actes et vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui se renouvelle pour la connaissance, à l'image de celui qui l'a créé"*.<sup>28</sup>

Quant aux désordres que le péché a causés dans les créatures, JESUS-CHRIST, par un effet admirable de la puissance de sa grâce, les a retirées pour les justes, de la vanité à laquelle les pécheurs [les] s'assujettissent malgré elles, en les faisant servir à leurs iniquités et les rendant esclaves de leurs passions. Le divin Sauveur nous a mérité, par sa mort, la grâce d'en user avec modération et, selon le dessein de leur Créateur, il achèvera de les réparer à la fin des temps, lorsqu'il purifiera tout ce vaste univers, par le feu qu'il fera marcher devant lui et qui renouvellera la face de la terre.

---

<sup>27</sup> *"Sicut enim per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi : ita et per unius obeditionem justi constituentur multi"* (Rm. 6,19).

<sup>28</sup> *"Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem, secundum imaginem ejus qui creavit illum"* (Cl. 3, 9-10).

**Nota.** Les Directeurs trouveront des occasions fréquentes de faire remarquer à leurs élèves la gravité du péché, l'offense d'un Dieu, qu'on voit ce que c'est par les désordres qui s'en sont suivis et la difficulté de la réparer.

8. Il est indispensable d'exercer les élèves sur la foi au 8<sup>o</sup> article du Symbole. Je crois au Saint-Esprit : "*Credo in Spiritum Sanctum*". La lumière de la foi au Saint-Esprit fera voir que le Saint-Esprit est en Dieu une 3<sup>ème</sup> personne et un seul Dieu avec le Père et le Fils. C'est un esprit divin, invisible, qu'on ne peut voir ni toucher quoique représenté dans les Stes Ecritures sous des formes sensibles ; c'est une substance purement spirituelle. C'est une substance qui ne peut pas être séparée du Père et du Fils, quoique très distincte de l'un et de l'autre ; c'est ce qui en fait une personne dans l'Adorable Trinité : c'est une subsistance qui peut être communiquée et qui l'est en effet ; mais restant toujours inséparablement unie aux deux autres personnes. C'est l'Esprit Saint qui nous conforme à JESUS-CHRIST et nous fait vivre de sa propre vie : "*Vous avez été faits participants de la nature divine*".<sup>29</sup>

Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, c'est-à-dire que, de toute éternité, le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit. Voici comment les Pères de l'Eglise expliquent cette procession ou production éternelle de cette troisième personne en Dieu.

Le Père et le Fils en se connaissant de toute éternité, s'aiment aussi de toute éternité. C'est cet amour mutuel qui produit l'esprit d'amour. Dans Dieu, cette union est une personne et cette 3<sup>ème</sup> personne est appelée le Saint-Esprit. Il est produit de toute éternité, il est éternel comme le Père et le Fils.

---

<sup>29</sup> "*Facti estis consortes naturae divinae*" (2 P, 1,4).

C'est cet Esprit Saint qui descend sur nous au Baptême, qui nous lave du péché originel, qui nous fortifie dans la confirmation : c'est lui qui répand sur nous les dons de sagesse, d'intelligence, de science, de conseil, de force, de piété, de crainte de Dieu, que nous appelons les dons du Saint-Esprit.

**Don de sagesse**, qui nous fait aimer le bien, la vertu, les choses de Dieu et qui nous détache du monde et de la folie des choses de la terre.

**Don d'intelligence**, qui nous fait comprendre les vérités révélées, autant qu'un esprit borné en est capable, et notre obligation de les croire, sur la parole de Dieu, malgré ce qu'elles ont d'obscur et d'impénétrable à notre raison.

**Don de science**, qui nous éclaire sur les devoirs de la Religion et sur le chemin qu'il faut suivre pour arriver au Ciel.

**Don de conseil**, qui nous dirige dans les différents partis que nous avons à prendre et dans le choix de ce qui peut le plus contribuer à la gloire de Dieu et à nos avantages véritables.

**Don de force**, qui nous fortifie contre les dangers, les obstacles, les tentations, les difficultés, les faiblesses, les découragements, les misères qui nous accablent sans ce divin appui.

**Don de piété**, qui nous fait aimer tendrement le Seigneur et les exercices du culte saint et qui nous procure la douceur, le plaisir, la joie, la facilité dans tout ce qui est du service de Dieu.

**Don de crainte**, respect filial, mêlé d'amour, qui nous fait craindre de déplaire à Dieu, de l'offenser, d'encourir ses disgrâces et ses vengeances. La crainte est un

commencement de sagesse et de bonne conduite. *Initium sapientiae timor Domini* (Ps 110,10).

**Nota. 1:** Le Directeur prendra bien garde que ses élèves ne mettent obstacle aux lumières du Saint-Esprit, par leur légèreté, leur dissipation, leurs péchés, leur résistance à ses inspirations : car cet "*Esprit souffle où il veut*".<sup>30</sup> Ses rayons purs ne pénètrent pas ordinairement à travers une conscience corrompue, souillée, obscurcie par les vapeurs de l'iniquité... L'attachement aux vices, les inclinations perverses offusquent l'âme, sont comme des brouillards qui empêchent d'apercevoir ces divines lumières. "*L'homme animal ne perçoit pas ce qui est de l'esprit*".<sup>31</sup> Il faut fuir jusqu'aux moindres fautes et ne pas contrister en nous le Saint-Esprit. "*Ne contristez pas l'Esprit Saint qui habite en vous*".<sup>32</sup> Car le péché véniel lui déplaît, l'afflige, en quelque sorte, et refroidit en nous ses saintes ardeurs.

**Nota. 2 :** Dire souvent la prose de l'Eglise, *Veni Sancte Spiritus et emitte coelitus lucis tuae radium*.

Traduction paraphrasée en mode de prière : "Catéchisme dogmatique et moral", par Jean Couturier, tome 1, pag. 238.

**Nota. 3 :** Les oppositions quelquefois que trouvent en eux-mêmes les jeunes gens à la vertu, viennent de la mauvaise réception du Sacrement de Confirmation. C'est d'autant plus fâcheux qu'on ne peut recevoir ce sacrement qu'une fois. Ce n'est pas seulement de faire

---

<sup>30</sup> "*Spiritus ubi vult spirat*" (Jn, 3,8).

<sup>31</sup> "*Animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus Dei*" (1 Co. 2,14).

<sup>32</sup> "*Nolite contristare Spiritum Sanctum, qui habitat in vobis*" (Ep. 4,30 ; Tm. 8,14).

pénitence de ce péché, comme des autres de la vie passée ; mais, pour ainsi dire, d'en susciter la grâce.

Pour susciter cette précieuse grâce, il faut faire, dans un esprit de pénitence, ce qu'on aurait dû faire pour recevoir ce sacrement.

1. S'instruire spécialement de ce qui regarde le sacrement de Confirmation.

2. Purifier de plus en plus sa conscience.

3. De l'instruction et de la pureté de conscience ne tarderont pas à naître des désirs de recevoir la grâce de ce sacrement et tous les effets qu'elle produit. Il est bon de faire croître de plus en plus ces désirs en multipliant les actes.

4. Des prières, des invocations au Saint-Esprit, qu'elles soient fréquentes et quelquefois prolongées : quelques communions à cette intention.

5. Celui qui a reçu dignement le Sacrement de Confirmation ou qui en a suscité la grâce, le Saint-Esprit lui communique abondamment toutes les forces qui lui sont nécessaires pour devenir parfait chrétien : qu'il aille avec confiance au combat contre ses passions et les ennemis de son salut ; mais qu'il soit reconnaissant, qu'il soit fidèle et qu'il prenne bien garde de contrister le Saint-Esprit. *"Ne contristez pas le Saint-Esprit en lequel vous êtes marqués"*.<sup>33</sup>

**Nota.** 4 : Avec la grâce du Baptême, nous recevons le Saint-Esprit, mais pour nous former en qualité d'enfants spirituels de JESUS-CHRIST *"Comme des enfants nouveau-nés"*.<sup>34</sup> C'est la grâce qui se développe en nous

---

<sup>33</sup> *"Nolite contristare Spiritum Sanctum in quo signati estis"* (Ep. 4,30).

<sup>34</sup> *"Quasi modo geniti infantes"* (1 P, 2,2).

par l'opération du Saint-Esprit, pour nous conformer spirituellement à l'état de la divine enfance de JESUS-CHRIST. Cette grâce du Baptême n'est que comme un lait divin dont le Saint-Esprit nous nourrit spirituellement.

La grâce de la Confirmation est comme une nourriture solide qui, par l'opération proportionnée du Saint-Esprit, nous fait croître spirituellement en JESUS-CHRIST jusqu'à l'âge de maturité ; c'est pour cela qu'on dit que la confirmation nous rend parfaits chrétiens.

NOTA 5 : Il y a quelque différence entre l'esprit de Dieu et l'esprit de JESUS-CHRIST, car quoiqu'ils ne soient qu'un, en effet, néanmoins le Saint-Esprit prend l'un ou l'autre nom à cause des diverses opérations qu'il produit.

Lorsque le Saint-Esprit agit en nous et qu'il y établit des vertus de force, de vigueur et de puissance et qu'il nous met dans la participation des perfections et des attributs de Dieu, qui n'enferment en eux aucun abaissement, alors cet esprit divin s'appelle Esprit de Dieu, parce que Dieu en tant que Dieu, n'a en Lui que la grandeur et la majesté ; mais lorsque ce même Esprit opère en nous les vertus de JESUS-CHRIST, qui sont les vertus chrétiennes, qui portent avec elles l'abaissement et l'humiliation, comme sont l'amour de la croix, de l'humilité, de la pauvreté, du mépris, alors cet Esprit Saint s'appelle Esprit de JESUS-CHRIST.

Mais il y a une opposition entière entre la grâce et la nature, entre l'Esprit de JESUS-CHRIST et l'esprit malin. Les Directeurs doivent se rendre habiles à faire ce discernement. Ce n'est pas que le discernement des esprits ne soit lui-même un don du Saint-Esprit. Il faut une lumière divine pour bien distinguer ce qui vient de la nature par opposition à ce qui vient de la grâce ; mais un directeur acquerra une plus grande facilité à faire cette distinction en confrontant souvent les mouvements

de la nature et de la grâce, ainsi qu'on peut le voir dans le 54ème chap. du 3ème livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST. *De. diversis modibus naturae et gratiae.*

On conseille aux Directeurs de se bien pénétrer de ce qu'est la sainteté en Dieu et, par conséquent, la sainteté de son Esprit.

"La sainteté en Dieu fait qu'il est appliqué à lui-même et séparé de tout être créé : et elle doit faire le même effet dans tous les chrétiens qui sont consacrés à Dieu par le Baptême et que saint Paul, pour ce sujet, appelle Saints (1. Co. 1,2 ; Ep. 1,1).

"Mais, si tous les chrétiens doivent être saints et séparés de tout, les prêtres y sont bien plus particulièrement obligés, puisque c'est à eux principalement que Dieu dit : "*Soyez saints, à cause que je suis Saint*".<sup>35</sup> Soyez séparés de tout à cause que je le suis.

"Les prêtres qui offrent les pains et l'encens à Dieu, '*doivent être saints à Dieu*'.<sup>36</sup> C'est-à-dire séparés de tout et appliqués à Dieu seul. Il le mérite bien ; mais, de plus, il le veut, à cause de sa grande sainteté. Comme il est saint et séparé de tout et qu'il ne peut rien souffrir que ce qu'il veut, il veut que le prêtre qui l'approche soit consommé en lui par son esprit, afin qu'il n'y ait rien d'impur qui l'approche et que, par ce moyen, il puisse demeurer saint et séparé de tout, lors même qu'il est uni au prêtre.

"La sainteté sépare l'âme de toute créature et l'empêche de s'épancher en elle et de s'y porter par affection ; elle l'oblige à se retirer en Dieu et à ne se porter à rien hors de lui. Si bien que l'austérité de la

---

<sup>35</sup> "*Sancti estote, quia ego Sanctus sum*" (Lv. 11,44).

<sup>36</sup> "*Sancti erunt Deo suo*" (Lv. 21,6).

sainteté est très grande et sa sévérité très rigoureuse, puisqu'elle ne souffre pas le moindre épanchement de l'âme, en ce qui n'est pas Dieu.

"L'âme établie dans la parfaite sainteté demeure purement unie à Dieu par la foi. Elle ne s'amuse à rien ; elle ne s'arrête à rien ; elle ne cherche rien que Dieu ; elle se sépare même de l'attache à ses dons puisqu'ils ne sont pas Dieu, qui est pur et saint et séparé de tout.

"Ce n'est pas que nous ne devions nous servir de ses dons pour aller à lui, mais ils n'en doivent être que la voie et nous ne devons avoir aucune attache, afin de le posséder seul. Si nous nous y attachons, c'est quelque chose entre Dieu et nous, qui l'empêche de s'unir entièrement à nous." (Extrait de *l'Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, par M. Olier.)

Une des marques les plus caractéristiques de l'action du Saint-Esprit en nous est la sainteté de ses inspirations. Il ne suffit pas que l'objet soit bon ni même qu'il soit saint : il faut que le motif qui le fait atteindre ou qui y porte soit pur et entièrement pur, simple par conséquent et sans aucun mélange des vues ou des intérêts de la nature. Quelque saint que soit le motif que nous ayons pour faire une action, s'il n'est déterminant de l'action, s'il n'en est le premier mobile, s'il n'est que concomitant de quelque autre motif que suggère la nature, il faut s'en défier. Si l'action qu'on a à faire est dans l'ordre, si un motif naturel la faisait entreprendre, il faudrait sanctifier le motif, c'est-à-dire y renoncer pour la diriger vers Dieu.

Satan se change quelquefois en ange de lumière, c'est-à-dire qu'il porte à des choses auxquelles porteraient les Saints Anges, qui, par conséquent, paraîtraient des inspirations divines, mais avec de l'attention, on s'aperçoit bientôt que ce ne sont que d'indignes

suggestions qui manquent de cette pureté et sainteté, qui sont propres aux inspirations du Saint-Esprit. On voit ordinairement que ceux qui sont la dupe de ces illusions sont entêtés, opiniâtres dans leurs vues, ennemis des conseils, précipités, etc

Mr. Olier s'explique ainsi pour faire distinguer les mouvements ou impulsions de la nature, des opérations du Saint-Esprit.

"Voici la marque pour connaître la différence qu'il y a entre les œuvres où nous nous portons par le principe de la chair et celles où nous nous portons par le principe de l'esprit. C'est que celles qu'on fait par le principe de la chair, on s'y porte par précipitation, avec véhémence, pour son plaisir et sans avoir dans l'esprit aucune vue de Dieu qui nous attire. Mais quand l'esprit nous y porte, il nous montre intérieurement quelque motif divin ; et nous y allons pour Dieu, pour lui plaire et pour nous rendre capables de le servir. Nous regardons Dieu plus que l'œuvre que nous faisons et plus que la créature dont nous avons besoin.

"Enfin l'esprit se fait sentir par son élévation à Dieu, par sa douceur, par sa paix et par le doux mouvement dont il nous porte aux choses, en nous en séparant et nous en tenant détachés, en nous élevant à lui et en possédant nos volontés pour les porter entre ses mains à tout ce qu'il désire de nous.

"Et c'est là proprement ce qu'on appelle être spirituel et vivre en esprit en toutes choses ; lorsque le Saint-Esprit est en nous le principe de tout, qu'il est le possesseur de tout nous-même, qu'il nous tient entre ses bras et qu'il nous porte à tout ce qui lui plaît. Et quoique cela se fasse plus sensiblement dans les uns que dans les autres, il se fait néanmoins réellement en tous ceux qui se veulent mortifier et qui renoncent à leur chair et à eux-mêmes en tout ce qu'ils sont.

"Quand nous faisons place à l'esprit et que nous lui laissons la liberté d'agir et d'user de nous, il ne manque jamais d'agir en nous et de nous conduire ; il ne manque jamais de posséder nos puissances, pour les élever aux oeuvres que Dieu désire de nous ; parce qu'il n'est et n'habite en nous que pour opérer par nous à la gloire de Dieu ; il n'est en nous que pour nous vivifier et pour être le principe de notre nouvelle vie et de la vie divine dont nous devons vivre.

"En effet, depuis le Baptême, où nous avons reçu l'esprit des enfants de Dieu, nous devons vivre selon Dieu et de la vie même de Dieu : car l'enfant doit vivre de la vie de son père, il descend de lui comme un second vivant et doit continuer, dilater et provigner sa même vie ; en un mot, il doit avoir un même principe de vie avec son père. Or la vie de Dieu en Dieu est Dieu même et lui-même est le principe de sa vie. Ainsi la vie de Dieu en nous est Dieu même et il est le principe de notre vie, qui nous anime, qui nous meut et qui nous fortifie.

"Les baptisés sont en cela différents des païens, qu'ils ont reçu l'Esprit de Dieu, qui est Dieu même, qui habite en eux, pour leur servir d'un nouveau principe de vie et de conduite. Mais les païens et tous les enfants d'Adam ont la chair et l'esprit malin pour leur conduite : ils vivent selon ses sentiments, selon ses mouvements et selon sa vie. Et cela même se trouve dans les chrétiens qui sont en péché mortel : car ayant renoncé à l'esprit divin, avec lequel ils n'étaient qu'un auparavant, et s'en étant séparés, pour s'unir et adhérer au malin par le péché mortel, ils deviennent, par là, une même chose avec lui.

"Le démon a un grand pouvoir sur la chair : ce qui nous oblige à veiller pour être fidèles, à lui résister courageusement ; il la pousse, il la meut, il l'anime

comme il lui plaît ; car elle n'est point encore régénérée, ni sanctifiée comme l'esprit l'a été par le Baptême."

**Nota.** La chair est comme le domaine du démon : la concupiscence est dans notre chair : lorsque le démon nous tente, c'est généralement par notre concupiscence. "Chacun est tenté par sa propre concupiscence".<sup>37</sup> Ces tentations sont communes à tous les hommes et même aux plus grands Saints ; et on ne saurait, sans illusion, prétendre de n'en ressentir jamais les atteintes. Le démon peut étendre son empire sur les humeurs de notre corps, sur nos passions et même sur notre mémoire et notre imagination : il peut mouvoir nos passions avec art, comme un organiste les touches de son instrument pour former en nous les tentations qui doivent nous séduire et nous perdre. Quelquefois, c'est avec force et même avec violence qu'il attaque, il forme de toutes nos passions des orages affreux ; ce sont des tourbillons violents qui emportent on ne sait où. Le Saint-Esprit, dans les Saintes Ecritures, nous représente ordinairement le démon sous l'une de ces deux figures, ou de serpent rusé ou de lion rugissant. Sous l'une ou sous l'autre, toujours notre ennemi implacable ; mais toujours, nous pouvons et devons lui résister avec les armes de Dieu, avec le bouclier de la foi.

Comme le démon est le prince du monde, il peut, pour irriter notre concupiscence, se servir de tout ce qui est dans le monde : de...

---

<sup>37</sup> *"Unusquisque tentatur a concupiscentia sua"*.

## DOCUMENTS 18 - 22

### "Textes sur la spiritualité marianiste tirés du 'Cahier D' " 1828-1838

*C'est surtout au cours de la décennie 1828-1838 que le Père Chaminade était absorbé par la tâche de perfectionnement et de consolidation de ses fondations religieuses. Durant cette période beaucoup de jeunes candidats et candidates venaient grossir les rangs des deux Instituts, spécialement de la Société de Marie et plusieurs noviciats furent ouverts dont la direction était souvent confiée à des religieux encore jeunes et manquant d'expérience. Les deux Congrégations connurent des tensions notoires et eurent à souffrir durant ces années. Naturellement le Fondateur qui se rendait compte que sa vie touchait à sa fin, avait hâte de consolider et de mettre au net les bases de la vie religieuse de la Société de Marie.*

*Occupé à mettre la dernière main au texte des Constitutions des deux Instituts au cours de ces années, le Père Chaminade commença aussi plusieurs essais - dont la plupart ne furent jamais menés à terme et ne virent jamais le jour - pour donner une forme écrite aux traits essentiels de ces fondations et pour composer un manuel de direction pour la formation initiale et continue. Une série particulièrement intéressante de ces essais est conservée dans un cahier (classé "Cahier D" dans la boîte 18 des archives de la Société de Marie), - écrite de la main même du Fondateur. Nous ne connaissons pas la date de ce cahier ; très probablement ce cahier était utilisé de temps en temps au cours de cette décennie (1828-38) tandis que le Fondateur travaillait à la même époque à la rédaction des Constitutions. Dans ces essais on relève d'amples citations tirées de ses auteurs spirituels favoris, Jean-*

*Jacques Olier et St Alphonse de Liguori par exemple, avec le souci constant d'intégrer leurs développements dans sa propre synthèse originale. Apparemment le contenu de ces essais ne fut jamais mis en circulation de son vivant, mais ces textes constituent un précieux document pour connaître sa pensée.*

*Nous reproduisons ici in extenso quatre de ces essais :*

- L'Institut de la Société de Marie
- Société de Marie considérée comme Ordre religieux -  
Principes de direction
- Résumé des principes de direction.

*Nous y faisons figurer aussi les paragraphes préliminaires d'un autre essai intitulé : "Société de Marie : Principes de sa Constitution et de ses Règlements". Le reste de cet essai, copié pour la plus grande partie d'auteurs contemporains, est un traité sur les vœux de religion.*

*Ce qui est clairement et éloquemment exprimé dans ces essais, c'est l'insistance du Fondateur sur la poursuite collective de la perfection par la Société tout entière, sur la conformité avec Jésus et sur la maternité spirituelle de Marie.*

## **DOCUMENT 18 :**

### **INSTITUT DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE**

(*ECRITS DE DIRECTION II, § 302-323*)

Cet Institut rapporte toutes les Constitutions de la Société de Marie à trois points de vue : l'objet, les moyens et les personnes.

#### **I. DE L'OBJET**

L'objet de cette Société est :

1. De s'élever, et *individuellement* et *collectivement*, à la plus haute perfection ;
2. De préserver de la contagion du siècle la génération naissante, et, pour celle qui passe, d'en retirer tous ceux qu'on pourra.
3. De prendre toutes sortes de précautions pour éviter les dangereuses suites des contacts, des rapports que le zèle donnerait avec le monde.

#### **1<sup>ère</sup> Partie de l'objet :**

S'élever, et individuellement et collectivement, à la plus haute perfection.

*Note :* Cette expression *collectivement* n'est employée ici qu'afin que tous les membres de la Société de Marie sentent :

1. Qu'ils sont donnés *au monde en spectacle* de confusion, afin que le monde comprenne que la pratique du christianisme, même dans sa perfection, est non seulement possible, mais douce et facile et qu'il puisse s'apercevoir aisément de la maligne inconséquence de l'impiété en rejetant l'Évangile.

2. Qu'ils sont donnés *aux hommes en spectacle* d'édification, afin d'exciter sans cesse en eux l'émulation et le courage pour la pratique des vertus chrétiennes.

3. Qu'ils sont donnés aussi *aux anges du ciel en spectacle* d'admiration et de zèle, en ce qu'ils voient d'autres anges sur la terre : "L'homme chaste et l'ange différent par leur félicité, non par leur sainteté",<sup>1</sup> et ils sont portés à les aider, à les secourir et à les défendre. "*Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes*".<sup>2</sup>

Un des desseins qui ont provoqué l'institution de la Société de Marie a été de renouveler sur la France, ou plutôt dans le monde, le spectacle de l'Eglise naissante, de l'Eglise de Jérusalem. C'est à cet effet que, dans la même inspiration se trouvaient deux Ordres, un de religieux et un autre de religieuses et que dans l'un et l'autre, tous les états et toutes les conditions pouvaient entrer sans confusion, par une sage organisation et de bons règlements généraux et particuliers.

Quoique la perfection *collective* résulte essentiellement de la perfection *individuelle*, il est cependant vrai que l'esprit de corps contribue admirablement au soutien, au progrès et au perfectionnement de la Société entière par l'intérêt qu'il inspire aux individus les uns pour les autres, afin que l'harmonie et l'édification qui en résultent ne soient jamais en défaut.

Venons à la perfection *individuelle* que chacun des membres de la Société de Marie doit avoir

---

<sup>1</sup> "*Differunt homo pudicus et angelus, sed felicitate, non virtute*".

<sup>2</sup> "*Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus*" (1Co, 4,9).

principalement en vue. Il faut répondre à ces quatre questions :

- Quelle est cette haute perfection à laquelle veut et doit tendre la Société de Marie ?
- Le religieux est-il obligé de travailler toujours à sa perfection ?
- Que renferme cette obligation ?
- Quels sont les principaux moyens pour acquérir la perfection ?

**1<sup>ère</sup> Question :** Quelles est cette haute perfection à laquelle veut et doit tendre la Société de Marie ?

- Cette perfection est la fidèle imitation de JESUS-CHRIST, vrai Fils de Dieu et de Marie.

Dans cette réponse nous trouvons :

1. Les motifs qui doivent nous engager à imiter JESUS-CHRIST et en même temps le moyen certain de réussir dans notre travail.
2. Les avantages qu'il y a à tendre à la perfection par l'imitation de JESUS-CHRIST, sous les auspices de Marie.
3. Comme conséquence, l'exercice de cette imitation de JESUS-CHRIST.

Art. 1. Les *motifs* : JESUS-CHRIST est vrai Fils de Dieu ; le *moyen certain* : JESUS-CHRIST est vrai Fils de Marie.

Voici les motifs :

1. Dieu le Père, en nous envoyant sur la terre son adorable Fils, nous l'a donné pour nous servir de guide et de maître : "*Je l'ai donné comme chef et comme maître aux nations*"<sup>3</sup> ; il l'a mis à notre tête et il nous a

---

<sup>3</sup> "*Dedi enim duces ac praeceptores gentibus*" (Is, 65,4).

dit : Suivez-le, imitez ses actions, allez après lui, vous ne vous égarerez jamais en marchant sur ses pas, etc

2. La dignité et le mérite de sa personne nous invitent à le suivre et c'est pour nous un honneur infini de lui être semblables par une vive expression de la vie qu'il a menée lorsqu'il était parmi les hommes.

3. Pour nous rendre cette imitation facile et s'accommoder en quelque façon à nos faiblesses, il a choisi une vie commune, ôtant par là tout prétexte dont on eût pu se servir, que le modèle étant trop grand, trop relevé, trop parfait, il n'eût pas été possible d'en tracer en nous une copie qui eût été ressemblante.

4. Les desseins pour lesquels JESUS-CHRIST s'est fait homme ne peuvent subsister qu'autant que l'on s'efforce de l'imiter et en vain, sans cela, il aurait sacrifié sa vie et répandu son sang, puisqu'il n'a fait l'un et l'autre que dans la vue que nous imiterions ses actions et que nous pratiquerions ses vertus.

5. Enfin il ne s'est tant humilié, il n'a tant souffert, il ne s'est fait pauvre que pour nous rendre ces vertus aimables et pour nous porter à les acquérir : il veut donc que nous lui ressemblions. Mais comment lui ressembler ? Ce ne peut être qu'en l'imitant et qu'en nous conformant à lui.

JESUS-CHRIST *vrai Fils de Marie*. Motif et en même temps moyen certain de succès dans notre travail.

D'abord **motif**, puisqu'il est véritablement homme et aussi véritablement Dieu : de là les motifs de son Incarnation. (Voyez le numéro précédent)

**Moyen certain** : Marie est réellement la Mère des chrétiens, la Mère des prédestinés, la Mère des disciples de JESUS-CHRIST. Comme JESUS-CHRIST a été conçu dans le sein virginal de Marie, selon la nature, par

l'opération du Saint-Esprit, de même tous les élus sont conçus selon l'Esprit, par la foi et le baptême dans les entrailles de la tendre charité de Marie. Tout ce que porte Marie en son sein ne peut être que JESUS-CHRIST même, ou ne peut vivre que de la vie de JESUS-CHRIST. Les chrétiens sont les membres du corps mystique de JESUS-CHRIST, ils ne font qu'un seul JESUS-CHRIST et l'on peut dire de chaque chrétien : "*Natus est ex Maria Virgine*". Or, quel puissant moyen de parvenir à la ressemblance de JESUS-CHRIST, d'avoir pour Mère la Mère même de JESUS-CHRIST ! (Voyez la Direction de l'Institut).

Art. 2. Les avantages qu'il y a à la perfection sous les auspices de Marie.

Le 1<sup>er</sup> avantage est que toute notre perfection dépend du zèle que nous devons avoir pour imiter la conduite que JESUS-CHRIST a tenue envers son Père et les vertus qu'il a pratiquées ; que notre perfection est aisée à acquérir en imitant JESUS-CHRIST ; et qu'en ne l'imitant pas, elle nous doit paraître très difficile, pour ne pas dire impossible. Car enfin, il n'est personne qui ne sache qu'une voie qui est frayée est aisée à tenir et qu'on s'égare aisément dans une autre qui n'est pas battue, etc. Le chemin des exemples est facile et court ; celui des préceptes est long, difficile et embarrassé.

Le 2<sup>e</sup> avantage est qu'en imitant JESUS-CHRIST ma perfection sera assurée et qu'en ne l'imitant pas, elle sera toujours incertaine, c'est-à-dire, sujette à l'erreur, à l'égarement et à l'illusion : "*Je suis la Voie, la Vérité et la Vie*".<sup>4</sup> Elle sera assurée dans le premier état, parce que JESUS-CHRIST est la voie qui y conduit, la vie qui la donne, la vérité qui la fait connaître, la porte qui mène à Dieu ; que si quelqu'un entre par lui, en

---

<sup>4</sup> "*Ego sum via, veritas et vita*" (Jn, 14,6).

l'imitant, il sera sauvé. Ma perfection, au contraire, dans le deuxième état sera incertaine, parce qu'en suivant tout autre guide que JESUS-CHRIST, je n'aurai d'autres guides que des hommes et que ces hommes sont souvent des aveugles.

Le 3<sup>e</sup> avantage est que, si j'imité JESUS-CHRIST, ma perfection sera une perfection élevée ; d'où il est aisé de conclure que, ne pas suivre JESUS-CHRIST par l'imitation de ses vertus, c'est ne pas vouloir sa perfection.

### **Sous les auspices de Marie**

Marie n'usera de sa sollicitude maternelle que pour nous former sur le modèle de son adorable Fils : notre soumission à cette divine Mère doit ressembler à celle que JESUS-CHRIST eut toujours pour elle. (Voyez *la Direction*).

#### **Art. 3. Exercice de l'imitation de JESUS-CHRIST.**

C'est JESUS-CHRIST lui-même qui nous l'explique : *si quelqu'un, nous dit-il, veut venir après moi, en m'imitant, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive* : qu'il fasse les mêmes choses que moi et de la même manière que moi, qu'il souffre comme moi, qu'il cherche ce que j'ai cherché, qu'il fuie ce que j'ai fui, qu'il aime ce que j'ai aimé, qu'il haïsse ce que j'ai haï, qu'il pratique les mêmes vertus ; qu'il fasse de ma volonté la règle de sa vie, comme j'ai pris pour règle de la mienne la volonté de mon Père ; qu'il détruise en lui l'ancien Adam pour y former l'image du nouveau : qu'il en soit une si vive impression qu'en le voyant, on se figure voir un autre JESUS-CHRIST.

Nous écouterons toujours la sainte Vierge qui ne cesse de nous recommander de faire tout ce que JESUS-CHRIST nous dira.

## DOCUMENT 19 :

### "SOCIETE DE MARIE - CONSIDEREE COMME ORDRE RELIGIEUX"

(*ECRITS DE DIRECTION* II, § 334-347)

1. Le nouvel Ordre prend le nom de *Société de Marie*, parce que tous ceux qui la composent se regardent comme ses Enfants ; peut-être auraient-ils été mieux appelés, *Famille de Marie*.
2. Une personne vraiment chrétienne ne peut et ne doit vivre que de la vie de notre Seigneur JESUS-CHRIST ; le religieux y est spécialement appelé. C'est cette divine vie qui doit être le principe de toutes ses pensées, de toutes ses paroles et de toutes ses actions.
3. C'est dans le sein de l'auguste Marie que JESUS-CHRIST a été conçu par l'opération du Saint-Esprit : JESUS-CHRIST est né du sein virginal de Marie.<sup>1</sup>
4. Le baptême et la foi font commencer en nous la vie de JESUS-CHRIST et c'est par là que nous sommes comme conçus du Saint-Esprit ; mais nous devons, comme le Sauveur, naître de la Vierge Marie.
5. C'est dans le sein virginal de Marie que JESUS-CHRIST a bien voulu se former à notre ressemblance et c'est là pareillement que nous devons nous former à la sienne, Régler nos mœurs sur les siennes, nos inclinations sur ses inclinations et notre vie sur sa vie.
6. Tout ce que Marie porte dans son sein, ou ne peut être que JESUS-CHRIST même, ou ne peut vivre que de la vie de JESUS-CHRIST... Marie, avec un amour inconcevable, nous porte toujours comme ses petits

---

<sup>1</sup> *Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine.*

enfants, dans ses chastes entrailles, jusqu'à ce qu'ayant formé en nous les premiers traits de son Fils, elle nous enfante comme lui. Marie ne cesse de nous répéter ces belles paroles de saint Paul : "*Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*".<sup>2</sup> Mes petits enfants, que je voudrais enfanter jusqu'à ce que JESUS-CHRIST soit formé parfaitement en vous.

7. Que le religieux qui se prétend être le Fils de Marie ne cesse de contempler la vie de JESUS-CHRIST ; qu'il la compare avec la sienne : il comprendra s'il est digne Enfant de Marie, s'il entre dans les vues et les sentiments de son auguste Mère. Dans quel lieu et en quel temps Marie enfanta son adorable Fils !

8. Pour sa consolation comme pour la gloire de Marie, le religieux ne doit jamais perdre de vue que, si Marie a eu l'incomparable bonheur d'être la Mère de Jésus dans l'ordre de la nature, elle est bien plus heureuse encore d'en être la Mère selon l'esprit. Voyez la réponse de JESUS-CHRIST à l'exclamation *Beatus venter*, etc. Mais ce n'est qu'après qu'elle-même fut engendrée par le divin Sauveur. "(Marie est) encore Mère selon l'Esprit ; non pas de notre Chef, qui est le Sauveur Lui-même : dont elle est bien plutôt née elle-aussi selon l'Esprit, car tous ceux qui ont cru en Lui - et elle en fait partie - sont appelés avec raison les enfants de l'Epoux ; mais elle est assurément Mère des membres du Christ que nous sommes ; car elle a coopéré par sa charité à la naissance des fidèles dans l'Eglise, membres du Chef de celle-ci".<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> "*Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*" (Ga, 4,19 .

<sup>3</sup> "*Mater quidem Spiritu, non capitis nostri, quod ipse Salvator, ex quo magis illa spiritualiter nata est, quia omnes qui in eum crediderint, in quibus et ipsa est, recte filii Sponsi appellantur, sed plane Mater membrorum ejus (quae*

C'est par deux fois et en deux circonstances différentes que Marie, au dire des saints Pères, est devenue notre Mère spirituelle.

Premièrement, en consentant à l'Incarnation du Verbe, la bienheureuse Vierge contribua de la manière la plus puissante et la plus efficace à l'œuvre de notre Rédemption et, par l'acte même de ce consentement, elle se dévoua de telle façon à notre salut qu'on peut dire qu'elle porta tous les hommes dans son sein comme une véritable mère ses enfants. "De telle sorte qu'à partir de là (le Fiat) elle porta dans ses entrailles tous les hommes, comme une mère très véritable ses fils".<sup>4</sup>

Saint Luc, dans le récit de la naissance du Sauveur, dit que "*Marie mit au monde son Fils premier-né*" (Luc, 2,7). "Votre sein" fécond "*est comme un monceau de froment environné de lis*".<sup>5</sup>

Dans le sein très pur de Marie, il ne se trouva qu'un seul grain de froment ; cependant on l'appelle monceau de froment, parce que tous les élus étaient renfermés dans ce grain choisi, dont on devait dire qu'il serait le Premier-né entre plusieurs Frères. "Car ce grain contient en puissance tous les élus : il est lui-même de ce fait le premier-né au milieu de ses frères".<sup>6</sup>

La seconde circonstance où Marie nous a enfantés à la grâce c'est lorsque, sur le Calvaire, le cœur brisé de douleur, elle offrit son Fils unique au Père éternel en

---

*nos sumus), quia cooperata est caritate ut fideles in Ecclesia nascerentur, quae illius capitis membra sunt*" (St. Augs., lib. de Sancta Virginitate, C.6).

<sup>4</sup> "*Ita ut es tunc omnes in suis visceribus bajularet, tanquam verissima mater filios suos*" (St. Bernardin de Sienne).

<sup>5</sup> "*Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis*" (Ct. 7,3).

<sup>6</sup> "*Quia granum hoc virtute omnes electos continet, ut ipse sit primogenitus inter fratres*" (S. Ambr., De Instit. virg.)

holocauste pour nos péchés : "*Illa spiritu mater est*"...  
*ut supra*.

9. Le religieux vraiment dévoué à la sainte Vierge ne sera pas longtemps à son service sans prendre bientôt les mœurs et l'esprit de JESUS-CHRIST : c'est Marie qui fera, en quelque manière son éducation religieuse, JESUS-CHRIST ne s'est-il pas soumis en tout à Marie ? JESUS-CHRIST n'a-t-il pas associé sa divine Mère à tous les mystères de sa vie ? JESUS-CHRIST, en donnant Marie à son disciple bien-aimé pour sa Mère, ne l'a-t-il pas donnée plus spécialement aux religieux qui se font gloire de marcher à sa suite, de l'imiter dans ses vertus, de méditer sans cesse sa divine doctrine et d'y conformer leur vie ? Oui, Marie est réellement la Mère des disciples de JESUS-CHRIST. Ce divin Sauveur la leur a donnée du haut de sa croix et Marie les a réellement pris pour ses Enfants.

Un auteur non suspect sur cet article où l'on ne peut craindre qu'il exagère, dit : Comme ce fut proprement sur le Calvaire que JESUS-CHRIST a formé son Eglise, il est clair que la sainte Vierge a coopéré d'une manière excellente et singulière à cette formation ; ainsi on peut dire que, si elle avait enfanté JESUS-CHRIST, Chef de l'Eglise, sans douleur, elle n'a pas enfanté sans douleur le corps de ce Chef et qu'elle a commencé sur le Calvaire d'être d'une manière particulière la Mère de toute l'Eglise (Inst. sur le *Pater* et l'*Ave*, par Nicole. Insit. 5, ch. 2).

10. C'est dans cette vie divine, communiquée par Marie, que la Société qui se glorifie de porter le saint Nom de cette Vierge Immaculée doit puiser l'esprit dont elle devra être animée : avec la vie naturelle, mais toute divine que JESUS-CHRIST a reçue de Marie, il a reçu aussi cette vie d'influence qu'il communique à tous les membres qui lui sont unis.

11. La Société de Marie embrasse un état d'une haute perfection sans doute ; mais que ne doit-elle pas espérer de la protection de son auguste et tendre Mère. S'il en est qui n'aient pas répondu à son amour et à sa tendresse, qu'ils n'oublient jamais qu'elle est la Mère de la miséricorde. Quel bonheur d'être sous la protection d'une telle Mère ! qui osera jamais arracher les enfants de Marie de son sein ? Quelle passion, quelle tentation si furieuse pourra les vaincre, s'ils mettent leur confiance en la protection d'une telle Mère ? "Quel bienfait ce sera pour nous, que d'être sous la protection d'une Mère si puissante ! Qui osera nous arracher de son sein ? Quelle tentation, quel trouble pourra avoir raison de nous, quand nous nous confions au patronage de la Mère de Dieu et notre Mère ?"<sup>7</sup>

12. La nature de cet écrit ne permet de développer cet esprit de la Société de Marie que bien succinctement et par les principes d'après lesquels elle se constitue, les règlements généraux et particuliers qu'elle en déduit et surtout dans la Direction des Novices. Il ne sera question ici que des principes. Ces principes seront relatifs aux vœux qui s'y font et aux vertus plus essentielles qui doivent les accompagner.

---

<sup>7</sup> "*Quam bene nobis erit sub præsidio tantæ Matris ? Quis detrahare audebit de sinu ejus ? Quæ nos tentatio aut turbatio superare poterit, confidentes in patrocínio Matris Dei et nostræ*" (Bellarm., De sept. verb.).

## **DOCUMENT 20 : SOCIÉTÉ DE MARIE :**

### **Principes de sa Constitution, de ses Règlements généraux et particuliers et de sa dénomination**

(*ECRITS DE DIRECTION* II, § 348-351)

*Nota.* On dit ailleurs pourquoi la Société de Marie s'est formée des Constitutions et règlements qui lui sont propres.

1. La Société de Marie désire se former en vrai Ordre Religieux.

2. Cet Ordre prend le Nom de *Société de Marie* (celui de *Famille de Marie* exprimerait mieux sa nature) ; parce que tous ceux qui la composent ou la composeront à l'avenir, doivent : 1° Se consacrer à Marie. 2° La regarder comme leur Mère, se regarder eux-mêmes comme ses enfants. 3° Se former dans le sein de sa tendresse maternelle à la ressemblance de JESUS-CHRIST comme cet adorable fils y a été formé lui-même à la nôtre, c'est-à-dire, tendre à la plus haute perfection ou vivre de la vie de JESUS-CHRIST sous les auspices et la conduite de Marie. 4° N'entreprendre leurs travaux pour atteindre la fin médiate de leur institution que dans une entière confiance en la protection de l'auguste Nom de Marie et le désir de le faire glorifier. Le vrai secret de réussir dans ses travaux, soit pour sa propre perfection, soit pour le soutien de la Religion et de la propagation de la foi, est d'y intéresser la Sainte Vierge, de lui en rapporter la gloire, dans les vœux et les sentiments de NOTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST.

3. La fin secondaire de la Société de Marie, ou l'objet immédiat qu'elle se propose, est la multiplication des chrétiens et le soutien de la Religion, en opposition aux efforts de l'impïété. De là, la variété et la multiplicité des moyens qu'elle emploie ; de là aussi, la forme de sa constitution, adaptée le plus possible au siècle présent.

## DOCUMENT 21 :

### "PRINCIPES DE DIRECTION"

(*ECRITS DE DIRECTION II*, § 466-474)

Notre Seigneur JESUS-CHRIST est venu en ce monde pour y apporter le respect et l'amour de son Père et pour y établir son royaume et sa religion.

Pendant 33 ans que JESUS-CHRIST a vécu sur la terre, il a fondé dans l'esprit et dans le cœur des fidèles, qu'il prévoyait avoir été ordonnés pour être ceux en qui il devait répandre sa même religion, afin d'honorer son Père en eux, comme il faisait en lui-même.

Marie fut alors la première à être conçue en JESUS-CHRIST selon l'Esprit, comme JESUS-CHRIST était lui-même conçu selon la nature dans son sein virginal. Marie, c.-à-d. fut formée intérieurement sur la ressemblance de JESUS-CHRIST, son adorable fils et associée dès lors à tous ses mystères, soit dans ce qu'ils ont d'extérieur, soit dans ce qu'ils ont d'intérieur, afin que la conformité fût la plus parfaite possible, ou plutôt qu'il y eût toute *l'uniformité* possible.

C'est ainsi que JESUS-CHRIST est le premier des prédestinés, c'est ainsi qu'il n'y aura de prédestinés que ceux qui seront conformés à JESUS-CHRIST et que tous les prédestinés auront été conçus et formés en Marie. *"Ton sein est un monceau de froment"*.<sup>1</sup>

La foi au Fils de Dieu se faisant homme a été en Marie, au moment de l'incarnation, ce grain de froment jeté dans son âme, qui lui fit concevoir par l'opération du Saint-Esprit, JESUS-CHRIST et tous les prédestinés.

---

<sup>1</sup> *"Venter tuus acervus tritici"* (Ct, 7,3).

Notre Seigneur a continué après sa mort, de procurer aux hommes cette religion envers Dieu par toutes les inventions de son amour et il leur a donné son Esprit, qui est celui de Dieu vivant en lui, pour établir en eux les mêmes sentiments de son âme, afin que dilatant ainsi sa sainte religion, il fût de lui et de tous les Chrétiens un seul Religieux de Dieu.

Régnant au Ciel, il vit dans le cœur et dans la plume des Evangélistes, il vit dans le cœur et dans la bouche de ses Apôtres, pour établir partout le mépris de la créature et le respect de Dieu seul. L'Esprit de Dieu continue dans les prêtres ce qu'il faisait en JESUS-CHRIST...

Enfin, Notre Seigneur, pour dilater sa sainte religion envers Dieu et pour la multiplier en nos âmes, vient en nous et se laisse en la terre entre les mains des prêtres comme hostie de louanges, pour nous communier à son esprit d'hostie, nous appliquer à ses louanges et nous communiquer intérieurement les sentiments de sa religion. Il se répand en nous, il embaume notre âme et la remplit des dispositions intérieures de son esprit religieux ; en sorte que de notre âme et de la sienne, il n'en fait qu'une, qu'il anime d'un même esprit de respect, d'amour, de louange et de sacrifice intérieur et extérieur de toutes choses, à la gloire de Dieu son Père ; et ainsi il met notre âme en communion de sa religion, pour faire de nous en lui, un vrai Religieux de son Père.

Et même pour perfectionner notre état et pour nous mettre dans le point de la religion la plus pure et la plus sainte, il nous communique à son état d'hostie, pour être avec lui une hostie et n'être pas seulement Religieux *en esprit* mais encore *en vérité* c.-à-d. en réalité ; ayant intérieurement sacrifié en nous tout l'être présent de la chair en tous ses sentiments ; ne les ayant pas seulement sacrifiés, comme JESUS-CHRIST en croix, par

mortification et par crucifiement intérieur ; mais ayant tout consommé intérieurement avec JESUS-CHRIST consommé sur l'autel.

C'est le point de perfection où il nous appelle en cette vie ; puisque par sa présence intime en nous et par son feu qui nous dévore, il nous communique à l'état le plus parfait de sa religion, qui est d'hostie consommée à la gloire de Dieu, d'hostie qui ne vit plus en soi de sa vie propre et de la vie de la chair ; mais qui vit totalement de la vie divine et de la vie consommée en Dieu.

C'est proprement l'état de la vie ressuscitée, où nous sommes appelés à l'imitation de Notre Seigneur, qui est extérieurement consommée en son Père au jour de sa Résurrection et qui veut que nous soyons aussi ressuscités et conformés en lui. C'est pourquoi il dit qu'il a communiqué aux hommes la clarté que son Père lui a donnée. "*(Père) je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée...*".<sup>2</sup> Cette clarté est l'état ressuscité qu'il avait déjà eu dans l'hostie en la Cène. "*Afin qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi*".<sup>3</sup> Je suis en eux, ayant le même effet que vous, ô mon Père, qui êtes en moi, avez en moi. Je les vivifie, comme vous me vivifiez ; je les consomme, comme vous me consommez..."<sup>4</sup>

### **De la 1<sup>ère</sup> conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ**

Nous sommes tous obligés d'être conformes à JESUS-CHRIST. Saint Paul nous l'apprend lorsqu'il dit que

---

<sup>2</sup> "*Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis*" (Jn, 17,22).

<sup>3</sup> "*Ut sint unum, sicut et nos unum sumus, ego in eis, et tu in me*" (Jn 17, 22-23).

<sup>4</sup> "...*oramus vestram consummationem*" (cf. 2 Co, 13,9).

*"Dieu nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils".<sup>5</sup>*

Or cette conformité consiste à lui ressembler 1° dans ses Mystères extérieurs, qui ont été comme des sacrements des Mystères intérieurs qu'il devait opérer dans les âmes. De sorte que, comme Notre Seigneur a été crucifié extérieurement, il faut que nous le soyons intérieurement et ainsi de sa mort et de sa sépulture. Et cette vie intérieure, exprimée par les Mystères extérieurs et les grâces acquises par ces Mystères, doivent être en tous, puisqu'elles ont été méritées pour tous. *"Vous êtes morts..."*.<sup>6</sup>

L'esprit des Saints Mystères nous est donné par le Baptême et il est opérant en nous des grâces et des sentiments qui ont rapport et conformité aux Mystères de JESUS-CHRIST. C'est à nous seulement de le laisser opérer et, en vertu de ses grâces et de ses lumières, agir sur nous et sur autrui conformément aux Saints Mystères.

### **La 2ème conformité que nous devons avoir...**

Est celle que nous devons avoir à son intérieur en ses Mystères : en sorte que nos âmes soient rendues conformes en leurs sentiments et dispositions intérieures non seulement à l'extérieur des Mystères, comme nous avons vu, mais encore aux dispositions et sentiments intérieurs que Notre Seigneur avait dans ces mêmes Mystères.

---

<sup>5</sup> *"Praedestinavit conformes fieri imaginis filii sui"* (Rm, 8,29).

<sup>6</sup> *"Mortui estis"* (Col, 3,3).

**DOCUMENT 22 :**

**"RESUME DES PRINCIPES DE DIRECTION"**

*(ECRITS DE DIRECTION II, § 483)*

Jésus est vraiment le fils de Marie *de laquelle est né Jésus* (Cf. Mt. 1,16). Personne ne sera sauvé, qu'autant qu'il aura une grande conformité avec JESUS-CHRIST : Dieu ne prédestine personne que pour être conforme à JESUS-CHRIST.

### 3.2. L'ORAISON

Note : *La pratique de la prière mentale fait partie intégrante de la Méthode de Direction. Dans la pensée du P. Chaminade vertus et prière vont de pair. Bien plus, il y a interpénétration et référence mutuelles entre les Ecrites d'Oraison et les Ecrits de Direction. En conséquence, la lecture et l'étude des textes qui suivent doivent s'enchaîner avec la lecture et l'étude des écrits sur la vie spirituelle.*

#### **DOCUMENT 23 : " Autre Méthode " – 1818** (*ECRITS D'ORAISON*, § 122-127)

*Enseigner la pratique féconde de la méditation personnelle était un des principaux soucis du Fondateur pour la formation marianiste. Déjà durant les premières années de l'existence de la Société, il se mit à travailler à une méthode spécifiquement marianiste de l'oraison et à ses bases théologiques. Au cours de cette année 1817-1818 le novice Jean-Baptiste Lalanne composa sous la direction du Fondateur un traité sur ce sujet.*

*En 1818 le Fondateur lui-même rédigea le court essai suivant qui a pour titre L' "Autre Méthode", pour le distinguer du travail de M. Lalanne. Cette "Autre Méthode" fait de copieux emprunts à un travail sur l'Oraison que le Père Chaminade avait composé vers les années 1810 selon la méthode sulpicienne traditionnelle de l'Ecole Française, au profit des membres de la Congrégation et de l'Etat.*

*Cet essai nous donne une idée très claire de l'oraison telle que le Fondateur souhaitait la voir pratiquer par les premiers membres de la Société de Marie.*

## "AUTRE METHODE"

*1. Préparation, 2. Corps de l'oraison, 3. Conclusion*

### **PREPARATION**

Elle renferme trois actes : 1. se mettre en la présence de Dieu. 2. S'unir à NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST 3. Invoquer le Saint-Esprit.

#### ***1. Se mettre en la présence de Dieu***

L'Evangile nous dit que NOTRE SEIGNEUR mettait les deux *genoux en terre* (Mt, 26,39). Le prophète-roi plaçait ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST : "*Tout mon être n'est devant vous qu'un pur néant*".<sup>1</sup> Telle doit être ma situation, soit extérieure, soit intérieure ; humilié de corps, encore plus de l'esprit et du cœur. Quelques actes de foi sur la présence de la majesté de Dieu, devant qui l'on est. Un acte de contrition et de confusion des fautes commises, surtout depuis la dernière méditation.

#### ***2. S'unir à Jésus-Christ***

On s'unit à Jésus Christ par désir et par prière. Par désir, en désirant de prier comme lui, avec lui et par lui. Par désir, en désirant de prier comme lui, avec lui et par lui. Par prière en nous unissant à lui pour prier et en le priant de nous permettre de nous unir à lui ans notre prière, comme il s'unissait à nous lorsqu'il priait son Père. Prier comme lui, c'est-à-dire faire une prière revêtue des mêmes qualités dont était revêtue la sienne, savoir : toute humble, toute charité, soit envers Dieu, soit envers le prochain ; comme envers toute la chrétienté. Prier avec lui, c'est-à-dire nous revêtir de

---

<sup>1</sup> "*Substantia mea tanquam nihilum ante te*" (Ps 38,6).

ses mérites, de son esprit, de sa personne. Prier par lui, c'est-à-dire, désirant ne prier qu'en son nom, qu'en sa personne et comme un autre lui-même.

Dieu n'entend recevoir de la part des hommes d'hommages que par JESUS-CHRIST, *per ipsum* ; qu'avec JESUS-CHRIST, *cum ipso* ; et en Jésus Christ, *et in ipso*.<sup>2</sup>

### **3. Invoquer le Saint-Esprit**

Invoquer le Saint-Esprit, c'est-à-dire, se mettre dans l'entière dépendance de ses lumières ; demander au Saint-Esprit les trois caractères d'union avec JESUS-CHRIST ci-dessus.

Cette invocation nécessite plusieurs actes intérieurs : 1. celui de renoncer à ses propres lumières ; 2. renoncer à toute curiosité ; 3. renoncer à toute volonté propre.

*"Les véritables adoreurs adorent le Père en esprit et en vérité"* (Jn, 4,33). Or en esprit, s'entend l'Esprit Saint ; et en vérité, s'entend JESUS-CHRIST qui est la vérité même.

Il faut se souvenir que nous ne pouvons avoir une pensée bonne ni méritoire sans le secours de l'Esprit Saint. Préparez donc votre âme avant votre oraison, de peur que vous ne soyez regardé comme un tentateur de la divinité.

Nouvelle prosternation ; et adoration, étant revêtu de JESUS-CHRIST et de ses mérites.

---

<sup>2</sup> *"Per ipsum, cum ipso et in ipso, est tibi Deo patri, in unitate spiritus sancti, omnis honor et gloria per omnia saecula"* (Can. Miss.).

## CORPS DE L'ORAISON

Le corps de l'oraison renferme trois points.

Le **premier** consiste d'abord à considérer NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST par rapport au sujet de la méditation et lui rendre ses principaux devoirs.

Le **deuxième** point consiste en trois choses : 1. Se convaincre que ce qu'on a considéré dans le premier point est de grande importance. 2. Se l'appliquer à soi-même. 3. Le demander à Dieu avec ferveur.

Le **troisième** point consiste à prendre de fermes résolutions.

### *Développement du 1<sup>er</sup> point*

La 1<sup>e</sup> chose en commençant de méditer est de jeter les yeux sur Notre-Seigneur, de considérer, avec une attention sérieuse et un profond respect ses actions, ses paroles et ses sentiments, touchant le sujet de la méditation (C'est la règle de saint Laurent Justinien). 2. Il faut ensuite rendre à JESUS-CHRIST les devoirs que Saint Augustin nous recommande : l'adoration, l'admiration, la louange, l'amour, l'action de grâces, la congratulation, ou la compassion si c'est un mystère douloureux.<sup>3</sup> La méthode qui prescrit ce point est très juste, nous devons être les images de JESUS-CHRIST ; ses actions doivent être les modèles des nôtres : pour faire une copie il faut d'abord jeter les yeux sur l'original.

---

<sup>3</sup> "*Adoremus, admiremur, laudemus, amemus, gratias illi agamus, congratulemur aut compatiatur*".

### ***Développement du 2<sup>e</sup> point***

1. Il faut d'abord se bien convaincre de l'importance du sujet qu'on médite, en peser les raisons, en approfondir les motifs.

2. Il faut ensuite se l'appliquer à soi-même. C'est-à-dire, a) bien connaître le besoin que nous avons de nous remplir de la vérité, ou de la vertu qu'on médite. b) Remarquer les fautes que nous commettons sur cette matière et en découvrir les sources.

3. Concevoir de la douleur d'être en cela si peu conforme à JESUS-CHRIST.

4. Demander cette conformité avec ardeur, confiance, humilité et persévérance ; pour être exaucé, avoir recours aux mérites de Notre Seigneur JESUS-CHRIST, à l'intercession de la très Sainte Vierge, de S. Joseph, des SS. Anges, de nos patrons et protecteurs.

*Nota.* Ces considérations doivent être faites, 1) sans effort, ne faisant pas trop de violence à notre imagination ; 2) avec simplicité, ne raisonnant pas trop ; 3) avec foi, appuyant nos raisonnements sur l'Évangile ; 4) avec dévotion, nous servant de temps en temps d'aspirations saintes et de paroles ardentes. *Eprouvez en vous-mêmes les mêmes sentiments que JESUS-CHRIST a éprouvés.*<sup>4</sup>

### ***Développement du 3<sup>e</sup> point***

Il faut prendre de telles résolutions qu'elles puissent être efficaces ; et pour cela il faut, 1. qu'elles soient solidement appuyées ; 2. qu'elles soient bien particularisées ; 3. qu'elles viennent plus de l'espérance

---

<sup>4</sup> "*Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*" (Ph, 2,6).

du secours de Dieu que d'estime et de présomptions de nous-mêmes.

Lorsqu'il s'agira de prendre des résolutions plus difficiles et plus pénibles à la nature et à l'amour-propre, il faut se représenter la force et le courage que Notre Seigneur a fait paraître dans les grandes résolutions qu'il a prises et exécutées pour la gloire de son Père. JESUS-CHRIST détermina de passer toute sa vie à son service, de la passer dans les abjections et les souffrances et de la perdre dans l'ignominie de la croix. Rien au monde ne put jamais l'en détourner et les frayeurs n'ébranlèrent jamais sa constance ; et quoiqu'il eût à souffrir tout ce que la fureur des hommes et la rage des démons pouvaient inventer contre lui de plus cruel, il ne voulut jamais suspendre un seul moment l'exécution de ce qu'il avait résolu. Quel exemple !

## CONCLUSION

*« La fin de l'oraison est meilleure que le commencement ».*<sup>5</sup>

La conclusion de l'oraison consiste en trois actes : de reconnaissance, de contrition, de recours à la Très Sainte Vierge et dans la composition du bouquet spirituel.

1. Il faut remercier Dieu des bonnes pensées, des saintes affections et de toutes les autres grâces qu'il nous a faites.

Dans le temps d'épreuves, de dégoût, de sécheresses, il ne faut pas manquer de rendre à Dieu ce devoir de

---

<sup>5</sup> "*Melior est finis orationis quam principium*"(Eccl 7,9).

reconnaissance ; ce sera toujours une grande grâce, quand on n'en reconnaît pas d'autre, que l'honneur d'avoir été souffert en sa présence.

La solidité de nos résolutions dépend de la force du motif qui les détermine et du plus ou moins d'impression que ce motif a laissé dans le cœur.

2. Gémir d'avoir si peu ouvert notre cœur à l'Esprit Saint et d'avoir si peu répondu aux mouvements de sa grâce, lorsqu'il nous a excités à produire de saintes affections ; nous confondre d'avoir eu si peu de respect pour une si haute majesté ; lui demander pardon de nos distractions, de nos légèretés, de nos langueurs et de toutes les fautes que nous avons commises.

3. Mettre entre les mains de la très Sainte Vierge, tout ce que nous avons eu de bon dans l'oraison, la suppliant de nous en faire faire un saint usage.

*Nota.* Cet acte doit être fait, avec toute la confiance que de bons enfants doivent avoir pour la meilleure des mères. Marie soutient les vertus, de peur qu'elles ne s'affaiblissent ; les mérites, de peur qu'ils ne se perdent ; et les grâces, de peur qu'elles ne se dissipent (Saint Bonaventure).<sup>6</sup>

4. Il faut ramasser quelques-unes des bonnes pensées et des saintes affections que Dieu nous a données dans l'oraison, pour en faire comme un bouquet spirituel, qui par son odeur et par sa présence, puisse renouveler en nous, de temps en temps, durant la journée les bons sentiments que nous avons eus dans ce saint exercice et comme nous recréer et nous fortifier dans nos peines et nos travaux.

---

<sup>6</sup> "*Ipsa enim detinet virtutes ne fugiant, merita ne pereant, gratias ne effluant*".

## LECTURES COMPLEMENTAIRES :

*L' "Autre Méthode" était révisée et développée... sur la base de l'expérience et fusionnée avec l'essai que M. Lalanne avait composé sur le même sujet en 1817. Le résultat fut appelé "Méthode Commune". Il semble qu'elle ait été écrite par le Fondateur lui-même vers les années 1820, revue ensuite, avant 1829. La "Méthode Commune" est conservée dans un grand nombre de cahiers des premiers membres de la Société de Marie. On en trouvera le texte dans "Ecrits d'Oraison", 132-154.*

## **DOCUMENT 24 :**

### **"Oraison de foi et de présence de Dieu" ( 1829 )**

(*ECRITS D'ORAISON*, § 373-399)

*Ce document qui semble dater de 1829 se compose d'une douzaine de notes écrites par le Père Chaminade, directeur spirituel soucieux de venir en aide à ses disciples dans leurs difficultés à faire oraison. Dans ces remarques et explications il puisa abondamment dans les écrits d'un de ses auteurs favoris, le Père Jacques Nouet, jésuite du XVIIème siècle. Le texte du Fondateur a été souvent recopié par des novices et des religieux entre 1829 et 1840 environ, mais nous avons un exemplaire qui porte une date tardive : 1880.*

*L'habitude d'écrire des notes courtes, sans lien entre elles, était une méthode de composition chère au Fondateur et souvent utilisée par lui. L'insistance répétée sur la foi est particulièrement caractéristique. Peut-être mieux qu'aucun autre texte, ce petit traité nous donne une idée sur la manière dont le Fondateur comprenait ce qu'il appelait "Oraison de foi et de présence de Dieu. "*

## **ORAISON DE FOI ET DE PRESENCE DE DIEU**

L'Oraison de Présence de Dieu unie à l'oraison de foi est une attention paisible à la présence de Dieu, qui fait qu'une âme le regarde à la lumière de la foi avec toute l'attention de son cœur et ne veut presque que lui : sans cesse elle le regarde à cette lumière de la foi et elle ne se lasse point de le regarder. La lumière de la foi le fait considérer dans tous ses attributs et dans tous leurs effets.

**Nota 1.** Qu'on se rappelle que la foi appartient plus au cœur encore qu'à l'esprit :

- vous croyez que Dieu est votre Tout, vous croyez que Dieu est votre Créateur, vous croyez qu'il est le conservateur de votre être, vous croyez qu'il est votre dernière fin, goûtez ces vérités, goûtez les vérités qui y sont essentiellement renfermées. Vous croyez que Dieu est Tout, vous goûtez cette vérité, comment ne goûterez-vous pas celle qui y est essentiellement renfermée ? Celle, c'est-à-dire, que vous n'êtes rien, comment alors n'aimeriez-vous pas à vous anéantir devant la Majesté suprême ?

- Vous croyez que Dieu est votre Créateur, pouvez-vous ne pas aimer le Créateur de votre être ? C'est l'amour qu'il a pour vous de toute éternité qui l'a porté à vous créer ; mais ne voyez-vous pas dans la vérité de foi au Dieu Créateur, l'absolue dépendance où vous êtes de votre Dieu et le besoin, par conséquent, que vous avez de sa Providence dans l'ordre de la nature et de la grâce ? Aimez, goûtez cette dépendance.

- Vous croyez que Dieu est le conservateur de votre être, vous avez en Dieu *l'être, le mouvement et la vie* ; quel doux repos vous devez trouver en Lui ! Et néanmoins quelle crainte filiale doit vous inspirer cette position : Dieu peut vous écraser à tout instant si vous lui déplaisez !

- Vous croyez que Dieu est votre dernière fin, qu'il ne vous a créé que pour lui et que ce n'est qu'en lui que vous pouvez trouver la souveraine félicité que votre cœur ambitionne : aimez ces desseins de votre Dieu dans votre création et aussi dans la conservation de votre être, mais en même temps aimez l'obligation qui est renfermée dans cette heureuse destinée ; toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos projets, tous vos discours, toutes vos actions et les démarches de votre vie doivent se rapporter à cette dernière fin de votre création.

**Nota 2.** Votre foi en Dieu peut être très utilement appliquée au Dieu fait homme ou à l'Homme-Dieu, NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST ; dans quelqu'un des mystères de sa vie. Ainsi lorsque vous voyez le divin Enfant sur sa crèche, ou l'homme de douleurs sur la croix, n'y voyez jamais que le Fils du Dieu vivant.

- Le sujet de mon oraison est-il JESUS-CHRIST enfant sur sa crèche ou entre les bras de son auguste Mère ? Je n'y vois que le Fils de Dieu engendré éternellement qui s'est rendu enfant, l'Eternel qui s'est anéanti dans son Eternité, en naissant. Oh ! quels charmes ! Oh ! quelle amabilité dans un Dieu enfant ! Mais l'enfant que je vois est-il bien un enfant humain ? Non, c'est un enfant divin, c'est le Fils de Dieu même. Le Fils de Dieu s'est réduit à l'état d'enfance par son amour, afin que vous deveniez par la grâce ce qu'est un enfant humain par nature. Oh ! qu'elle est belle cette enfance évangélique, qui est l'expression et l'imitation de JESUS-CHRIST !

- Le sujet de mon oraison est-il JESUS-CHRIST sur la croix ? Ma foi m'y fait toujours voir le Fils de Dieu crucifié pour moi ; je fixe paisiblement mon attention sur ce divin crucifié, je considère chacune de ses plaies dans ce même esprit de foi ; je les baise intérieurement avec la plus tendre affection (si je suis seul devant un crucifix, je puis bien baiser extérieurement les plaies de mon crucifix). Que doit penser, que doit sentir celui qui croit fermement que JESUS-CHRIST Fils du Dieu vivant est mort pour lui sur la croix ?

**Nota 3.** Cette oraison de foi sera plus ou moins active, plus ou moins laborieuse, selon que la foi nous fera prendre liaison avec le sujet de notre oraison. C'est un principe incontestable de l'oraison que notre esprit et notre cœur ne peuvent s'élever vers Dieu qu'autant que Dieu lui-même les attire. Il élève l'esprit par la lumière

de la foi, il attire le cœur par les saintes ardeurs de cette lumière surnaturelle de la foi. Ce n'est pas que Dieu ne pût élever nos esprits et les éclairer par d'autres lumières que celles de la foi, telles, par exemple, que celles des quatre premiers dons du Saint-Esprit ; mais ce sont des faveurs particulières et nous devons par nous-mêmes nous en tenir toujours à la lumière de la foi que nous avons toujours comme à notre disposition. La constance est une des propriétés de la foi ; nous la recevons au baptême et il ne tient qu'à nous qu'elle ne nous abandonne jamais et qu'elle nous conduise jusqu'à la porte du Paradis.

**Nota 4.** Quand la foi a pris des accroissements considérables, on aime à se tenir en la présence de Dieu et de même en la présence de la sainte Humanité de JESUS-CHRIST. La foi nous lie en quelque manière avec Dieu ; elle nous met en communication avec Dieu même ; notre esprit avec son esprit, notre cœur avec son cœur, les lumières de son Esprit passent dans le nôtre ; nous ne voyons plus les objets que comme Dieu les voit, nous jugeons comme Dieu juge lui-même ; peu à peu tous nos préjugés se dissipent, nous devenons savants de la science même de Dieu : aussi est-ce là la science des saints. Les connaissances qui nous sont communiquées par la foi sont préférables à toutes les connaissances humaines ; à toutes les connaissances naturelles et surnaturelles, aux connaissances d'Adam dans le Paradis terrestre, aux connaissances de l'admirable sagesse de Salomon.

La foi fait passer dans notre âme par une abondante participation et les attributs de la divinité et les sentiments du cœur de JESUS-CHRIST. La foi multiplie les Christ du Seigneur ; c'est elle qui nous incorpore à JESUS-CHRIST, nous fait devenir les membres vivants de son Corps mystique. Écoutons donc toujours l'oracle

divin : *ayez la foi de Dieu*,<sup>1</sup> c'est-à-dire, une grande foi ; ou ces autres préceptes : *"croissez dans la foi et dans la connaissance de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST"*.<sup>2</sup> *"Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu"*<sup>3</sup> ; *"il faut croire pour approcher de Dieu"*.<sup>4</sup>

**Nota 5.** Nous ne rejetons pas la méthode que nous avons tracée mais il ne faut pas confondre l'oraison même avec sa méthode. Il est sage en faisant cette oraison de foi et de présence de Dieu, d'user, mais avec prudence et discrétion, des moyens que la méthode fournit pour mieux considérer les vérités que la foi nous découvre ou pour diriger les affections de notre cœur, ainsi que pour fixer nos résolutions. On se servira aussi, utilement, des actes préparatoires. - Ce n'est qu'alors que la méditation devient une vraie oraison, mais qu'on prenne bien garde, dans les diverses considérations, à tenir toujours son esprit dépendant de la lumière de la foi, comme aussi dans ses affections, tenir toujours son cœur exposé aux ardeurs divines.

**Nota 6.** Dans les premiers temps qu'on s'adonne à l'oraison, il est de la sagesse de multiplier beaucoup les actes de foi sur la présence de Dieu, sur l'immensité de Dieu. Je suis plongé dans l'immensité de Dieu, bien plus qu'un petit poisson ne le serait dans l'Océan, qu'un oiseau dans l'étendue des airs. Je suis en Dieu, comme mes pensées sont dans mon esprit, sans y occuper aucun espace. Il est bien de ne pas se représenter la Divinité sous aucune forme sensible, à moins que ce ne soit sous celle qu'il a bien voulu prendre lui-même, lorsqu'il s'est anéanti et qu'il s'est fait homme. - Et si notre foi est

---

<sup>1</sup> *"Habete fidem Dei"* (Mc, 11-22).

<sup>2</sup> *"Crescite in fide et in cognitione Domini nostri Jesu Christi"* (2 P, 3,18).

<sup>3</sup> *"Sine fide impossibile est placere Deo"* (Hb, 11,6).

<sup>4</sup> *"Accedentem ad eum credere oportet"* (Hb, idem).

grande, bientôt nous nous sentirons en Dieu et nous sentirons, pour ainsi dire, Dieu en nous. Nous expérimentons, pour ainsi dire, en nous-mêmes que *nous avons en Dieu l'être, le mouvement et la vie.*<sup>5</sup>

Nous pouvons distinguer **quatre manières d'être en la présence de Dieu**, deux actives et deux passives.

- La première, lorsque actuellement nous nous mettons en sa présence ;

- une seconde, lorsque nous avons pris l'habitude de marcher en la présence de Dieu ; *"marchez en ma présence et vous serez parfait"* disait Dieu au fidèle Abraham.<sup>6</sup>

-La troisième, c'est Dieu lui-même qui l'opère dans une âme, c'est à cet effet qu'on l'appelle PASSIVE : ordinairement elle dure peu, à moins que Dieu ne daignât accorder le don même de sa présence et ce don est très rare. Dans le premier cas, la présence de Dieu passive est transitive ;

- dans le second, elle est habituelle. Nous devons faire ce que nous pouvons pour nous remettre souvent en la présence de Dieu, ce que nous faisons lorsque, tout le cours de la journée, nous formons des actes de foi, surtout si notre cœur est toujours participant à ces actes ; *"c'est la foi du cœur qui justifie"*.<sup>7</sup>

La pratique d'un silence absolu est un excellent moyen pour arriver à la présence de Dieu activement habituelle. Il est aussi une disposition pour recevoir plus fréquemment les faveurs de la présence de Dieu passive. On appelle ici silence absolu, cet entier silence qui permet d'entendre Dieu au-dedans de soi-même ;

---

<sup>5</sup> *"In ipso vivimus, movemur et sumus"* (Ac, 17 :28).

<sup>6</sup> *"Ambula coram me, et esto perfectus"* (Gn, 17,1).

<sup>7</sup> *"Corde creditur ad justitiam"* (Rm, 10,10).

"j'écouterai, dit le Prophète, ce que le Seigneur mon Dieu me dira au-dedans de moi-même"<sup>8</sup> : le silence n'est entier qu'autant qu'on joint aux silences de la parole et des signes, les silences de la mémoire, de l'imagination, de l'esprit et surtout des passions. Il ne faut pas regarder comme une rupture du silence de parler et de s'occuper lorsque c'est par devoir et tout le temps que dure ce devoir.

**Nota 7.** La foi n'est pas seulement le commencement, le fondement et la racine de toute justification, ainsi que s'exprime le saint Concile de Trente ;<sup>9</sup> mais elle est encore l'arme avec laquelle nous pouvons vaincre toutes les tentations des démons et découvrir toutes leurs ruses et dissiper toutes les illusions de notre esprit. C'est dans l'oraison de foi surtout, que nous apprendrons à manier, pour ainsi dire, cette arme qui doit nous rendre invincibles en tout temps et en tout lieu. Saint Paul nous apprend à nous servir du bouclier de la foi en toutes rencontres, afin d'éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin.<sup>10</sup> Car, comme dit le Sage dans les Proverbes : "La parole de Dieu qui est toute de feu, sert de bouclier à ceux qui mettent leur espérance en lui".<sup>11</sup> Elle couvre toutes les puissances de l'âme comme le bouclier couvre tout le corps.<sup>12</sup>

La vérité que la foi ou la parole de Dieu nous enseigne vous environnera comme un bouclier, vous ne craignez point les frayeurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant

---

<sup>8</sup> "Audiam quid loquatur in me Dominus meus".

<sup>9</sup> "Initium, fundamentum et radix totius justificationis".

<sup>10</sup> "In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere" (Ep, 6,16).

<sup>11</sup> "Omnis sermo Dei, ignitus clypeus est sperantibus in se" (Pr, 30,6).

<sup>12</sup> "Scuto circumdabit te veritas ejus, non timebis a timore nocturno" (Ps, 90,5).

*le jour, ni les secrètes menées de l'ennemi qui se glisse dans les ténèbres, ni les impressions du démon du midi. Vous connaîtrez la vérité dans la lumière du Saint-Esprit ; vous la considérerez devant Dieu dans l'oraison à la lumière de la foi, vous l'établirez dans votre esprit ; et quand elle en aura pris possession, elle vous délivrera de toutes les tentations que vos ennemis vous susciteront.*<sup>13</sup>

Oh ! que ces actes de foi bien formés et bien pratiqués dans l'oraison seraient puissants pour dégager votre cœur des affections déréglées et le mettre en liberté ! "Croyez-moi, rien n'a plus de force pour mortifier le vieil homme et animer le nouveau, que le souvenir fréquent des vérités de la foi".<sup>14</sup>

Voulez-vous savoir à quoi vous devez employer tous les soins et tous les travaux de votre vie ? A guérir l'œil de votre âme qui est la foi, dit saint Augustin.<sup>15</sup>

**Nota 8.** Nous pouvons confirmer, développer et appliquer les principes ci-dessus à toute passion, tout reste de concupiscence que nous retrouverons en nous. Saint Jean nous dit expressément que c'est la foi qui a remporté la victoire sur le monde. "*Quel est, continue cet apôtre, celui qui remporte la victoire sur le monde, si ce n'est pas celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?*"<sup>16</sup>

---

<sup>13</sup> "*Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos*" (Jn, 8,32).

<sup>14</sup> "*Crede mihi, nihil magis veterem hominem mortificat et vivificat novum quam fidei crebra recordatio*" (Guillel. Parisi.).

<sup>15</sup> "*Totus labor noster in hac vita ut sanetur oculus cordis qui est fides*".

<sup>16</sup> "*Haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra... Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei*" (1Jn, 5,4-5).

Or saint Jean nous apprend lui-même dans la même Epître ce que c'est que le monde. *"Tout ce qui compose le monde, ou ce qui fait que les hommes sont MONDE ou du monde, sont les trois concupiscences, celle de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie"*.<sup>17</sup> Ceux en qui ne se trouve aucune de ces trois concupiscences ne sont plus du monde et par conséquent, ne seront plus enveloppés dans l'anathème prononcé contre le monde. Satan, pour nourrir ces trois vues des hommes, se sert des plaisirs, des richesses et des honneurs, car ce sont les trois objets des trois concupiscences. La foi nous fait vaincre les plaisirs ou le désir et l'amour des plaisirs ; elle nous enseigne, par exemple, que notre corps est un esclave rebelle, *un criminel condamné à la mort, qui ne mérite que des chaînes et des supplices*.<sup>18</sup> La foi nous fait mépriser les richesses, parce qu'elle nous montre que c'est l'appât qui nous attire dans le piège du démon.<sup>19</sup> La proie que vous voulez ravir cache le piège qu'on vous tend ; en prenant le bien d'un autre, vous êtes pris vous-même par le démon. La foi nous découvrira le sens profond de cette parole divine, *"les richesses sont trompeuses"*.<sup>20</sup> La foi nous les fera craindre, elle nous les fera mépriser.

La foi nous fait fuir les honneurs, en nous montrant que toute la gloire du monde n'est qu'une illusion, depuis qu'il s'est moqué de JESUS-CHRIST, *en le couvrant de pourpre par dérision et fléchissant les genoux devant lui*.<sup>21</sup> Enfin la foi nous rend victorieux de

---

<sup>17</sup> *"Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitae"* (1 Jn, 2,16).

<sup>18</sup> *"Servo malevolo tortura et compedes"* (Ecc, 33,28).

<sup>19</sup> *"Praeda quam vis rapere immuscipula est, tenes alienum et teneris a Diabolo"*.

<sup>20</sup> *"Fallaces sunt divitiae."* (cf. Jc 5)

<sup>21</sup> *"Omnis purpura illusionis est, postquam Domino in purpura illusum est"*.

tous les vices, noyant les uns dans l'eau de nos larmes, brûlant et étouffant les autres dans les flammes de l'Enfer, chassant les autres par le jeûne et les mettant en fuite par la pénitence.

*Nota 9.* Il faut une espèce d'intrépidité dans les commencements pour soutenir l'exercice de la présence de Dieu dans l'oraison. D'une part, on quitte le souvenir de toutes les créatures et de tout intérêt ou affections qu'on pourrait avoir pour elles ; on se quitte aussi soi-même, on se dépouille, pour ainsi dire, de son amour-propre ; et d'autre part, on connaît peu encore les amabilités infinies du Dieu auquel on veut tendre, comme à sa dernière fin : il ne faut pas s'étonner de quelques dégoûts et même d'un grand nombre de distractions.

Le grand avantage que nous recevons à l'oraison ne vient pas de la facilité que nous avons de penser, de considérer, de sentir, de nous occuper, en un mot, mais d'être devant Dieu, avec Dieu. Nous devons croire que Dieu opère en nous quoique insensiblement, néanmoins nous devons user de toutes sortes d'industries pour soutenir notre esprit et animer notre cœur en la foi de la présence de Dieu, industries à employer soit pendant l'oraison, soit hors de l'oraison.

*1. Dans l'oraison.* Est-il question de la présence de Dieu en général ? Vous pouvez vous servir de votre esprit et de votre imagination.

a) **De votre esprit**, en raisonnant. Par exemple, Dieu est immense, donc il est partout, donc il voit tout, donc il est ici, donc je suis sous ses regards. Dieu est Créateur ; Dieu ne m'a créé que selon l'idée qu'il avait de moi de toute éternité. Il n'y a rien en moi que Dieu n'y ait mis et Dieu n'y a mis que selon les idées qu'il en avait. Je n'ai de cheveux à la tête que le nombre

précisément que Dieu voit de toute éternité. C'est pour cela que Notre-Seigneur dit que *tous nos cheveux sont comptés*. Je n'ai de gouttes de sang dans mes veines que celles que Dieu a vues et comptées de toute éternité, etc Ce n'est pas seulement les surfaces qui sont sous les yeux de Dieu, mais tout ce qu'il y a de plus intime dans les corps et dans les esprits. Dieu est nécessairement créateur, rien n'existe que par lui : le néant n'a aucune puissance, tout ce que nous avons, nous le tenons donc du Dieu créateur. Il est donc de toute impossibilité que Dieu ne voie pas parfaitement et intrinsèquement tout ce qui compose chacune de ses créatures. Quelle suite de raisonnements ne pouvons-nous pas faire et qui nous feront toujours produire de nouveaux actes de foi sur la présence de Dieu. Dans d'autres occasions, on peut raisonner de la même manière sur le Dieu conservateur de tous les êtres. Tout étant essentiellement néant, tout tendrait de soi-même au néant, si Dieu ne le conservait pas. La conservation des êtres exige en Dieu la même puissance et la même immensité que leur création. Tous ces raisonnements de détails occupent doucement l'esprit et, Dieu paraissant toujours plus grand et toujours plus présent, le cœur se remplit de sentiments de respect, d'admiration, d'étonnement, d'humiliation, de confusion et d'amour, etc On suit les sentiments de son cœur, il est impossible que le cœur ne prenne part aux vues de l'esprit et ces vues, ces sentiments du cœur sont des vues et des sentiments de la foi.

b) **L'imagination** peut nous servir à soutenir notre foi en la présence de Dieu ; je crois à l'immensité de Dieu, je crois que toute la Création est en Dieu ; qui est-ce qui m'empêche de me représenter plongé dans cette immensité divine, agissant, me reposant, faisant, en un mot, tous les actes d'un être vivant dans ces abîmes ou cet océan sans limites de l'immensité divine.

**La mémoire** peut nous servir aussi en rappelant quelques textes de l'Écriture sainte sur la présence de Dieu ; par exemple : *"tout mon être n'est qu'un rien devant vous"*.<sup>22</sup> C'est le Prophète David qui parle tant en sa personne qu'en celle de NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Je ne puis pas rappeler ce texte sans rentrer dans les sentiments d'anéantissement de David et surtout de NOTRE- SEIGNEUR JESUS-CHRIST, dès lors que je crois être en la présence de Dieu.

De même celle-ci : *"que mon oraison s'élève, Seigneur, comme un encens en votre présence"*.<sup>23</sup> Pourquoi ici ne pas désirer que Dieu élève notre esprit par la lumière de la foi et qu'il échauffe notre cœur pour lui adresser une prière qui soit pour lui, comme un encens d'agréable odeur ? On peut ainsi recueillir différents textes qui pourront alimenter utilement notre oraison.

2. *Industries hors de l'oraison.* Ces industries sont tous les moyens que nous pouvons prendre pour bien passer notre journée et nous remettre souvent en la présence de Dieu. **Le premier** est, en nous réveillant, d'élever notre esprit et notre cœur vers Dieu sous les yeux duquel nous venons de passer la nuit et de nous préparer ainsi à l'oraison en nous habillant promptement et modestement. Qu'il nous tarde d'aller nous jeter aux pieds de la Divinité ; les temps de nos oraisons sont les temps les plus précieux de notre vie ; pour rien au monde, que par l'ordre de Dieu, nous ne devons omettre ni raccourcir notre oraison ; nous devons être pénétrés de cette sentence si remarquable de Tertullien : "C'est une chose horrible de passer un jour sans oraison".<sup>24</sup>

---

<sup>22</sup> *"Substantia mea, tanquam nihil ante te"*.

<sup>23</sup> *"Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo"*.

<sup>24</sup> *"Horrendum est diem sine oratione transire"*.

**En second lieu**, faisons pendant la journée de fréquentes aspirations qui élèvent notre âme dans le ciel par des impressions ardentes, semblables par exemple à celles de saint Bonaventure qui s'écriait amoureusement : "O Seigneur ! quand est-ce que je vous aimerai ! quand est-ce que je vous serrerai étroitement entre mes bras ! quand est-ce que je serai si heureux que de parvenir à vous !" <sup>25</sup> Par exemple, encore, à ces traits embrasés qui sortaient du cœur de saint Augustin : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serai-je comme un fugitif séparé de vous ? <sup>26</sup> Jusques à quand languirai-je dans les liens de mes crimes ? Les seuls mots de *Credo in Deum*, "je crois en Dieu, je crois en un seul Dieu, je crois en Dieu Père, en Dieu Créateur" <sup>27</sup> ; quelques-uns, dis-je de ces mots sont de vives aspirations pour celui qui en a bien senti le sens.

**En troisième lieu**, accoutumons-nous à purifier notre intention ; dans toutes nos actions ne recherchons que Dieu, faisons tout pour Dieu, ne regardons que Dieu dans notre prochain, ne regardons surtout que Dieu dans tous nos supérieurs et nos chefs ; la foi ainsi peu à peu déterminera, accompagnera et règlera toutes nos actions.

Dans les commencements il faut accroître sa ferveur ou soutenir sa bonne volonté en fixant le nombre des actes de foi ou d'aspirations vers Dieu qu'on veut faire dans la journée, ou à chaque heure de la journée ; fixer quelques-unes de ces principales actions à faire dans un véritable esprit de foi, augmenter peu à peu, se rendre compte de sa fidélité à observer les pratiques qu'on s'est imposées, s'imposer pour pénitence de suppléer à toutes

---

<sup>25</sup> "*Quando te, Domine, diligam ! quando te perstringam ! quando ad te perveniam ?*"

<sup>26</sup> "*Et tu, Domine, usquequo ? usquequo Domine ?*"

<sup>27</sup> "*Credo in unum Deum, in Deum Patrem, in Deum Creatorem*".

ces omissions, ou même de les doubler ou tripler quand il y a eu négligence, etc

**Nota 10.** Ce qui facilitera beaucoup l'oraison, c'est le soin qu'on aura d'y entrer par un acte de foi de la présence de Dieu et de son infinie grandeur devant qui nous ne sommes que néant de corps et d'âme, un néant d'essence, de facultés et d'actions, un néant de tout bien, soit de nature, soit de grâce.

Il faut suivre, dans cet acte de foi préparatoire, le conseil de saint Laurent Justinien : "Lorsque vous priez, considérez sérieusement qui vous êtes et à qui vous parlez et ne séparez point l'un de l'autre".<sup>28</sup>

L'habitude de ne pas séparer la vue de son néant, de son impuissance, de ses misères, etc, de la vue de l'être souverainement grand, souverainement puissant, infiniment bon, infiniment miséricordieux, se conservera assez généralement pendant l'oraison.

Nous ferions des progrès plus rapides si nous commençons nos actions de notre journée par de semblables actes.

**Nota 11.** Cette onzième observation est plus particulièrement pour les directeurs et directrices ; elle regarde la fin de l'oraison mentale. Il ne faut en instruire les commençants qu'à proportion des progrès qu'ils font. La vue trop claire d'une fin si excellente pourrait décourager ceux qui ne sont pas encore entrés dans les belles voies de la foi, comme aussi elle est un puissant motif d'encouragement pour ceux qui y sont entrés.

---

<sup>28</sup> "*Cum oras, diligenter attendas quis et cui, nec alterum ab altero divides*".

La fin de l'oraison mentale est d'élever l'âme jusqu'à cet être infini, pour lui rendre ses hommages, pour converser avec lui, pour s'unir à lui avec toutes ses puissances, pour avancer sa gloire par l'accroissement de sa connaissance et de son amour, pour se transformer en lui et achever l'image qu'elle porte des divines perfections, par la pratique des plus excellentes vertus et enfin pour traiter avec lui, non seulement de son salut et de sa perfection, mais encore du salut et de la perfection de tous les hommes.

La plus sublime perfection de l'homme en cette vie, dit saint Bonaventure, est d'être tellement uni à Dieu, que toute l'âme avec toutes ses puissances et avec toutes ses forces, recueillie en Dieu, devienne un même esprit avec lui, si bien qu'il ne se souvienne que de Dieu, qu'il ne pense qu'à Dieu, qu'il ne goûte que Dieu et que toutes ses affections réunies dans le plaisir de l'amour divin reposent doucement dans la seule jouissance de celui qui l'a créé. Car l'expression de l'image de Dieu se fait apercevoir dans les trois puissances de l'âme, à savoir : dans l'entendement, dans la mémoire et dans la volonté. Et pendant que l'image de Dieu n'est pas totalement imprimée dans ces puissances, l'âme n'est pas déformée ; car Dieu est la forme de l'âme, qui lui doit être imprimée comme le cachet sur la cire. Or cette impression n'est jamais entière si la raison n'est parfaitement éclairée, selon sa capacité, de la connaissance de Dieu qui est la souveraine bonté et si la volonté n'est pas parfaitement touchée de l'amour de la souveraine bonté et si la mémoire n'est pas pleinement absorbée dans la vue et le souvenir perpétuel de la félicité.

L'âme, dans l'oraison, se porte à Dieu de toutes les forces de sa volonté, de son entendement et de sa mémoire, parce qu'en priant, l'âme désire de s'attacher à Dieu seul en quittant toute autre chose. C'est pourquoi l'oraison est dans sa dernière perfection lorsque l'âme a obtenu ce qu'elle

cherche, qui est de se détacher absolument des choses basses et de s'unir aux choses divines, en sorte qu'elle ne veuille ni puisse goûter autre chose que Dieu où elle trouve son véritable repos et où elle jouit avec un plaisir ineffable de la splendeur de la lumière, des délices de la douceur divine et du calme assuré de la paix.

L'âme monte à cette fin si noble par trois degrés qui ont du rapport à la vie purgative, illuminative et unitive. Le premier est la pureté du cœur, le second degré est la pratique des vertus solides, le troisième est celui du pur amour dont le propre est de nous unir intimement à Dieu et de nous transformer en lui, ce qui se fait dans l'oraison, comme dit saint Paul, lorsque par le don de sagesse, contemplant JESUS-CHRIST, qui est la gloire du Père, nous perdons pour ainsi dire l'être grossier et terrestre et nous prenons un être céleste et divin, de sorte que ce n'est plus le vieil homme qui vit en nous, mais le nouveau qui va toujours en croissant de clartés en clartés, à mesure que nous entrons plus avant en Dieu par le moyen de la contemplation, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la plus parfaite sainteté.

**Nota 12.** On ne saurait trop faire remarquer que la foi est un don surnaturel et, par conséquent, tout accroissement de foi a une autre origine que le soin que nous prenons de multiplier sans cesse les actes de foi et de faire nos actions dans ce même esprit de foi. Ce ne sont pas nos soins et nos actes qui accroissent réellement la foi, mais l'esprit de Dieu qui opère en nous ; nous ne faisons que coopérer. Quoique la foi ne soit pas proprement un des sept dons du Saint-Esprit, il n'en est pas moins vrai que le Saint-Esprit que nous avons reçu au baptême avec la foi, opère toujours en

augmentant notre foi, comme esprit de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil, de force, de piété et de crainte du Seigneur. Notre esprit est sujet à cinq grands défauts, à l'aveuglement, à la folie, au peu de pénétration, à l'ignorance et à la témérité. La foi guérit notre aveuglement ; la sagesse notre folie ; l'intelligence notre peu de pénétration ; la science notre ignorance ; le conseil notre témérité.

Notre volonté est également sujette à trois grands défauts : la faiblesse, la dureté et l'amour de sa propre excellence. La force guérit la faiblesse ; la piété, sa dureté ; la crainte du Seigneur, l'amour de sa propre excellence.

Quelquefois le Saint-Esprit opère dans l'âme distinctement par quelqu'un de ses dons ; quelquefois même il accorde à l'âme ses dons dans un haut degré. Il y a des oraisons faites par le don de sagesse, d'autres par celui d'intelligence, etc.... Mais par nous-mêmes, faisons toujours usage de la foi dans nos oraisons.

## **DOCUMENT 25 :**

### **"Méthode d'oraison sur le Symbole" ( 1840 )**

(*ECRITS D'ORAISON*, § 511-584)

*Ce texte tardif exprime le fond de la pensée du Père Chaminade sur l'initiation à l'oraison et propose une approche qui a été pratiquée depuis par des générations de Marianistes.*

*Le Fondateur fait allusion à son travail sur ce texte dans une lettre du mois de janvier 1840. Un certain nombre de manuscrits, provenant en grande partie du noviciat de Courtefontaine, nous l'ont conservé.*

*Dans tous les projets et traités précédents sur l'Oraison, l'accent mis sur la foi était particulièrement sensible. A présent, dans cette œuvre où elle atteint son sommet, la pensée du Père Chaminade s'élève à un niveau plus haut encore de clarté et de précision. Cette œuvre en effet représente le sommet de la pensée du Père Chaminade sur la vie d'oraison.*

## **25.1. METHODE D'ORAISON SUR LE SYMBOLE**

*IN OMNIBUS RESPICE FINEM !*

Pourquoi sommes-nous sur la terre et que ferons-nous dans le ciel ? Quelle a été la fin du Créateur en nous appelant à la vie ? La foi répond que la fin de l'homme, dans le temps et dans l'éternité, c'est de connaître et par suite d'aimer et de glorifier Dieu. Telle est donc notre sublime destination et telle est la pensée de l'Esprit Saint, lorsqu'il nous commande de considérer la fin en

toutes choses, pour les coordonner à cette fin. *In omnibus respice finem !*

Arrêtons un instant nos regards sur nos magnifiques destinées.

Dans le ciel nous verrons Dieu intuitivement, nous le verrons face à face dans sa nature et dans son essence intime. De cette vision toute béatifique résultera un amour immense, aussi étendu et aussi fort que notre puissance d'aimer. Fait pour aimer, mais pour n'aimer que ce qui est vraiment aimable, notre cœur saisira avec une force irrésistible l'objet dont l'esprit lui aura montré les infinies amabilités et, dans les transports de son ivresse, il louera, il exaltera avec délices les ineffables perfections de son bien-aimé. Abîmée en Dieu, comme dans un océan de lumière, tout inondée des ravissantes splendeurs de la divinité, notre intelligence sera éternellement absorbée dans une contemplation extatique et fournira ainsi un éternel aliment à la divine flamme qui dévorera notre cœur sans le consumer...

Voilà le ciel, voilà la vie que nous y coulerons, si nous remplissons ici-bas les vues de notre Créateur. Comme celui de Dieu lui-même, tout notre bonheur sera de le voir, de l'aimer et de le louer.

Notre fin dans cette vallée de larmes nous offre les mêmes éléments de bonheur. Le bon Maître, que nous sommes appelés à servir, veut nous y faire essayer, pour ainsi dire, la félicité qu'il nous promet à la fin de notre pèlerinage. C'est pourquoi il nous fait voyager sur cette terre d'exil. Notre fin et notre unique fin, c'est de le connaître, de l'aimer et de le glorifier. Quiconque ne la remplira point, sera jugé impropre au royaume du ciel et rejeté...

Tout notre bonheur ici-bas consiste donc à voir Dieu, à l'aimer et à le servir. Nous le voyons par la foi,

réellement et tel qu'il est, non pas sans doute d'une manière intuitive, mais, comme dit l'Apôtre, en énigme et dans un miroir. La lumière de la foi, infaillible comme celle de la gloire, est essentiellement moins lumineuse et moins parfaite. Toutefois, elle éclaire assez les infinies perfections de notre Dieu, pour inonder le cœur pur d'ineffables délices et lui faire désirer de toutes ses forces le terme fortuné de son pèlerinage.

Rien ne coûte à l'âme qui a la foi, lorsqu'il s'agit de prouver son amour à son bien-aimé et rien ne saurait l'en séparer : ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni la maladie, ni les persécutions, ni les injures, ni l'enfer, ni la terre ni le ciel... Elle jouit, elle triomphe, elle est vraiment heureuse lorsqu'il s'agit de souffrir pour le Dieu que la foi lui montre et lui promet...

Il est donc évident que la fin de l'homme est de connaître, d'aimer et de glorifier Dieu. La foi, la belle économie de la nature et l'économie plus ravissante encore de la religion, sont coordonnées à cette fin sublime. La terre est comme le noviciat du ciel : nous devons faire ici-bas ce que nous ferons éternellement dans le sein de la divinité. Cette fin n'est pas de conseil : nous devons la remplir pour en être vraiment heureux dans le temps et surtout pour mériter de l'être dans l'autre vie. Telle est notre croyance. Nous croyons aussi que l'homme est impuissant de lui-même à la remplir, parce que le péché, en le dégradant, l'a ravalé en dessous d'une si noble destinée ; et parce que, d'ailleurs, il ne peut rien, dans l'ordre du salut, sans la grâce.

Le Sauveur du monde nous apprend lui-même que la condition indispensable pour voir Dieu, c'est d'avoir le cœur pur. En vain donc l'âme serait-elle éclairée des

plus brillantes splendeurs de la foi si le cœur n'était pas pur. Cette foi, retenue captive, ne servirait qu'à la rendre plus coupable et plus malheureuse.

Ainsi tous nos efforts, tous nos travaux, tous nos combats, doivent tendre à purifier notre cœur. Et c'est là effectivement tout l'objet du christianisme. Car, avoir le cœur pur, c'est n'aimer que Dieu, ne chercher que lui et ne tendre qu'à lui de toutes ses forces ; c'est fuir le péché et l'ombre du péché ; c'est observer ses lois, craindre sa justice, adorer ses volontés suprêmes ; en un mot, avoir le cœur pur, c'est pratiquer la foi, c'est mettre en œuvre les leçons de la foi : d'où l'on voit que la foi qui fait voir Dieu n'est proprement que celle qui purifie le cœur, c'est-à-dire la foi opérante.

Or qu'est-ce que le Christianisme, sinon la pratique des enseignements de la foi ? La foi nous dit que tous les fils d'Adam, par suite de la désobéissance de leur premier père, naissent esclaves de la triple concupiscence des yeux, de la chair et de l'orgueil ; qu'au baptême, ces trois concupiscences sont, il est vrai, asservies à l'âme qui les domine, mais qu'elles ne sont pas détruites et qu'elles militent sans cesse pour reprendre l'empire qu'elles ont perdu. Enfin la foi ajoute que le monde et l'enfer unissent leurs efforts aux efforts déjà trop redoutables de la chair, pour perdre l'esprit. Et JESUS-CHRIST n'est venu parmi nous que pour abolir notre honteux esclavage et pour nous mettre à même de nous maintenir dans l'affranchissement qu'il nous a mérité par sa mort. Les moyens qu'il nous a laissés sont : les sacrements, les vertus théologiques et morales, les dons du Saint-Esprit et sa loi. Les uns sont pour l'esprit et les autres pour le cœur : tous concourent efficacement à purifier le cœur et à faire voir Dieu. Mais il faut les mettre en œuvre ; car Dieu n'a pas voulu que notre perfection fût tellement son œuvre qu'elle ne fût aussi celle de notre coopération.

## 25.2. DE L'ORAISON

Nous venons de voir que la fin du créateur, en nous appelant à la vie et au christianisme, était de le connaître, de l'aimer et de le glorifier ; nous avons vu que la foi est la lumière qui nous fait voir Dieu ici-bas et qu'elle ne remplit son objet que dans les cœurs purs, c'est-à-dire dans les cœurs fidèles à ses divins enseignements. Enfin nous avons vu que le but de la mission du Sauveur avait été de briser nos fers, de purifier et de régénérer nos cœurs, pour nous rendre propres à la fin sublime de notre existence.

Or, parmi les moyens que nous avons reçus d'atteindre un but aussi désirable, l'oraison est, sans contredit, celui où nous y travaillerons le plus efficacement ; c'est là surtout que nous pouvons vider plus facilement notre cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. Quelques réflexions sur la nature et les conditions de ce saint exercice suffiront pour nous en convaincre.

L'oraison est un saint commerce de l'âme avec son Dieu, commerce ineffable où un Dieu ne dédaigne pas de se faire connaître à une créature et de l'initier dans la profondeur de ses décrets éternels ; et où l'âme, après avoir contemplé, à la lumière de la foi, les grandeurs infinies de la divinité, ses adorables perfections, les plans de sa sagesse et la ravissante économie de ses œuvres, s'abaisse et s'anéantit à la vue de son propre néant, admire et adore la bonté de ce grand Dieu qui daigne la souffrir en sa présence. La beauté du ciel, les bienfaits dont elle a été prévenue, les excellences de son Dieu, sa sainteté et sa justice, et, de son côté, sa hideuse dégradation, sa monstrueuse ingratitude, le souvenir de ses crimes, la vue de sa faiblesse, agitent tour à tour son cœur par les sentiments profonds du regret et de la

douleur, de l'amour et de l'espérance, de la honte et de l'effroi. Qui pourrait dire ce qui se passe dans une âme éclairée de la foi, en présence de son Dieu ? Quelles ineffables délices, quelles joies pures, que de douceur jusque dans les larmes qu'elle répand ! Et puis, que de lumières lui sont communiquées à proportion qu'elle s'abîme dans le mépris et l'oubli de tout ce qui n'est pas Dieu : lumières sur Dieu, en qui elle découvre toujours de nouvelles amabilités ; lumières sur elle-même, dont elle approfondit de plus en plus le néant et l'abjection ; lumières sur la créature, dont elle se détache rapidement. Son cœur se purifie, sa foi augmente ; et si elle continue d'être fidèle à la grâce, elle arrive bientôt à cet heureux état où, abîmée en Dieu, elle s'oublie parfaitement pour contempler et ne faire que contempler ses infinies perfections.

Considérée sous son véritable point de vue, l'oraison est essentiellement fondée sur la foi : son objet et son instrument doivent être la foi. Emportée sur les ailes de la foi, l'âme s'envole, pour ainsi dire, jusque dans le sein de Dieu, pour contempler et admirer à leur source les vérités sublimes de la révélation ; elle les considère, ou dans leur magnifique ensemble, ou les unes après les autres ; elle décompose, elle analyse sur chacune les éléments de sa croyance ; elle cherche à en pénétrer les secrets adorables. L'âme ne dédaigne pas les détails les plus minutieux, les principes les plus simples, les vérités les plus communes : pourvu que la foi les lui présente, elle ne les considère plus que comme des choses dignes de l'occuper tout entière. Mais dans l'oraison, l'âme ne se borne pas à considérer et à étudier les divers éléments de la foi ; elle en examine les fondements, la certitude, la beauté, l'excellence et le bonheur, et, déplorant la folie et le malheur de ceux qui ne croient point, elle s'humilie de ce qu'elle a été

éclairée de préférence à tant d'autres ; elle remercie et préconise la royale magnificence de son Dieu.

Après avoir ainsi contemplé les grands objets de notre foi, Dieu et soi, l'âme cherche à se rendre compte de sa foi ; et bientôt, frappée de la voir si faible et si mourante, elle s'y exerce avec ardeur, disant à Dieu avec les Apôtres : "*Seigneur augmentez en nous la foi*" ou, avec le centenier : "*Je crois ! Viens en aide à mon peu de foi !*"<sup>1</sup>

Puis, comparant sa foi, toute faible, toute misérable qu'elle soit, avec sa conduite passée et présente, quel sujet pour elle de honte, de regret, de confusion et de douleur ! Quel sujet d'humiliation et d'anéantissement ! Combien elle est étonnée de se voir aussi vile, aussi ingrate et aussi favorisée par tant de grâces et de faveurs célestes ! Comme elle reconnaît son indignité et ses misères !

Comme elle admire, de plus en plus, la grande, l'ineffable bonté de son Dieu qui, au lieu de la foudroyer comme elle le mérite, la souffre en sa présence, la comble de biens et lui fait une sorte de violence pour la ramener à lui : comme s'il avait besoin de ses hommages !

C'est ainsi que l'âme, dans l'oraison de foi, apprend à connaître Dieu et à se connaître elle-même ; et ces deux connaissances sont tellement unies, qu'avancer dans l'une, c'est avancer parallèlement dans l'autre.

A force de connaître mieux les infinies perfections de la divinité, elle s'attache à son amour avec plus de force, elle est capable de plus de sacrifices. A mesure qu'elle se connaît mieux elle-même, elle s'abaisse, elle s'anéantit davantage dans la conviction, dans l'évidence

---

<sup>1</sup> "*Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam*".

intuitive de ses faiblesses, de ses misères et de ses imperfections ; elle ne se reconnaît digne que de haine et de mépris ; et de là, il n'y a qu'un pas jusqu'à désirer et demander avec instance au ciel le mépris et la haine d'elle-même.

La connaissance de Dieu et de son néant lui fait découvrir de plus, ensemble, la hideur et l'odieux du crime qui attaque une majesté infinie, blesse la sainteté par excellence, défie la plus terrible justice ; du crime d'une vile créature qui n'a rien, qui ne peut rien, qui dépend en tout de celui qu'elle outrage, qui tient tout de lui, même cette puissance dont elle abuse pour l'offenser. Alors sa douleur s'agrandit, ses regrets deviennent plus poignants, son cœur se déchire ; elle crie vers le ciel pour implorer sa grâce et se constituer le ministre des vengeances du Seigneur. Alors son humilité prend racine ; la pénitence et la mortification lui deviennent chères ; elle bénit la Providence dans les maux qu'elle lui ménage... Alors son cœur se purifie, l'amour divin y établit son empire et l'âme commence de goûter dans la vue de Dieu les avant-goûts du ciel.

Nous venons de tracer rapidement la nature, l'objet et l'instrument de l'oraison ; ajoutons quelques mots sur le mobile, sur le véhicule de l'âme dans cet admirable commerce.

Il ne faut pas croire que faire oraison c'est suivre son propre esprit et ses idées propres dans la considération des grands objets de notre foi. Une raison de cette nature ne saurait amener à rien de bon : tout au plus si elle pouvait avoir quelque utilité comme une étude ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nourrirait infailliblement l'enflure et l'orgueil de son esprit.

L'âme, en la présence de son Dieu, toute pénétrée de sa grandeur et de son excellence, de sa propre abjection et de ses profondes misères, s'abaisse, s'anéantit et

adore, invoque l'assistance divine du Saint-Esprit et de l'auguste Marie et puis s'abandonne à la conduite de guides aussi éclairés ; elle se garde bien de suivre ses propres lumières, parce qu'elle en a reconnu la vanité, la faiblesse et l'insuffisance. Si elle considère, si elle examine, c'est parce que l'Esprit de Dieu l'y pousse : elle n'a besoin que d'ouvrir les yeux de son âme à la lumière de la foi et dès lors elle voit, elle admire, elle contemple, elle s'estime heureuse de voir et de contempler ; elle loue Dieu, elle le remercie, elle déplore son ingratitude, invoque son pardon...

Quand on parle d'oraison parmi les personnes effectivement peu éclairées dans les voies de Dieu, on en parle comme d'un exercice dans lequel il n'y a qu'une certaine classe de gens qui puisse réussir. On se figure d'abord qu'une condition indispensable à l'oraison, c'est l'instruction : un homme du peuple, dit-on, un ignorant, instruit, si vous le voulez, suffisamment sur ses devoirs religieux, est par le fait tout à fait inhabile à l'oraison... etc.

Etrange illusion ! perfide ruse de l'esprit de ténèbres ! Eh quoi ! cet homme du peuple, ce pauvre religieux servant qui ne sait pas même lire, je suppose, est appelé à voir Dieu dans le ciel, à l'aimer et à le louer, comme vous ; il est aussi bien appelé que vous à connaître, aimer et servir Dieu ici-bas et vous voulez qu'il soit impropre à l'oraison, c'est-à-dire, à un exercice qui n'a pas d'autre objet que celui d'apprendre à connaître Dieu et à se connaître soi-même ? Pour être conséquent, dites plutôt, si vous l'osez, qu'il est impropre à connaître Dieu, impropre à l'aimer, impropre à le servir, ou bien qu'il est condamné à aimer et à servir Dieu sans le connaître ! Sans doute, il est impropre à cette espèce d'oraison qui est plus le travail de l'esprit que l'œuvre de Dieu, qui ressemble plus à une thèse théologique ou philosophique qu'à une considération de foi. Mais ce

genre d'oraison n'est pas autre chose qu'une étude plus ou moins sèche, où l'esprit et le jugement ont plus de part que la foi et le cœur. J'avoue qu'il est heureux d'être impropre à un tel genre d'oraison, puisque c'est plutôt un écueil pour la foi et pour l'humilité, qu'un solide avantage.

J'avoue aussi qu'il est probablement impropre à ce genre sublime d'oraison auquel sont parvenus les Thomas, les Bonaventure, les Bernard. Et puis encore, que dis-je avec autant d'assurance ? Je doute qu'ils ne soient pas capables de s'élever à un genre aussi sublime, puisque après tout, c'est l'Esprit Saint lui-même qui est le précepteur de l'âme droite et simple dans le pieux exercice de l'oraison. Les exemples de tant de saints anachorètes, de la plupart des moines qui ont peuplé les déserts et qui ignoraient généralement les connaissances les plus indispensables ; les saints les plus grands, tels que les Antoine, les François d'Assise, les Ignace, les Rodriguez... et puis tant de personnes du siècle peu avantagées du côté de l'esprit et de l'éducation et pourtant si versées, si hautement éclairées dans les voies de l'oraison la plus sublime ; tant d'exemples, dis-je, ne prouvent - ils pas le contraire de ce que j'allais avouer ? Lisez la vie des Pères du désert et les Vies des Saints et puis dites-moi si vous croyez encore que les gens peu instruits comme le commun des fidèles, soient impropres à l'oraison.

Mais, pourrait-on me dire, vous parlez de manière à faire entendre que l'instruction est parfaitement inutile dans l'oraison...

- Non, je n'entends pas émettre une semblable assertion. Je crois reconnaître qu'elle n'est pas indispensable, mais je ne crois pas faire entendre qu'elle soit inutile. Ma pensée est que celui qui croirait faire oraison en étalant, en la présence de Dieu, les plus belles considérations

sur une vérité quelconque, je sous-entends, sans orgueil, serait dans la plus grossière erreur. Il ferait tout au plus une répétition utile de ce qu'il a étudié. L'âme, en présence de son Dieu, ne pérore point ; elle ne fait pas de longs discours, ni de longs raisonnements ; mais elle écoute l'Esprit Saint et le prie de parler lorsqu'il paraît se taire ; éclairée de la foi, appuyée sur l'espérance et embrasée par la divine charité, elle s'élève à Dieu sans contention comme sans effort : encore un coup, elle ne pérore point.

Si l'oraison la mieux faite était celle où l'âme a développé les plus belles et les plus justes considérations, il faudrait conclure que la contemplation n'est pas aussi parfaite, puisque l'âme s'y tient comme une idiote, (passez-moi la comparaison) qui ne sait que voir, c'est-à-dire comme un enfant qui ne sait que considérer, sans rechercher ni les pourquoi ni les comment... Or, une telle conclusion est évidemment contraire aux principes.

Si on me demande quel usage légitime on peut donc faire de ses talents et de ses connaissances dans l'oraison, je répondrai à cette question difficile.

On rencontre des confesseurs qui, sur les aveux de leurs pénitents, croient reconnaître qu'il serait mieux pour eux de vaquer à autre chose qu'à l'oraison, puisqu'ils n'y font que peu ou pas de progrès ; et dans cette pensée, ils leur prescrivent d'autres pratiques de piété, comme des lectures et des prières vocales.

Quelle illusion ! Au lieu de rechercher la cause du mal pour en arrêter les suites, renoncer à un exercice aussi indispensable à toute âme qui veut marcher dans les voies de la perfection !

Le pénitent se plaint qu'il ne peut faire oraison et qu'il est continuellement distrait, agité par les pensées les

plus bizarres, pendant ce saint exercice ; que, tranquille d'ailleurs, il suffit qu'il s'y livre pour être assailli par les distractions : en conséquence, son temps se perd en pure perte, il offense Dieu au lieu de lui plaire... Mieux vaudrait, conclut-il, ne plus faire oraison pour un temps... Et il demande l'avis de son directeur, qui osera répondre gravement : "Il paraît que le Bon Dieu, pour vous éprouver, se retire de vous. Eh bien ! prenez patience et tenez-vous prêt pour le moment où il se rapprochera ; mais en attendant, faites telle et telle bonne œuvre en place de votre oraison".

Quelle décision ! Comme elle doit rassurer le pénitent qui l'a sollicitée ! Plus d'oraison jusqu'à ce que Dieu revienne : c'est-à-dire, tenez-vous loin de Dieu, tant que Dieu se tiendra lui-même loin de vous ; et tenez ferme jusqu'à ce qu'il se rapproche et puis vous vous rapprocherez. Celui qui décide aussi tranchément (sic) ne sait pas sans doute qu'une sainte Thérèse fut, dix ans, fidèle à faire l'oraison, qui était pour elle un supplice ; et que pendant cette époque d'épreuve aussi terrible, elle multipliait ses oraisons et ses visites au Saint Sacrement, malgré que ce fût pour elle un martyre. Thérèse n'eût pas sans doute applaudi à sa décision. Un saint Jean de la Croix était délaissé de Dieu des années entières et n'en était pas moins fidèle ; un saint François de Sales, un saint Ignace, furent aussi éprouvés de la sorte ; mais dans le temps même de ces délaissements, ils ne s'avisèrent pas de se retirer de l'oraison ; au contraire, ils s'y appliquaient davantage. Il suffit d'ouvrir les Vies des Saints pour reconnaître qu'on en a toujours agi différemment.

Je dirais donc **aux personnes qui se plaignent de leurs sécheresses et de leurs distractions** :

1. Comment vous y prenez-vous pour faire oraison ? "Comment faites-vous oraison ?..."<sup>2</sup> Quel zèle, quelle bonne volonté y apportez-vous ? quels efforts faites-vous pour repousser les distractions qui vous assiègent ?"
2. Quelle est la nature de ces distractions ? viennent-elles de l'esprit, ou viennent-elles du cœur ? comment repoussez-vous les unes et les autres ?
3. Quelles sont, en définitive, les causes de toutes ces sécheresses et de toutes ces distractions ?

Ces causes sont de deux sortes, les unes positives et les autres négatives ; les unes, qui sont la versatilité de l'esprit, l'orgueil du cœur, le tempérament, les passions ; les autres, qui ne sont autre chose qu'un défaut de soins et de préparations, le manque des dispositions indispensables à l'oraison. On n'improvise pas l'oraison : je veux dire qu'on ne va pas à l'oraison sans préparation aucune et que celui qui y va de la sorte est coupable des obstacles que sa négligence et son insouciance vont lui opposer.

Le résultat d'un tel examen fait consciencieusement serait inévitablement celui-ci : gardez-vous d'abandonner l'oraison. C'est votre faute si elle vous coûte tant ; commencez par vivre de manière à contenter davantage l'esprit de Dieu et tout ira bien ; faites d'abord votre possible et le Saint-Esprit fera le reste.

Nous dirons plus tard les dispositions dans lesquelles il faut être habituellement pour bien faire oraison.

Lorsque ces sécheresses viennent de Dieu, alors, que l'âme se garde bien de s'attrister et de prendre en dégoût l'oraison ; qu'elle prenne courage, qu'elle s'humilie par

---

<sup>2</sup> "*Redde rationem*".

la pensée qu'elle est tout à fait indigne que Dieu se communique à elle.

Les sécheresses qui viennent de Dieu sont plus rares qu'on ne pense ; souvent il arrive qu'on lui attribue ce dont il est plus molesté que l'âme elle-même. C'est au sage directeur à savoir distinguer ce qui vient de Dieu de ce qui n'en vient pas. Lorsqu'on examine sérieusement l'ensemble de la vie et les efforts et les sentiments de l'âme qui avoue ces sortes de sécheresses, il est difficile de se méprendre parce que tout porte le sceau de l'action divine.

### **25.3. METHODE D'ORAISON**

Il y a beaucoup de méthodes et peu d'hommes d'oraison. D'où cela vient-il ? Est-ce la faute des méthodes, ou bien celle des personnes qui les suivent ? Ou encore la faute ne viendrait-elle point et des méthodes et des hommes qui les suivent ? Il ne nous appartient pas de prononcer. Les hommes de Dieu qui nous ont laissé des méthodes avaient des lumières peu communes sur les voies de la perfection ; blâmer les moyens qu'ils ont enseignés pour y faire des progrès, ce serait faire preuve d'orgueil et manquer en même temps au respect que nous leur devons. Reconnaissons et ne craignons pas d'avouer que ces méthodes en général sont bonnes, très bonnes même et très capables de conduire à l'oraison la plus sublime ; mais, tout en leur accordant le tribut de louanges qu'elles méritent, ne leur donnons pas une importance exclusive et ne faisons pas à leurs saints auteurs l'injure de croire qu'ils n'en soupçonnaient pas de meilleures. Les méthodes, variables par leur nature, ne conviennent pas à tous les temps, à tous les lieux, ni à toutes les personnes. Il y a même cela de particulier qu'elles ne conviennent pas aux mêmes personnes dans

toutes les époques. Leur but et leur objet, c'est d'apprendre à l'âme la manière de s'entretenir avec Dieu, de lui donner comme les rudiments de l'oraison, c'est-à-dire de diriger et de conduire ses premiers pas dans ce saint exercice. Mais une fois que l'âme s'y est un peu exercée, elles cessent peu à peu d'avoir la même importance ; on finit même par les abandonner, comme l'enfant renonce aux lisières de sa nourrice, une fois qu'il sait et qu'il peut marcher seul.

Notre méthode, à nous, c'est de n'en point avoir ; ou plutôt, si l'on veut donner le nom de méthode à la pratique que nous allons exposer, voici notre méthode.

**Nota.** Avant de l'exposer, il est bon de rappeler en deux mots les principes généraux que nous avons énoncés plus haut sur notre fin et sur l'oraison. Créés pour connaître, aimer et louer Dieu, nous ne devons vivre que pour remplir cette sublime fin. Toutes nos pensées, toutes nos affections, tous nos soupirs, toutes nos actions doivent être pour Dieu : *quoi que nous fassions et quoi que nous disions, tout doit être rapporté à l'auteur de notre être.* C'est saint Paul qui le dit expressément ; et telle est la foi de l'Eglise.

Dans l'oraison, l'âme fait à Dieu le plus grand des sacrifices, celui de sa raison, par la foi. Elle apprend à se connaître elle-même, double connaissance qui la conduit à aimer, à louer Dieu, comme il le demande. L'oraison doit être toute de foi, rouler sur les vérités de notre foi et à la lumière de la foi. L'âme est, par elle-même, incapable de faire oraison ; il faut qu'elle s'abandonne à la direction de l'Esprit de Dieu, pour ne considérer que ce qu'il inspire et qu'autant qu'il l'inspire, sacrifiant ainsi ses propres lumières, pour ne suivre que *l'attrait divin.*

## **La pureté du cœur est tout le but de l'oraison**

C'est de ces principes, bien compris et bien entendus, que nous déduisons la pratique de l'oraison, qui nous paraît conduire plus directement et plus efficacement à *la pureté du cœur*, c'est-à-dire à *la vue de Dieu*. Cette pratique, par sa simplicité extrême et par sa lumineuse clarté, convient à toutes sortes de personnes. Elle a pour elle la sanction de l'expérience. Du reste, elle est sûre et éclairée, puisqu'elle a la foi *pour principe*, pour *objet* et pour *moyen*.

### **25.4. PRATIQUE POUR LES COMMENÇANTS**

Celui qui veut entrer dans les voies de l'oraison doit commencer par l'oraison mixte sur le Symbole des Apôtres.

Après s'être mis en la présence de Dieu, comme nous l'indiquerons plus tard, il récitera d'abord une fois le Symbole, avec toute l'attention dont il sera capable ; puis il répétera mentalement cette récitation, article par article, considérant chacun tout le temps qu'il sentira quelque attrait intérieur et passera au suivant dès qu'il ne sentira plus rien, pour ne pas ouvrir la porte aux distractions.

Si quelques articles ne font aucune impression sur son cœur, il ne s'y arrêtera point, parce qu'il ne faut point d'effort ni de contention. Si l'Esprit de Dieu est comme muet, ce n'est pas en insistant d'une manière qui est toujours pénible, qu'il le fera parler. Que faire alors, sinon de s'humilier, de reconnaître la petitesse et la fragilité, l'imperfection et le peu de vivacité de sa foi et d'en demander courtement à Dieu l'heureux accroissement ?

Si le commençant est tellement disposé intérieurement qu'il ne puisse s'arrêter qu'une minute sur chaque article

de foi sans être distrait, qu'il ne s'arrête qu'une minute ; s'il peut encore moins, qu'il s'arrête moins ; mais qu'il ait soin de se tenir toujours attentif, laisser passer les distractions dans son esprit comme des nuages qu'emporte le vent. Et qu'il se contente de réciter son Symbole, deux, trois, quatre fois s'il est nécessaire, pourvu qu'il le fasse avec toute l'attention possible.

Le but que l'on doit se proposer c'est d'abord, de l'habituer à passer le temps de son oraison d'une manière aussi peu agitée que possible par les distractions et la seule chose que l'on exige, c'est de la bonne volonté.

On pose en principe qu'après avoir ainsi rempli son temps d'oraison avec toute la fidélité dont il a été capable, pendant quelques jours, il ne pourra plus trouver du loisir de passer plusieurs fois chaque article du Symbole. L'attrait divin prendra de l'accroissement en proportion de sa fidélité ; quelques articles en particulier le frapperont plus que d'autres : il s'y arrêtera davantage et y reviendra dans le jour, le plus qu'il pourra, pour réitérer ses actes de foi, d'espérance et d'amour.

Quelques progrès que l'on fasse dans cette pratique, quelque bonne volonté que l'on montre, on ne s'exemptera pas encore de réciter d'abord le Symbole tout entier, afin d'exercer sa foi sur son magnifique ensemble ; puis on s'exercera sur les principaux articles en y rattachant un à un tous les autres.

**La manière dont on doit s'exercer sur chacun** est facile. Je prends, par exemple, le deuxième article : je le récite mentalement avec toute l'attention possible et puis je me tiens en silence, écoutant l'Esprit de Dieu. Je sens quelqu'attrait intérieur à contempler JESUS-CHRIST comme sauveur ou comme Fils de Dieu ou comme Roi, Prêtre et Prophète ; eh bien ! je m'arrête à le considérer sous le point de vue qui me touche. J'interroge ma foi, je

la compare avec ma conduite ; je vois, par ma conduite, combien elle est misérable et imparfaite ; et alors je m'humilie, je fais des actes de foi et je demande au Bon Dieu qu'il daigne l'augmenter. Puis j'adore JESUS-CHRIST sous le point de vue qui m'a touché ; je lui demande pardon de l'avoir méconnu jusqu'alors... Enfin, j'écoute ce que ma foi me prescrit pour l'avenir à l'égard de ce mystère et j'implore de la bonté de JESUS-CHRIST et de sa sainte Mère la grâce d'y être fidèle.

Après cela, je passe à un autre article, ou à une autre considération et je poursuis de la sorte, soit en expliquant chaque mystère, soit en cherchant à m'en rendre compte, soit en tirant les instructions pratiques qui en découlent et comparant ma conduite avec les devoirs que la foi me montre à découvert. Ainsi, pour m'arrêter à cette dernière considération, serait-il possible d'examiner la sainteté de Dieu, sans y voir pour moi l'obligation de la plus grande horreur pour le péché ? Et lorsque j'ai acquis cette certitude de foi sur l'horreur due au péché, horreur mesurée sur l'étendue de celle de Dieu lui-même, ne suis-je pas naturellement porté à comparer l'horreur que j'ai avec celle que je devrais avoir ? Combien peu j'en avais lorsque je me livrais au crime ; combien peu il m'en reste, aujourd'hui que je commets le péché si facilement ; et par suite, ne suis-je pas amené à faire amende honorable à Dieu pour le passé et à lui demander pour le présent une horreur digne du péché ?

J'arrive au mystère du Fils de Dieu fait homme.

Je considère ou la sagesse ou la puissance, ou la bonté de Dieu... dans ce mystère ; l'anéantissement du Fils qui ne craint pas de revêtir la forme de l'esclave ; et la grandeur du mal de l'homme par l'excellence du remède.

Je considère un à un tous les prodiges de ce mystère ; un Dieu conçu par une opération divine dans le sein

d'une Vierge ; une vierge qui conçoit sans cesser d'être Vierge ; un Dieu caché sous l'informe enveloppe d'un corps à demi formé dans le sein d'une femme. Et ce Dieu ainsi voilé, ainsi anéanti est le Dieu de l'univers ; et ce Dieu ainsi voilé connaît sa position et en subit les dégoûtantes rigueurs ! Et ce Dieu se soumet de la sorte pour l'homme, pour l'homme ennemi, pécheur, coupable endurci. Et ce Dieu naît comme l'homme : comme l'homme il est faible et souffrant ; il dépend de sa Mère, il a tous les dehors d'un enfant : il pleure, il crie comme un enfant et cet Enfant, c'est Dieu ! Un Dieu qui croît en sagesse aux yeux des hommes à mesure qu'il croît en âge ! Un Dieu, passer pour le fils d'un artisan ! Un Dieu soumis à cet artisan ! travaillant avec lui pour gagner sa nourriture comme un fils du coupable Adam...

J'exerce ma foi sur chacune de ces merveilles et puis je cherche les conséquences qui en découlent pour ma conduite. L'humilité, la reconnaissance et l'amour sont autant de conséquences nécessaires de ma foi sur ce grand mystère ; et de ces conséquences comme principes, découlent d'autres vérités pratiques, que j'apprécie à la lumière de la foi et dont je demande à Dieu et à son Fils l'heureuse acquisition.

Si j'arrive au dernier article, la vie éternelle, j'exerce ma foi sur cette vérité ; puis je chercherai à en prendre une juste connaissance. Qu'est-ce que la vie éternelle ? Est-ce la vie présente ? Si ce n'est pas la vie présente, il y en a donc une autre ; cette vie éternelle ressemblera-t-elle à celle-ci ? Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre ? Combien de sortes de vie éternelle ? Le paradis et l'enfer. Le paradis, je crois au paradis ; je suis fait pour le paradis ! Que ferai-je dans le paradis ? Si je suis fait pour le paradis et que le paradis soit une vie si délicieuse et éternelle, je dois donc faire peu de cas de celle-ci ; je dois mépriser les joies et les plaisirs de celle-ci ; je dois tout faire pour jouir de cette vie

éternelle. Or, que faut-il faire ? Dieu me l'a dit : suis-je fidèle à l'observer ? Si je ne suis pas fidèle, je ne veux donc pas du paradis ? Lorsque j'offense Dieu, je ne pense donc pas au paradis que je perds ?... Considération du passé, douleur, regret, ... amende honorable, ferme propos, espérance, actions de grâces au Bon Dieu, qui nous laisse encore le temps d'acquérir le Ciel : tout sort de ces considérations, tout y est renfermé. Et si je porte les yeux sur l'enfer, que de réflexions, que de considérations ! Qu'est-ce que les peines de la vie à côté de l'enfer ! Qu'est-ce que ces faux plaisirs de la vie à côté de l'enfer qu'ils nous procurent !... Il suffit de s'abandonner simplement à l'Esprit de Dieu qui donnera des lumières vives sur toutes les vérités.

Ces sortes de considérations nous donnent une idée de celles que l'Esprit de Dieu suggère.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de s'arrêter de la sorte sur chaque point du Symbole dans une seule oraison, parce que ce serait croire l'impossible. Le Symbole a de quoi occuper toute la vie humaine ; que dis-je, toute l'éternité, puisque les saints dans le ciel seront éternellement dans la contemplation de la divinité.

En commençant, on ne souffre pas de s'étendre beaucoup, parce qu'on se propose surtout de couper court aux distractions. Aussi pour cela, ne permet-on que de s'arrêter quelques instants sur chaque article et même défend-on de s'arrêter sur ceux qu'on ne goûte pas afin que l'esprit ne s'ennuie point et que le dégoût de la volonté ne suive pas celui de l'esprit.

Ce n'est que lorsqu'on est parvenu à ce point d'attention tel qu'on peut passer tout le temps de l'oraison d'une manière assez tranquille, qu'on permet de s'arrêter un peu plus ; mais on exige toujours des uns et

des autres de ne pas s'arrêter sur les articles qui ne touchent point, de s'arrêter peu sur ceux qui touchent peu et davantage sur ceux qui touchent davantage. On recommande aussi à chacun de revenir dans les intervalles de la journée sur les choses qui ont frappé à l'oraison et d'y exercer beaucoup sa foi.

On exige de tous une instruction suffisante et proportionnée aux dispositions de l'esprit sur le Symbole : ceux qui ne peuvent apprendre que les instructions de leur catéchisme s'appliqueront à les bien saisir ; ceux qui pourront davantage feront des lectures plus étendues sur cette matière.

On exige enfin une véritable volonté, un dévouement réel. Il n'y a rien à espérer de la part de celui qui ne veut pas. Or, il semble que pour celui qui veut effectivement faire oraison, il suffira de le faire entrer sérieusement dans la pratique que nous avons exposée. D'abord, il est certain qu'il ne faut pas de grands efforts de volonté pour se tenir attentif une minute ou deux, au moins, sur chaque article du Symbole. Ensuite, pour peu que l'âme soit fidèle à se tenir attentive et à écouter l'Esprit de Dieu qui lui parlera infailliblement si elle est tranquille, peu à peu elle goûtera les vérités du Symbole ; elle y trouvera quelque attrait ; elle aimera à s'y arrêter et à y revenir... Elle commencera de comprendre que le Symbole est effectivement un vaste sujet d'oraison et surtout un bon sujet où l'on ne trouve que plaisir et lumières ; elle s'affectionnera aux vérités de la foi et à celles surtout qui la toucheront davantage. Si des distractions surviennent, elle les laissera de côté, ne s'en occupera point : les considérant comme des importunes et des ennemies qui veulent entrer chez elle pour la priver des consolations qui lui sont offertes, elle

ne leur ouvrira point la porte de son esprit ; que si elles forcent la porte, eh bien ! elle recourra à Dieu et au Symbole, qu'elle se mettra à réciter aussi bien que possible et de la sorte, elle déjouera le démon, qui se retirera tout confus. Et je suppose que tout le temps de l'oraison se soit ainsi passé à combattre des distractions ; certes ce serait une oraison si bien faite et si méritoire, que si l'âme remportait ainsi plusieurs victoires sur le démon, celui-ci finirait par la laisser en repos. D'ailleurs, le Bon Dieu, voyant les efforts de fidélité qu'elle fait, vient à son aide et la dédommage amplement tôt ou tard.

On se figure, en commençant, qu'on se fatiguera bien vite de revenir toujours aux mêmes vérités, toujours au Symbole... : folie ! Si l'on est fidèle à suivre la pratique indiquée, on ne tardera pas à se convaincre du contraire. On se figure aussi qu'on ne viendra jamais à bout de faire oraison une demi-heure sans être distrait... : autre folie, autre illusion, aussi funeste que la première.

**La pratique que nous proposons** est, de toutes les méthodes, la plus propre à éloigner les distractions. Quelques réflexions feront ressortir l'évidence de cette assertion.

1. Notre pratique est à la fois pour l'esprit et pour le cœur ; notre oraison est à la fois de méditation et d'affection. La manière dont elle dispose les considérations est si variée, les sujets à considérer sont si multiples, que l'esprit passe de l'un à l'autre, selon que le cœur est touché ou ne l'est pas, sans donner prise à l'ennui. Si vous ne pouvez que réciter, vous vous contentez de la récitation ; si vous pouvez considérer, vous le faites ; dans tous les cas, vous vous exercez dans la foi, puisque vous en formulez et de cœur et de

bouche, plusieurs actes ; et de la sorte, votre temps se passe, partagé entre plusieurs actes, divers par nature et propres, par leur variété, à fixer davantage l'attention.

2. Je connais la difficulté pour un commençant de méditer une demi-heure, sans trop de distractions, sur une vertu, v.g. sur une seule vérité. Son cœur ne goûtant pas ou ne goûtant que fort peu, son esprit, suivant bientôt la condition du cœur, se perd au premier souffle de la distraction.

Mais cette difficulté doit être, par le fait, beaucoup moins grande si vous lui donnez un sujet d'oraison où son esprit et son cœur trouveront infailliblement à choisir.

Mais, dira-t-on peut-être, cette pratique d'oraison que vous proposez n'est pas une vraie méthode ; ou plutôt, l'oraison que vous faites faire, en la suivant, n'est pas une véritable oraison.

Je répons : tous les Pères de la vie spirituelle ont reconnu que c'était une véritable oraison. Le nom dont ils ont cru devoir la désigner le prouve : c'est, disent-ils, une *oraison mixte*.

3. Je dis que c'est une véritable oraison et il ne m'est pas difficile de le prouver : le but et le grand objet de l'oraison, c'est sans doute de *purifier le cœur* et de disposer l'âme à voir Dieu. On ne peut *voir Dieu* ici bas qu'à la lumière de la foi ; et cette lumière qui est un don de Dieu est plus ou moins vive, plus ou moins parfaite selon que l'âme plus favorisée a été plus ou moins fidèle. C'est la foi qui nous fait connaître Dieu tel qu'il veut être connu de nous ; et tous ces traits de lumière, qu'il lui a plu de faire luire à nos yeux touchant sa nature et ses merveilles, ont été rassemblés par les Apôtres en un faisceau lumineux à la lueur duquel ils ont voulu reconnaître tous ceux qui seraient fidèles au

Seigneur. Enfin cette foi qui nous fait connaître Dieu, c'est une foi qui justifie, qui purifie en même temps le cœur ; c'est cette foi que le saint Concile de Trente a définie "la racine et le fondement de la justification".

Or si l'oraison a véritablement pour objet de disposer l'âme à voir Dieu et si l'âme ne peut voir Dieu qu'autant que le cœur est pur, il faut, pour que l'oraison remplisse son objet, qu'elle roule sur la foi qui en est le moyen indispensable, qui en est le principe et le fondement.

Toute la perfection de l'homme consiste à "connaître Dieu et à se connaître soi-même", "que je te connaisse et que je me connaisse",<sup>3</sup> disait sans cesse saint Augustin ; prière magnifique que nous devrions aussi répéter sans cesse. Or, où l'homme apprendra-t-il à connaître Dieu et soi sinon dans l'oraison où Dieu lui-même nous promet de nous instruire ? Comment Dieu se manifeste-t-il à nous sinon par la foi ; et où est la foi sinon dans le Symbole ? qui ne voit que toute oraison qui n'a pas la foi pour *objet*, pour *moyen* et pour *principe*, est une fausse oraison ? Qui ne voit aussi que considérer les belles vérités de la foi dans leur ensemble, c'est nécessairement faire oraison ? Et je demande ce que fait celui qui, après avoir récité oralement son Symbole, le récite mentalement et s'arrête sur chaque article autant que la grâce l'attire, pour y exercer sa foi, s'il ne fait pas oraison.

**Nota.** Nous entendons par "exercer sa foi" se représenter les éléments de sa foi sur une vérité révélée, faire des actes de foi, de cœur et de bouche, tirer les conséquences qui en découlent, comparer sa conduite, déplorer son aveuglement, s'humilier, demander pardon au Seigneur, demander une augmentation de foi et la désirer ardemment... Certes, celui qui fait tout cela finit

---

<sup>3</sup> "*Noverim Te, noverim me !*"

par se faire entendre du ciel, qui lui communique peu à peu de plus vives lumières. Et par cet accroissement de foi, l'espérance devient plus ferme, l'amour plus vif et plus pur, l'humilité plus profonde, les regrets plus poignants et les désirs de voir Dieu plus ardents. Dieu, en proportion de la fidélité de cette âme, se plaît à l'éclairer davantage. Et tels sont les fruits délicieux de cette ineffable communication de l'âme et de son Dieu...

Il ne faut pas, du reste, se promettre de recueillir bientôt de telles faveurs. L'âme coupable, le pécheur, celui en particulier qui s'est roulé dans la fange de l'impureté, fait obstacle sur tous points à l'établissement du règne de Dieu en lui. Son esprit et son cœur asservis à la nature ne sont plus propres, pour ainsi dire, à goûter les choses de Dieu. Que d'illusion, que de ténèbres il oppose aux splendeurs de la foi ! Que d'obstacles il oppose à la grâce dans sa volonté corrompue ! Que de passions se soulèvent en lui et l'étouffent de leur fumée, lorsqu'il pense à quelque vérité pratique de renoncement, d'abnégation, d'humilité et de pénitence ! Quelle horreur lui inspire la pensée seule de toutes ces vertus !

Celui qui se trouve dans une telle position, - et qui ne s'y trouve pas ? - ne doit point viser trop haut ; il ne doit pas surtout s'impatienter s'il ne devient pas homme d'oraison aussi vite que son fol orgueil le lui fait désirer. Qu'il soit fidèle seulement, qu'il se reconnaisse parfaitement indigne des communications de Dieu ; qu'il s'humilie et qu'il s'anéantisse ; qu'il attende le moment de sa délivrance complète, en toute patience et en toute humilité. Dieu procède dans l'œuvre de la justification avec une sage lenteur ; et certes nos misères, nos faiblesses et notre ingratitude ne l'y contraignent-elles point ? Attendons, mais attendons avec confiance. S'il y a beaucoup à faire, l'ouvrier est un Dieu ; seulement, ne

mettons pas de nouveaux obstacles à ces divines inspirations ; soyons fidèles...

Non, nous ne sentirons pas d'abord en nous, après quelques jours d'effort et de fidélité, une foi vive, une espérance inébranlable, ni une charité ardente. Dieu se tiendra encore caché à nos yeux, pour longtemps peut-être. Nous ne le sentirons point, mais il n'en sera pas moins près de nous pour cela. Jusqu'à ce que nos passions se rangent sous le joug de la foi et que les ténèbres de notre esprit se dissipent, nous serons alternativement agités par l'aridité et par quelques consolations sensibles... Surtout, si nous continuons de l'outrager par mille et mille infidélités journalières... Si nous ne vivons pas en conséquence de notre foi, toute misérable qu'elle soit si nous allons à l'oraison comme à un exercice ordinaire de la vie, comment osons-nous espérer que Dieu se montre à nous ! Si nous ne travaillons pas avec persévérance, si nous ne coopérons pas à la grâce, si nous violons sans cesse le pacte du Seigneur, si nous suivons servilement les mouvements de la chair, si nous continuons de déchirer la réputation de nos frères, si nous ne sommes observateurs fidèles de nos règles et de nos vœux, comment prétendrons-nous aux faveurs de l'oraison !...

Que nous avons peu de raisons de nous plaindre de la manière dont nous faisons habituellement oraison ; que nous sommes peu recevables de nous plaindre de nos sécheresses et de nos aridités, des distractions et des évagations (sic) de notre esprit et de l'insensible tiédeur de notre cœur !

Commençons donc par nous approcher de notre Dieu et lui s'approchera insensiblement ; observons les règles et les vœux de notre Institut ; remplissons les devoirs de notre état, veillons à la garde de tous nos sens et surtout de notre langue ; vivons pour Dieu, vivons pour le ciel,

vivons conformément à nos sublimes destinées ; et après cela, si le Seigneur veut encore nous éprouver, reconnaissons et adorons sa souveraine bonté ; reconnaissons et confessons en toute humilité que nous sommes des serviteurs inutiles...

## **25.5. EXERCICE DE LA PRESENCE DE DIEU**

Lorsque l'âme se sera suffisamment exercée dans l'oraison de foi, pour en concevoir l'esprit et la marche, le moment sera venu de lui parler de l'exercice de la présence de Dieu qui doit toujours accompagner l'oraison.

Lorsque l'âme paraît devant Dieu pour l'oraison comme pour tout autre exercice, la première pensée qui l'occupe, c'est celle de la présence divine. Je suis devant le Dieu du ciel et de la terre, devant le Dieu fort et le Dieu terrible, devant l'Etre immense, infini, qui a créé toutes choses d'une parole, qui a donné des lois à tout l'univers et préside à leur observation. Sa main supporte la terre ; le soleil et la lune reconnaissent sa voix ; toute la nature publie ses grandeurs, sa magnificence et ses perfections adorables. Je suis devant le vengeur du vice et le rémunérateur de la vertu ; je suis devant celui qui me jugera ; son œil lit au fond de mon cœur ; mes plus secrètes pensées lui sont connues ; qui sait s'il n'a pas en ce moment le bras levé pour me punir ?

Qui suis-je donc pour oser paraître devant Dieu ? Qui suis-je pour prétendre aux plus saintes, aux plus intimes communications avec son Sacré Cœur ?

"O mon Dieu, que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même ! Misérable créature, pauvre néant, plus vil, plus méprisable encore que le néant, puisque j'ai ajouté au néant de mon être le néant du péché ! Dieu

est tout et je ne suis rien ! Dieu est saint et je suis couvert de souillures ! Dieu est juste et je suis plein d'iniquité ! Dieu est bon et je suis ingrat !

Quel commerce peut-il donc s'établir entre Dieu et moi ? Entre l'être et le néant, la souveraine perfection et le péché ?

O mon Dieu, qui voyez l'abjection de mon être, vous me supportez devant vous ! Vous ne me foudroyez pas ! Vous m'appelez à vous, au contraire, comme si vous aviez besoin de mes hommages ! Que la vue de tant de bonté m'avilit à mes propres yeux ! A vous toute gloire, à moi tout mépris ! A vous toute louange, à moi la confusion.

Vous pouvez tout et je ne puis rien : soyez-en béni ; vous avez une valeur infinie et je ne vauds rien : soyez-en béni ; gloire à vous, Seigneur ! Vous êtes tout et je ne suis rien : faites que je me mette aussi bas que je mérite, faites que je me connaisse tel que vous me connaissez, afin que l'orgueil n'enfle plus mon esprit et que mon cœur ne se réjouisse plus que dans le mépris.

Oh ! mon Dieu ! je suis devant vous pour vous rendre mes devoirs ; mais qu'avez-vous à faire de mes hommages ! Aussi n'est-ce pas en mon nom que je vous les offre, mais au nom de votre divin Fils : c'est en son nom et avec lui, comme sa sainte Mère, que je me présente pour vous louer et pour vous bénir, pour m'humilier et m'anéantir à la vue de mes misères et de mes crimes, pour vous remercier des grâces sans nombre dont vous m'avez prévenu, grâces..., enfin pour vous demander celles dont j'ai besoin pour vous être fidèle aujourd'hui, en ce moment et à tous les moments de ma vie.

Seigneur, pénétrez mon âme de la pensée de votre divine présence, mon esprit de l'idée de vos infinies perfections, mon cœur de vos ineffables amabilités.

Pénétrez-moi de la crainte de vos jugements, de la douleur la plus vive sur mes désordres passés et sur mes infidélités présentes ; augmentez en moi la lumière de la foi, afin que, vous connaissant mieux et me connaissant davantage, je n'aime plus que vous, je ne pense plus qu'à vous, je ne voie plus que vous dans toutes choses.

C'est dans ces fins que je suis à vos pieds pour considérer, à la lumière qui émane de votre face adorable, les vérités de la foi : aidez-moi, car je ne puis rien sans vous. Esprit Saint, auteur de toute lumière et de toute grâce, c'est à vous de me diriger, c'est à vous de me conduire ; je m'abandonne à votre direction ; je renonce à mes conceptions comme à des folies et à des bégaiements d'enfance, pour ne suivre que les idées qu'il vous plaira de m'inspirer.

O Marie, puisque vous êtes ma mère, c'est à vous de me présenter à votre divin fils ; arrangez-moi convenablement ; vous saurez bien me gagner ses bonnes grâces et m'obtenir sa bénédiction, si vous voulez".

C'est en produisant des actes de cette nature que l'on se met en la présence de Dieu. Tous ces actes doivent rouler sur ces deux vérités fondamentales : Dieu est tout et je ne suis rien. Exercer sa foi sur ces deux vérités et écouter ce que l'Esprit de Dieu inspire à leur égard, voilà tout l'exercice de la présence de Dieu.

On pose en principe que celui qui ne se fait pas une heureuse habitude de l'exercice de la présence de Dieu, ne fera jamais oraison. C'est s'abuser étrangement que de croire qu'il suffit de faire quelques actes de foi, d'adoration, d'humilité et de contrition avant d'entrer en matière d'oraison. Ces actes, formulés par une habitude

purement machinale, ne signifient rien, recueillent peu ou pas du tout l'âme et la laissent ouverte à la dissipation. Toutes les méthodes, qui exigent ainsi quelques actes comme préparation, supposent l'habitude de la présence de Dieu, sans laquelle les actes qu'elles prescrivent, seraient tout à fait insignifiants.

Il faut donc s'exercer souvent, en dehors de l'oraison, à la présence de Dieu, afin d'en acquérir l'habitude.

"O mon Dieu, devons-nous nous écrier souvent, vous êtes à côté de moi, vous êtes en moi, vous êtes tout autour de moi et je n'y fais pas attention ! Vous me voyez sans cesse, vous m'observez toujours, soit pour me garantir des embûches de mes ennemis, soit pour m'inspirer de saintes pensées, soit pour me soutenir et je ne vous vois point ! O mon Dieu, que vous êtes grand et que je suis petit ! Que vous êtes beau et que je suis vil ! Soulevez un peu, je vous prie, le voile qui vous cache à mes yeux, afin que je vous connaisse mieux et que je me connaisse mieux moi-même, afin que je vous aime uniquement et que je ne me méprise, que je vous adore et que je m'humilie. Vous le voyez, o mon Dieu, je veux absolument me croire quelque chose : la vanité remplit mon cœur et l'orgueil enfle mon esprit ; misérable néant, j'oublie que je suis créature et que vous êtes mon créateur ; je vous oublie sans cesse et je méconnais la main paternelle qui me nourrit, qui m'habille, qui me défend et qui me conserve. O mon Dieu, faites- moi donc voir moi-même à moi-même tel que je suis, afin que je m'humilie autant que je le mérite et que je ne sois plus si insensé que de m'estimer quelque chose. Faites donc, Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse. Je crois à votre divine présence, mais les œuvres attestent combien ma foi est misérable et imparfaite. Mon orgueil lui-même ne me permet pas d'en douter ; augmentez donc ma foi ; rendez-la, je vous prie, rendez-la opérante".

C'est par des actes de cette nature et par des actes réitérés souvent dans le jour, que l'âme acquerra l'heureuse habitude de la présence de Dieu ; et cette heureuse habitude une fois contractée, avec quelle facilité ne se mettra-t-elle pas, ne se renouvellera-t-elle pas, dis-je, en cette sainte présence ! Il ne lui faudra ni effort, ni contention : la présence de Dieu, habituelle dans sa pensée et dans son cœur, imprimera à ses actes et à sa foi une vivacité et une douceur ineffables.

Ce n'est pas que nous pensions qu'il soit nécessaire, pour faire oraison, d'avoir sans cesse la pensée actuelle de la présence de Dieu ; nous savons trop que cette pensée habituellement actuelle de la présence de Dieu est une faveur du ciel, faveur aussi rare que précieuse, que Dieu n'accorde qu'à quelques âmes privilégiées.

Ce que nous exigeons, c'est la pensée habituelle de la présence de Dieu, c'est-à-dire l'heureuse habitude de se tenir en présence de Dieu que l'âme acquiert à force d'actes souvent répétés. Dans cet heureux état, l'âme habituée et comme familiarisée avec la pensée de la présence de Dieu, s'y renouvelle avec la plus grande facilité, dès qu'elle paraît dans un temple ou qu'elle veut se livrer à l'exercice de l'oraison.

Au contraire, ceux qui, en dehors des exercices de piété et surtout d'oraison, ne sont pas dans l'habitude de la présence de Dieu, ceux-là éprouvent de grandes difficultés pour s'y mettre et pour s'y tenir, soit dans l'oraison, soit dans l'audition de la messe ; et c'est là la grande cause du peu de succès qu'ils obtiennent dans la voie de la perfection. Comme cette pensée de la présence de Dieu, par défaut d'exercice et de foi, fait peu ou pas d'impression sur l'esprit et le cœur, l'esprit et le cœur sont difficilement attentifs, difficilement touchés, difficilement propres aux considérations de la foi ; des riens suffisent pour les emporter loin de leur

sujet : au lieu que l'âme fortement pénétrée de la présence de son Dieu, se tient dans les sentiments du respect, de l'anéantissement, de la louange et de l'amour ; elle n'ose pas, elle ne pense pas à s'éloigner de son sujet, pour ne pas manquer à son Dieu qui est là, témoin de ce qu'elle fait : les distractions qui surviennent ne la dérangent point : fermement attachée aux grands objets qui sont offerts à ses considérations, elle soutient son attention avec facilité qui devient plus grande à mesure qu'elle avance de plus en plus dans l'heureuse habitude de la présence de Dieu.

La cause qui fait que si peu de personnes réussissent dans l'oraison, c'est qu'il en est peu qui acquièrent cette sainte habitude de la présence de Dieu. Demandez-leur comment se passe leur journée, comment se passent leurs différents exercices de piété et vous apprendrez qu'elles ne peuvent pas se familiariser avec cette idée que Dieu est avec elles ; qu'elles l'oublient constamment, même dans leurs prières. Après cela, serions-nous étonnés de ce qu'elles ne réussissent pas dans l'oraison ? Pour moi, j'avoue que je le serais bien plus si elles pouvaient réussir.

Car enfin, quelle apparence qu'un esprit déjà si volatile par nature, une imagination si vagabonde, un cœur aussi vain que celui de l'homme, se contiendront dans un respectueux et tranquille silence aux pieds de la Divinité, pour écouter les oracles et goûter les belles vérités qu'il lui a plu de nous révéler, si on ne les enchaîne jamais sous le joug de la présence de Dieu ? Il est inutile de s'appuyer davantage sur la nécessité de se familiariser avec la pensée de la présence de Dieu pour bien faire oraison. Cette nécessité est déjà trop évidente par elle-même pour demander de plus amples démonstrations.

Nous savons que les deux grands pivots sur lesquels doit rouler l'exercice de la présence de Dieu, sont les deux vérités : Dieu est tout, je ne suis rien. Il nous reste à dire encore quelques mots sur le temps que l'on doit consacrer à cet exercice lors de l'oraison. Je dis d'abord qu'on ne peut fixer aucun temps déterminé. Je dis, en second lieu, qu'on doit y demeurer aussi longtemps que l'Esprit de Dieu et l'attrait de la grâce y attirent. Je dis, en troisième lieu, qu'on aura réellement fait oraison si l'on a bien passé tout le temps de l'oraison à ce saint exercice, parce qu'on a fait tout ce qui est requis pour l'oraison, puisqu'on a rempli le but de l'oraison. Enfin, j'ajoute qu'il faut que ce soit le cœur, le sentiment et la conviction de la foi, qui produisent les divers actes qui constituent l'exercice de la présence de Dieu et non pas une habitude toute naturelle et toute machinale.

J'observe que ceux qui veulent sérieusement avancer dans l'oraison s'exercent fréquemment à la pensée de la présence de Dieu en dehors du temps prescrit pour l'oraison ; de sorte que, par l'habitude qu'ils acquièrent, il leur faut moins de temps pour se renouveler en la présence de Dieu ; ce qui leur permet d'en consacrer davantage à l'oraison proprement dite. Mais l'exercice de la présence de Dieu n'est pas la seule condition ; il en est d'autres qu'il s'agit d'exposer plus au long.

## **25.6. DISPOSITIONS NECESSAIRES A L'ORAISON**

Outre la sainte habitude de la présence de Dieu, l'âme doit encore apporter à l'oraison plusieurs dispositions non moins indispensables.

1 Nous lisons dans les Saintes Ecritures que lorsque le vieil Isaac, accablé sous le poids des infirmités et des ans, se crut sur le point de paraître devant son Dieu, il

appela son aîné et lui dit : "Mon fils, je touche au terme de ma carrière : allez à la chasse, tuez-moi un excellent gibier et après l'avoir accommodé comme vous savez que je l'aime, vous viendrez et je vous donnerai ma bénédiction". Esäü prit aussitôt son arc, son carquois et ses flèches et partit pour la campagne. Cependant Rébecca, qui avait entendu le discours de son époux et qui avait une prédilection marquée pour Jacob, son cadet, appela ce dernier et lui dit : "Mon fils, votre frère vient de partir pour la chasse sur la demande que lui en a faite son père ; il doit lui accommoder un gibier comme il l'aime, puis il en recevra la bénédiction patriarcale. Hâtez-vous donc, mon fils, d'aller au parc et apportez-moi deux chevreaux des plus gras ; je les accommoderai moi-même ; vous les présenterez à votre père qui, vous prenant pour Esäü, vous donnera sa bénédiction. Je me charge de tout : allez seulement, mon fils !". Jacob, qui ne savait qu'obéir et qui, d'ailleurs, était poussé par l'Esprit de Dieu, courut au parc égorger deux superbes chevreaux et les apporta à sa mère. Le plat une fois préparé, Rébecca alla chercher dans son armoire les habits de sacrificateur d'Esäü, son aîné, qui les lui avait confiés. Elle en revêtit Jacob, couvrit ses mains de quelques fourrures, afin que le vieux Isaac, en le touchant, se méprît ; puis elle l'accompagna vers le lit du saint patriarche. Isaac accepta avec plaisir le plat du nouvel Esäü, le trouva bon ; et puis, prenant ses mains dans les siennes il dit : "Ce sont bien les mains d'Esäü, mais c'est la voix de Jacob" ; et nonobstant, il lui donna la bénédiction à laquelle les plus grandes faveurs célestes étaient attachées.

Voilà, ce me semble, la figure la plus frappante d'une première disposition à l'oraison : c'est l'union à Marie.

Depuis la nouvelle alliance conclue entre le ciel et la terre et scellée du sang de JESUS-CHRIST, Dieu le Père ne reconnaît que son Fils, n'aime que son Fils et ne nous

adopte qu'en son Fils qui est notre aîné. Tout ce que nous lui offririons par d'autres mains que celles de son Fils ne serait pas agréé, car c'est son Fils seul qu'il a voulu pour notre pontife et notre médiateur. Il faut donc s'unir au Fils pour aller à Dieu ; mais comment nous unissons-nous au Fils, sinon par la médiation de la Mère, dépositaire des habits, c'est-à-dire des mérites de son Fils aîné ? Prions Marie, la nouvelle Rébecca, de nous en revêtir et de nous présenter elle-même au Père qui, voyant les décorations et les appartenances de son Fils aîné, nous bénira.

Marie a été constituée par son propre Fils, du haut de la croix, notre Mère et notre tutrice. C'est entre ses mains qu'il a déposé les trésors de ses grâces, de sorte que nous la croyons la médiatrice naturelle et constituée entre le Fils et les hommes, comme le Fils est le Médiateur nécessaire entre Dieu et les hommes. Nul ne peut aller au Fils que par Marie, comme nul ne peut aller au Père que par le Fils.

La médiation de JESUS-CHRIST est de foi ; si celle de Marie n'est pas définie par l'Eglise, elle est enseignée par la généralité des docteurs, tellement qu'elle approche beaucoup de la foi et qu'il serait bien téméraire celui qui oserait le nier. Et certes, est-il besoin que l'Eglise nous intime par un canon l'obligation de croire à cette vérité pour qu'elle soit constante ? Ne suffit-il pas, pour de vrais catholiques, pour des fils dociles et soumis, qu'elle leur manifeste sa croyance par l'enseignement positif des théologiens et des docteurs ? La toute-puissance de Marie est trop évidente pour être contestée : si une mère peut tout sur le cœur d'un fils bien né, que ne pourra une Mère telle que Marie sur un Fils tel que JESUS-CHRIST ? Quand on parcourt les

belles louanges que l'Eglise lui adresse, les magnifiques attributions qu'elle lui suppose ; quand elle nous prescrit de chanter que Marie est *notre. Espérance, la Porte du ciel, notre Avocate, notre Refuge, notre Secours*, peut-on douter que la foi de l'Eglise ne regarde Marie comme notre médiatrice nécessaire ?

Et nous, membres d'une Société qui se fait gloire de lui appartenir d'une manière toute spéciale, nous qui avons éprouvé tant de fois l'efficace et peut-être la nécessité de sa médiation, nous qui en sommes les témoins et les preuves vivantes, serions-nous assez ingrats, que dis-je, assez insensés, assez monstres, pour renier la plus belle des prérogatives de l'auguste Mère de Dieu ! O Marie, serais-je assez dénaturé pour vous faire une telle injure ? n'est-ce pas assez de vous avoir méconnue et contristée longtemps ? voudrais-je encore vous contester une puissance et une qualité qui vous est dévolue à tant de titres ? Je proteste de tout mon cœur contre un pareil attentat. Soyez ma Mère et ma bonne Mère ; soyez mon avocate et ma médiatrice ; soyez ma force et mon refuge, soyez ma joie et mon espérance. Mon salut, mon bonheur, mon cœur et ma vie tout entière sont entre vos divines mains !

Si, comme j'ai le bonheur de le croire, si telle est ma foi, je conclus qu'il m'est impossible de faire oraison sans Marie. Si nul ne connaît le Père que le Fils et ceux auxquels le Fils l'a révélé, pareillement nul ne connaît le Fils que la Mère et l'Eglise à laquelle elle l'a révélé. Unissons-nous donc à Marie dans l'oraison et prions-la de nous faire connaître son Fils, elle qui l'a si bien connu et qui l'a si bien étudié ; elle qui a recueilli et conservé si religieusement dans son cœur tous les oracles qui sortaient de sa bouche.

Qui pourrait mieux nous initier dans ces ravissants Mystères de l'Incarnation et de la Rédemption que celle qui y a eu tant de part ? Si je contemple Jésus dans le sein de Marie, que puis-je ambitionner de plus que de connaître, que d'éprouver quelques-uns de ces sentiments de foi, d'espérance et d'amour dont sa Mère était tout embrasée ? Si je contemple Jésus naissant, est-il possible que je perde de vue la Mère qui l'enfante, qui le tient dans ses bras, le presse sur son cœur et le présente à mes hommages et à mes adorations ?

Quel est le mystère de la vie du Sauveur où Marie soit étrangère ? Mais si la Mère est partout où est le Fils, comment serais-je assez aveugle pour ne pas le voir ? comment surtout serais-je assez insensé, assez téméraire, pour séparer du Fils la Mère, qui ne furent jamais séparés ?

L'union à Marie est donc une disposition indispensable à l'oraison. Il faut nécessairement qu'elle nous offre à son Fils, comme il faut que le Fils nous offre à son Père, si nous voulons en recevoir les communications intimes de la foi.

2 Une deuxième disposition également indispensable, c'est l'union à NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. Cette union à JESUS-CHRIST est de foi ; nous croyons que depuis la chute d'Adam, nul homme n'a pu aller à Dieu que par le Fils. Depuis cette lamentable chute, la foi en JESUS-CHRIST a été indispensablement nécessaire au salut ; tellement que quiconque ne l'a pas cru, n'a pas été sauvé.

Nous croyons que la médiation de JESUS-CHRIST comme Prêtre, comme Pontife, est également indispensable au salut : depuis la désobéissance de notre premier père, Dieu ne veut pas traiter avec nous ; il ne nous connaît plus, il ne nous aime plus comme son Fils. En conséquence, tout ce que nous pouvons faire de plus

grand et de plus méritoire, n'est rien aux yeux de Dieu, si son Fils ne le lui présente pas pour nous. C'est pourquoi le grand Apôtre nous dit : *quoi que nous disions, quoi que nous fassions, soyons toujours unis à JESUS-CHRIST*. Ainsi tout ce que nous ferons, même les choses les plus communes, seront agréables à Dieu, si son Fils les lui présente ; et au contraire, Dieu rejettera avec dédain et mépris tout ce qui lui sera offert par une autre main que celle de JESUS-CHRIST, fussent-elles les œuvres les plus dignes de son divin cœur.

Ah ! qui sommes-nous pour prétendre aller à Dieu par une autre voie que celle de JESUS-CHRIST ! Misérables créatures plus viles à ses yeux que le néant, puisque nous sommes couverts de l'ordure du péché, nous ne devrions cesser de nous étonner qu'il nous supporte devant lui avec tant de longanimité ; et nous ne pouvons nous dissimuler qu'il nous aurait déjà foudroyés, anéantis dans le sein de nos mères, si ses justes vengeances n'eussent été enchaînées par un bras tout-puissant ; et, si dès le sein de nos mères nous étions déjà objet d'horreur et d'une horreur insupportable à ses yeux, oserions-nous nous flatter de lui être plus agréables, aujourd'hui que nous avons ajouté au triste héritage de notre premier père, tant d'iniquités mille fois plus monstrueuses ?

O mon Dieu, c'est un prodige de miséricorde que nous ne saurions trop adorer et glorifier, que vous ayez daigné nous donner votre propre Fils pour briser nos fers, laver nos souillures et nous réconcilier avec vous. C'est par ce divin Fils que vous voulez que nous allions à vous ; nous en coûterait-il donc de nous associer à un Dieu qui s'est anéanti pour s'unir à nous et nous sauver ? Qu'y aurait-il donc de repoussant dans un agneau modèle de patience et d'amour ?

Attachons-nous donc à JESUS-CHRIST. Si c'est nécessaire dans toutes nos œuvres, combien plus encore dans l'oraison, où nous recevons les lumières qu'il est chargé de nous communiquer sur le ciel.

3. Une troisième disposition à l'oraison, c'est de faire que notre vie y soit une préparation habituelle.

On n'est pas longtemps à suivre la pratique que nous avons enseignée, sans reconnaître que nous n'avons rien dit que ce qu'il faut pour faire oraison et que nous faisons sans cesse au contraire ce qui forme un obstacle à ce saint exercice.

La foi devenant vive et plus explicite, on pourrait mieux, par un don de la miséricorde infinie, connaître et la grandeur de notre Dieu et ses excellences et sa sainteté et ce qu'il a droit d'exiger de ses créatures ; on reconnaît mieux ainsi toutes ses misères et ses genres d'indignités ; le passé apparaît sous un jour effroyable et le présent n'a rien de rassurant.

Combien l'âme est hideuse et méprisable à ses propres yeux lorsqu'elle est un peu plus éclairée de la foi : pénétrée d'une part de ses propres faiblesses et de l'autre de toute l'étendue de ses devoirs qu'elle a transgressés jusqu'alors, elle s'humilie, elle s'abaisse, elle pleure, elle se confond, elle crie vers le ciel, invoque son assistance et le prend à témoin de ses vœux et de ses serments ; ayant senti combien il est ridicule de protester au Seigneur sans lui tenir jamais, de chercher à connaître ses obligations sans les remplir, elle conçoit enfin que c'est se moquer de Dieu ; et qu'aller à l'oraison en vivant de la sorte c'est le tenter imprudemment. Est-elle tombée dans une faute légère mais délibérée sans l'avoir déplorée amèrement, elle éprouve à l'oraison des

sécheresses et des aridités qui lui annoncent que son Dieu s'éloigne d'elle ; elle voit pour ainsi dire se pâlir et se couvrir de ténèbres en proportion qu'elle est infidèle. De là les efforts qu'elle est forcée de faire pour éviter toutes les fautes délibérées, si elle veut que Dieu continue de se communiquer à elle, si elle veut que sa foi augmente, que son horreur pour le péché et son amour pour la vertu prennent de l'accroissement. L'oraison ne fait pas encore ses délices, il est vrai, mais elle en sait déjà apprécier suffisamment les précieux avantages pour s'y livrer le plus souvent qu'elle peut ; et comme sa méthode est une méthode essentiellement de pratique, elle redouble d'efforts afin de se mettre de plus en plus à même de méditer.

Ce qu'il y a de particulier dans l'étude de Dieu et de soi-même, l'âme découvre toujours en elle de nouveaux sujets de haine et de mépris et en Dieu de nouvelles amabilités. A mesure qu'elle avance dans la connaissance de la Divinité, elle en découvre de plus en plus les hautes excellences et les infinies perfections ; elle découvre de plus en plus la laideur et la monstruosité du péché, son audace et sa perfidie, ses égarements et ses ingraturités et, de là, les sentiments de la douleur la plus vive, de l'humilité la plus profonde, de l'espérance la plus ferme, de l'amour le plus ardent ; de là les efforts et les sacrifices les plus généreux. Les travaux de la pénitence finissent par n'avoir plus rien de rebutant pour elle ; c'est peu pour elle de souffrir avec patience les maux et les contradictions que le ciel lui ménage ; elle désire les souffrances, elle recherche les croix ; elle finit par se les imposer, se constituant ainsi le maître des vengeances du Très Haut.

Voilà l'aboutissant de notre pratique ; pourvu que l'âme se montre fidèle à la suivre constamment ; j'ai dit pourvu que l'âme se montre fidèle, parce que cette condition est indispensable et cela pour deux raisons : la première c'est qu'il est impossible de faire longtemps oraison de la manière que nous avons enseignée, si l'on ne pratique pas ce que l'on apprend. Effectivement, on arrive bientôt à un tel point de dégoût et de malaise intérieur, qu'on ne peut plus se livrer à l'oraison ; parce que, pour la tranquillité, on ne veut pas être éclairé davantage sur des devoirs auxquels on ne veut pas être fidèle, ou pour la fidélité desquels on ne veut pas faire les sacrifices exigés.

La deuxième raison, c'est que Dieu, irrité de voir si peu de générosité dans cette âme lâche et pusillanime, se retire d'elle, l'abandonne à elle-même. Quel spectacle que celui d'une âme qui comprend la nécessité du détachement des richesses et qui ne veut pas s'en détacher ; et puis qui retourne à l'oraison pour découvrir et refuser de remplir de nouvelles obligations. Un tel spectacle est insupportable à Dieu, qui cesse bientôt d'éclairer cette âme infidèle et à l'âme elle-même qui, ne se sentant pas la force de pratiquer ce qu'elle voit, craint de s'éclairer davantage et fuit l'oraison où elle puisait des lumières importunes. La fidélité aux enseignements de la foi est donc une disposition indispensable, non seulement pour faire des progrès dans l'oraison ou pour s'y soutenir, mais pour continuer de s'y livrer. Ainsi pour résumer tout ce que nous avons dit sur les dispositions nécessaires à l'oraison, il faut : 1. vivre en conséquence des lumières de la foi qui sont communiquées ; 2. s'exercer fréquemment à la présence de Dieu ; 3. se tenir habituellement unis à Jésus et à Marie, ou, en d'autres termes, la foi, l'humilité, la

confiance et l'union à Jésus et à Marie : voilà les dispositions dans lesquelles il faut être pour faire utilement l'oraison.

## **LECTURES COMPLEMENTAIRES SUR LA VIE D'ORAISON**

*La pratique de la présence de Dieu considérée comme fondement de la vie d'oraison est traitée par le Père Chaminade dans sa quatrième lettre à un maître des novices (1835 ou 1836) ; on en trouvera le texte dans Direction II, 117-136.*

*Les textes les plus anciens du Fondateur - que nous possédions - sur l'oraison se trouvent dans des lettres adressées à Mlle de Lamourous en 1796 et 1797. Bien des idées-force caractéristiques apparaissent déjà dans ces documents anciens. Les parties les plus importantes sont publiées dans Ecrits d'Oraison, 1-8.*



# TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION .....	3
Note du rédacteur.....	8
<b>I. LA REGLE DE VIE .....</b>	<b>9</b>
<b>DOCUMENT 1 : L'Institut des Filles de Marie .....</b>	<b>9</b>
<b>DOCUMENT 2 : Constitutions de la Société de Marie</b> 1839 .....	17
<b>DOCUMENT 3 : Constitutions des Filles de Marie</b> 1839 .....	29
<b>II. L'ESPRIT DE L'INSTITUT.....</b>	<b>35</b>
2.1. <i>VUE D'ENSEMBLE</i> .....	35
<b>DOCUMENT 4 : Retraite DE 1821-18e Méditation</b>	35
<b>DOCUMENT 5 : Lettre du 16 septembre 1838 au</b> pape Grégoire XVI .....	40
<b>DOCUMENT 6 : Circulaire aux deux Ordres 22.07.39</b> .....	43
<b>DOCUMENT 7 : Lettre aux prédicateurs de retraites</b> - 24 août 1839 .....	48
2.2. <i>LA FOI</i> .....	61
<b>DOCUMENT 8 : "Retraite de 1818 Instructions 9, 10</b> et 11.....	61
2.3. <i>MARIE</i> .....	67
<b>DOCUMENT 9 : Fondements de la dévotion à la</b> Sainte Vierge .....	67
<b>DOCUMENT 10 : Notre Connaissance De Marie ..</b>	80
<b>DOCUMENT 11 : Alliance avec Mari - Retraites de</b> 1817 et 1819 .....	92

<i>2.4. L'EGLISE, CORPS DU CHRIST</i> .....	97
<b>DOCUMENT 12</b> : 6 <sup>e</sup> lettre à un maître des novices	98
<b>DOCUMENT 13</b> : 7 <sup>e</sup> lettre à un maître des novices	
.....	107

### **III LA VIE SPIRITUELLE..... 113**

#### *3.1. DIRECTION - PRINCIPES ET METHODES* .....113

<b>DOCUMENT 14</b> : Direction de la Société de Marie 1828-1839.....	113
---	-----

<b>DOCUMENT 15</b> : Direction concernant l'Institut des Filles de Marie - 1816 -1819 .....	119
--	-----

Direction sur l'Institut des Filles de Marie.....	119
---	-----

De l'épuration de l'âme.....	139
------------------------------	-----

De la consommation.....	150
-------------------------	-----

<b>DOCUMENT 16</b> : 3 conférences du Père Chaminade aux Filles de Marie	
---	--

<b>DOCUMENT 17</b> : Manuel de Direction à la vie et aux vertus religieuses de la Société de Marie - 1829	
--	--

.....	198
-------	-----

<b>DOCUMENTS 18 - 22</b> : Textes sur la spiritualité marianiste - 1828-1838 .....	220
---	-----

<b>DOCUMENT 18</b> : Institut de la Société de Marie	222
--	-----

<b>DOCUMENT 19</b> : La Société de Marie considérée comme Ordre religieux.....	228
---	-----

<b>DOCUMENT 20</b> : Société de Marie : Principes de sa constitution et de ses règlements.....	233
---	-----

<b>DOCUMENT 21</b> : Principes de direction.....	234
--	-----

<b>DOCUMENT 22</b> : Résumé des Principes de direction .....	238
---	-----

#### *3.2. L'ORAISON* ..... 239

<b>DOCUMENT 23</b> : Autre méthode – 1818 .....	239
---	-----

<b>DOCUMENT 24</b> : Oraison de foi et de présence de Dieu - 1829.....	247
---	-----

<b>DOCUMENT 25</b> : Méthode d'oraison sur le Symbole - 1840.....	264
--	-----